

Voyage à travers le XX^e siècle avec Hannah Arendt

Saison 1 : 1906 – 1958



Cours donné à l'Université du Temps Libre d'Orléans

Octobre 2013 – Mars 2014

Thierry Ternisien d'Ouille

Table des matières

Allemagne, les étapes vers la politique d'une jeune fille juive 1906 – 1933.....	5
A. Introduction	5
B. 1906 – 1923 : Enfance et adolescence	6
C. 1924 – 1929 : Université	12
D. 1929 – 1933 : Les étapes vers la politique	15
De Paris aux Origines du totalitarisme 1933 – 1950.....	27
A. Introduction	27
B. Arendt à Paris et en France : 1933 -1941	27
C. En route vers les Origines du totalitarisme : 1941 – 1950	43
Autour des Origines du totalitarisme (1/2) 1789 – 1951.....	51
A. Introduction	51
B. Les origines du totalitarisme	53
C. L'antisémitisme	54
D. L'impérialisme	59
E. Le totalitarisme.....	71
Autour des Origines du totalitarisme(2/2) 1929 – 1958.....	73
A. Introduction : bref retour sur le cours précédent	73
B. Le totalitarisme.....	74
C. Autour des Origines du totalitarisme	94
Autour de Condition de l'homme moderne (1/2) 470 av. J.C – 1958.....	97
A. Des Origines du totalitarisme à Condition de l'homme moderne.....	97
B. Vue d'ensemble.....	99
C. Penser ce que nous faisons (prologue)	102
D. La condition humaine.....	103
E. Le domaine public et le domaine privé	105
F. Le travail	110
G. L'œuvre	116
H. Aperçu sur le prochain cours.....	121
Autour de Condition de l'homme moderne (2/2) 470 av. J.C – 1958.....	123
A. Retour sur le cours précédent	123
B. L'action	124
C. La vie active et l'âge moderne	136
D. Programme proposé pour la prochaine saison : 1958 – 1975	148

Présentation du cours

En cette année 2013 toujours marquée par une crise qui semble sans fin, il est intéressant de se retourner vers le siècle précédent, qualifié d'«âge des extrêmes» par l'historien britannique Eric Hobsbawm. Siècle d'évènements aussi importants que deux guerres mondiales, deux régimes totalitaires avec en leur cœur même l'extermination de l'homme (la Shoah et le Goulag), la bombe atomique, la conquête de l'espace, les guerres de décolonisation, la construction de l'Europe, la chute du mur de Berlin, l'extension du système capitaliste à l'ensemble du globe, le développement accéléré de la Science et de son enfant, qui nous échappe de plus en plus, la technologie, ...

Comment visiter ce siècle si riche de promesses et si plein de catastrophes ? Je vous propose de le faire en compagnie d'un guide exceptionnel qui l'a traversé jusqu'en 1975 et dont l'œuvre s'est attachée à comprendre ces évènements qui, loin de toute explication causale simpliste, nous obligent à penser, repenser notre condition d'êtres humains : Hannah Arendt. Née en 1906 en Allemagne dans une famille juive laïque, brillante étudiante de grands maîtres de la philosophie (Husserl, Jaspers, Heidegger), c'est l'évènement catastrophique de l'arrivée de Hitler et des nazis au pouvoir qui va, à la fois, bouleverser sa vie en la conduisant à l'exil en France puis aux États-Unis où elle vivra jusqu'à sa mort, et l'amener à devenir, pour beaucoup, l'écrivain politique le plus original et le plus intéressant du XX^e siècle. Toute sa pensée et toute son œuvre seront consacrées à penser les évènements auxquels elle sera, avec ses contemporains, confrontée, depuis les totalitarismes, en passant par les différentes crises de la culture, de l'autorité, de l'éducation, de la république, jusqu'aux révolutions.

Si l'originalité de son œuvre est reconnue en France, sa profonde cohérence, et donc sa force toujours intacte, échappe à beaucoup. La publication partielle et dans le désordre avec, parfois, des traductions approximatives de ses livres y est pour beaucoup. L'impossibilité de classer sa pensée dans une des catégories politiques en « isme » qui font notre délice aussi. Nous disposons heureusement, et enfin, depuis 2012 d'une traduction et d'une édition correctes de l'ensemble des livres écrits et édités de son vivant par Hannah Arendt. Ce sont eux qui nous serviront de guides pour voyager dans ce XX^e siècle avec quelques escapades dans d'autres temps, y compris le nôtre :

- Les origines du totalitarisme : 1951
- Condition de l'homme moderne (The Human Condition) : 1958
- La crise de la culture (Between Past and Future) : 1961
- De la révolution : 1963
- Eichmann à Jérusalem : 1963
- Vies politiques (Men in Dark Times) : 1968
- Du mensonge à la violence (Crises of the Republic) : 1972
- La vie de l'esprit : 1978 (inachevé et publié par Mary McCarthy)

Deux livres sont présentés et utilisés cette saison : *Les origines du totalitarisme* (1951); *Condition de l'homme moderne* (1958) .

Allemagne, les étapes vers la politique d'une jeune fille juive 1906 – 1933

A. Introduction

1. Un penseur politique

Ce cours a été classé, sans que j'en sois informé, parmi ceux de philosophie. C'est une erreur.



Comme est une erreur de faire de Hannah Arendt une « philosophe » de métier.

Certes Arendt a été une étudiante très brillante en théologie et philosophie avec comme professeurs les plus grands philosophes de l'époque : Husserl, Heidegger et Jaspers.

Mais, comme elle l'a raconté dans un entretien télévisé en 1964, un enchaînement d'évènements l'a amené à s'intéresser à la politique et à l'histoire et provoqué son départ d'Allemagne en 1933. De cet enchaînement

date la transformation de la brillante étudiante en philosophie en un des penseurs politiques les plus importants du XX^e siècle. Avec pour principe central de toujours penser en relation avec le monde. Pour Arendt la courbe que décrit l'activité de pensée doit rester liée à l'événement comme le cercle reste lié à son centre.

2. Un voyage politique à travers le XX^e siècle

Si Arendt ne fut donc pas un philosophe de métier je le suis encore moins puisque simple citoyen, de formation principalement scientifique, et passionné par le politique, le vivre ensemble dans un monde commun.



Ce cours sera donc un cours de redécouverte du politique, de réinvention du politique dans la droite ligne du livre que j'ai publié fin 2010.

Mais il se fera, conformément à son intitulé, sous la forme d'un voyage. Voyage à travers le XX^e siècle avec pour fils directeurs la vie et l'œuvre de Hannah Arendt.

Nous croiserons donc deux fils : celui des événements auxquels a directement été confrontée Arendt et qui sont directement liés à son activité de pensée et celui de son œuvre qui pour comprendre ces événements l'amène à revisiter avec les outils de la philosophie, de l'histoire et de la science, les origines de l'époque et du monde modernes.

3. Pour l'amour du monde

Plusieurs biographies sur Hannah Arendt existent en français. La meilleure reste la première. Celle d'Elizabeth Young-Bruehl. Son sous-titre très explicite, *For the Love of The World*, *Pour l'amour du monde*, n'a malheureusement pas été repris en français. Une nouvelle preuve des difficultés de réception de l'œuvre d'Arendt en France tant elle est impossible à ranger dans nos «cases» politiques et universitaires.



J'ai volontairement limité à 6 le nombre de cours pour privilégier initiation et vue d'ensemble. L'entrée dans l'œuvre d'Arendt requiert patience, confiance et ténacité.

J'ai pour ma part commencé ce voyage en 2002 avec *Les Origines du totalitarisme*.

J'ai intitulé ce premier cours : Allemagne, les étapes vers la politique d'une jeune fille juive.

4. Une vie et une œuvre traversant l'âge des extrêmes

La vie de Hannah Arendt (1906 - 1975) recouvre une grande partie de ce que l'historien britannique récemment décédé, Eric Hobsbawm, appelle le court «XX^e siècle» (1914 – 1991).



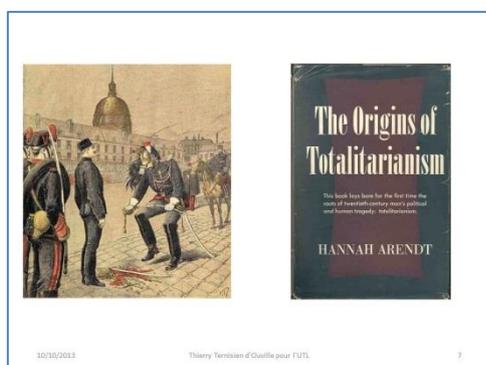
Elle n'a cependant pas vu l'éclatement de l'URSS, les révolutions dans les pays situés derrière l'ancien rideau de fer et l'extension à l'ensemble du monde du système capitaliste sous sa forme la plus marchande et la plus financière pour ne citer que quelques événements en interaction directe avec son œuvre.

Œuvre qui s'intéresse à l'ensemble de l'histoire de l'Occident comme dans *Condition de l'homme moderne*, et qui revient aussi sur l'histoire du « long XIX^e siècle » découpée par Eric Hobsbawm en trois périodes : *L'ère des révolutions* (1789 - 1848), *L'ère du capital* (1848 - 1875), *L'ère des empires* (1875 - 1914).

Hannah Arendt s'intéressera principalement à la première et à la troisième de ces périodes. À la première avec un essai, *De la révolution*, où elle se livre à une analyse comparée des révolutions américaine et française. À la troisième dans son étude de l'impérialisme, l'expansion pour l'expansion, deuxième partie des *Origines du totalitarisme*.

B. 1906 – 1923 : Enfance et adolescence

1. 1906 : Fin de l'affaire Dreyfus



1906 : Le 12 juillet, la cour de cassation réhabilite Dreyfus mettant fin à une affaire qui aura divisé les français pendant 11 ans.

Hannah Arendt consacra le dernier chapitre de la première partie de son livre *Les Origines du totalitarisme* (1951) à l'Affaire Dreyfus.

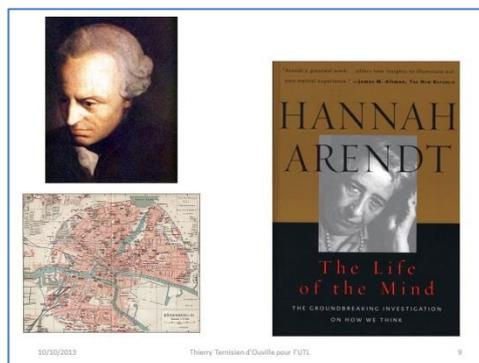
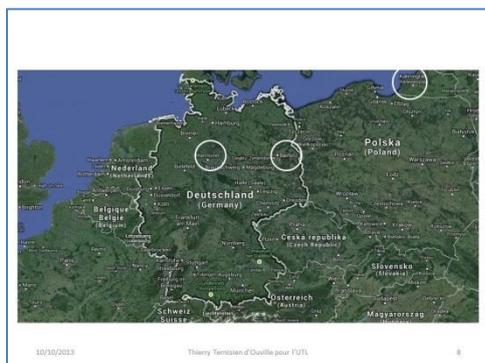
Première partie intitulée *Sur l'antisémitisme*.

Elle en fera le début de l'antisémitisme moderne.

2. 1906 : Naissance près de Hanovre, Enfance à Königsberg

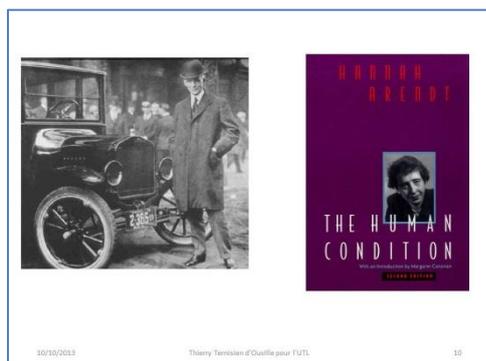
14 octobre 1906, Hannah Arendt naît à Linden près de Hanovre. Elle passera son enfance à Königsberg, ville du grand philosophe Emmanuel Kant (1724 – 1804). Elle aura toujours pour Kant un respect particulier et en fera un inspirateur central de son dernier livre, inachevé, *La vie de l'esprit* édité et publié par son amie Mary McCarthy.

Königsberg ancienne capitale de la Prusse orientale est devenue aujourd'hui Kaliningrad et appartient à la Russie (exclave).



3. 1908 : Début de la société de consommation

Le 12 août 1908, le constructeur américain d'automobiles Henry Ford présente la première voiture produite en grande série : le modèle T.



Dans les 20 années qui suivent, son entreprise, la Ford Motor Company, va vendre le modèle T à 15 millions d'exemplaires.

C'est le début aux États-Unis de la société de consommation, du modèle consumériste (le fameux « american way of life ») qui s'étendra à l'Europe après la seconde guerre mondiale pour s'imposer ensuite, après l'implosion de l'URSS, à la totalité, ou presque, des pays.

Dans *Condition de l'homme moderne* Hannah Arendt pointe dès 1958 les dangers de la société de consommation. Ce qui fera de son livre, *The Human Condition* en anglais, un livre culte sur les campus américains en 1968.

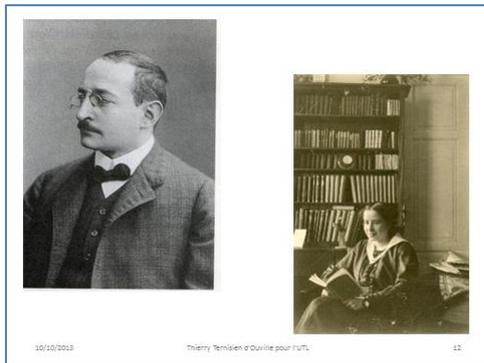
4. Enfance et Antisémitisme



Examinant, quarante-cinq ans plus tard (en 1964 dans une émission télévisée) son enfance à Königsberg, Hannah Arendt ne considère pas l'antisémitisme qu'elle y a rencontré comme un problème. Elle a le sentiment d'avoir été épargnée et, plus encore, comme elle le dit à Karl Jaspers, qu'elle a grandi sous la tutelle de sa mère sans jamais subir de préjudices.

Elle garde par-dessus tout le souvenir d'une conduite qu'elle tâche d'adopter toute sa vie, et qu'elle essaie de faire adopter aux autres juifs : « Il faut se défendre soi-même ».

5. Paul Arendt et sa bibliothèque



L'enfance radieuse décrite par sa biographe est assombrie, selon son expression, par de lourds nuages.

Le premier : en 1911 le père de Hannah Arendt, Paul, victime d'une rechute de la syphilis contractée dans sa jeunesse, est interné. Il meurt en octobre 1913. Hannah n'aura connu son père que malade mais il aura eu une influence sur elle par sa bibliothèque qui nourrit les premières lectures de la jeune Hannah. Elle lit les auteurs classiques grecs et latins et Kant dès 14 ans ! **Second « nuage » : la guerre de 1914.**

6. 1914 : La Guerre !

Le 28 juin 1914, l'héritier de l'empire austro-hongrois et son épouse sont assassinés à Sarajevo



par un terroriste serbe. Imputé à la Serbie par le gouvernement autrichien, l'assassinat va servir de prétexte au déclenchement de ce qui deviendra la Première Guerre mondiale. Ce déclenchement est probablement un des événements les plus complexes de l'histoire mondiale. Un livre récent lui est entièrement consacré : *Les somnambules* de l'historien australien Christopher Clark.

Pour Martha et Hannah Arendt les derniers jours d'août 1914 sont « de terribles journées marquées par l'inquiétude : les Russes sont à la porte de

Königsberg ». Le 23 août 1914 elles s'enfuient à Berlin où la plus jeune sœur de Martha vit avec ses trois enfants. Elles s'enfuient juste au moment où les troupes allemandes sont transférées vers Tannenberg pour rencontrer la seconde armée russe. Comme des centaines d'autres habitants de Königsberg les Arendt quittent leur maison sans savoir si elles y retourneront jamais.

7. 30 août 1914 : Victoire de Hindenburg à Tannenberg

Le 30 août 1914, un mois après l'ouverture des hostilités, la victoire surprise des Allemands sur les Russes à Tannenberg révèle aux Européens les plus avertis que cette guerre sera longue et sans pitié.



Paul von Hindenburg (67 ans), le général vainqueur, devient feld-maréchal et très populaire en Allemagne. C'est lui qui appellera Hitler au pouvoir en 1933.

Lorsque Martha et Hannah sont en mesure de retourner chez elles, dix semaines après leur fuite, la région est calme ; la vie est redevenue normale malgré la guerre qui fait rage sur les fronts de l'Est et de l'Ouest. Martha et Hannah Arendt vivent les années de la Première Guerre mondiale dans leur maison de

Königsberg qui, devenue ville de garnison, n'est plus le théâtre d'aucun combat après la retraite des Russes en 1914.

8. La révolution russe de « février » 1917



Pendant ce temps survient en Russie un évènement qui va changer le cours du XX^e siècle. Le 8 mars 1917, à l'occasion de la Journée des femmes, des travailleurs défilent paisiblement à Saint-Pétersbourg. La manifestation dégénère très vite. Elle entraîne en quelques jours l'effondrement du régime tsariste.

Une semaine plus tard, Nicolas II abdique et laisse la place à une République démocratique.

Celle-ci s'effondre à son tour neuf mois plus tard, laissant le pouvoir aux bolcheviques.

9. La « révolution d'octobre »



Dans la nuit du 6 au 7 novembre 1917 les bolcheviques s'emparent du Palais d'Hiver et des principaux centres de décision de la capitale russe.

Les habitants ne se rendent compte de rien.

Dans la terminologie bolchevique, ce coup de force sans véritable soutien populaire est baptisé «Révolution d'Octobre» car il s'est déroulé dans la nuit du 25 au 26 octobre selon le calendrier julien en vigueur dans l'ancienne Russie jusqu'au 14 février 1918.

10. Abdication de Guillaume II, Armistice

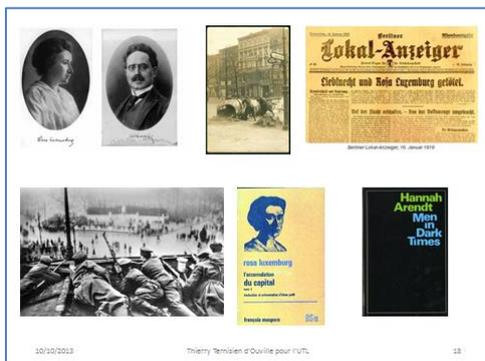


En Allemagne, le 9 novembre 1918, l'empereur allemand Guillaume II abdique.

Le socialiste Scheidemann proclame la République.

Préoccupé par la révolution allemande, qui fait écho à la révolution russe et qui menace d'emporter le pays, il demande l'armistice aux Alliés deux jours plus tard.

11. Révolte Spartakiste, Assassinat de Rosa Luxemburg et de et Karl Liebknecht



Au cours des deux dernières années de guerre et durant la révolution de 1918-1919, la maison de Martha Arendt devient un lieu de rendez-vous des sociaux-démocrates. Martha Arendt soutient les Spartakistes lorsque leur soulèvement aboutit à une grève générale dans la première semaine de 1919.

Hannah Arendt se souviendra très bien que sa mère, fervente admiratrice de Rosa Luxemburg l'avait entraînée dans les toutes premières discussions

enflammées qui eurent lieu au sein du groupe de Königsberg lorsque vint de Berlin la nouvelle qu'il y avait eu une insurrection.

Alors qu'elles couraient dans la rue, Martha Arendt lança à sa fille : « Retiens bien cela, tu vis un moment historique ».

Hannah Arendt conservera toute sa vie une grande admiration pour Rosa Luxemburg. Pour son étude de l'impérialisme dans *Les Origines du totalitarisme*, elle se réfèrera au livre célèbre de Rosa Luxemburg traduit en français sous le titre *L'accumulation du capital : contribution à l'étude économique de l'impérialisme*¹. Elle lui consacra un texte publié dans son livre *Men in Dark Times* traduit en français sous le titre *Vies Politiques*².

Le moment historique est tragiquement bref. Le 15 janvier, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont assassinés par des membres des Corps Francs (Freikorps). Le Parti communiste, formé par la fusion des Spartakistes et de plusieurs groupes éclatés, essaie de relancer le mouvement lors de la première Semaine de Spartacus ; il échoue.

12. Institution de la République de Weimar

Le 6 février 1919, trois mois après l'armistice, une Assemblée constituante allemande se réunit dans le théâtre de Weimar.



Elle régularise les institutions républicaines nées de la défaite allemande et de l'abdication de l'empereur Guillaume II.

Les députés mettent en place les institutions républicaines qui vont remplacer le II^e Reich allemand.

Ils installent à la tête du pays un président de la République, officiellement appelé Reichspräsident, le nouvel État républicain conservant le nom de Reich³.

Ce président est élu pour sept ans, avec de larges pouvoirs dont celui de suspendre les droits fondamentaux des citoyens et d'autoriser le chancelier à gouverner par décret-loi, sans passer par un vote du Parlement ou Reichstag.

Le premier président de la République est Friedrich Ebert. En raison des circonstances exceptionnelles, il est désigné par l'Assemblée et ne sera jamais légitimé par le suffrage universel comme le prévoit la Constitution de Weimar.

Les constituants introduisent le référendum d'initiative populaire et un mode de scrutin à la proportionnelle intégrale.

En acceptant l'humiliation du traité de Versailles du 28 juin 1919, le nouveau régime ternit son image auprès de l'opinion publique.

À la mort du président Ebert, en 1925, le vieux maréchal Paul Von Hindenburg (78 ans) est élu à sa succession au suffrage universel. C'est lui qui appellera Hitler à la chancellerie le 30 janvier 1933. Ce sera la fin de la République de Weimar.

Les institutions de la République de Weimar vont cependant perdurer dans la forme jusqu'à la chute du nazisme.

¹ Maspéro, 1969, épuisé.

² Tel Gallimard, 1974

³ Empire en français

13. Traité de Versailles

Huit millions de morts (dont 1.400.000 pour la France) témoignent de l'horreur exceptionnelle d'une guerre sans précédent achevée par l'armistice de Rethondes.



Des traités de paix avec chacun des pays vaincus transforment complètement la carte du continent européen : avec la disparition de quatre empires, l'allemand, l'austro-hongrois, le russe et l'ottoman, au profit de petits États nationalistes, souvent hétérogènes, revendicatifs... et impuissants.

Le premier des traités de paix et le plus important est signé le 28 juin 1919 avec l'Allemagne dans la galerie des Glaces au château de Versailles, sur les lieux mêmes où fut fondé l'empire allemand le 18 janvier 1871. Pour la forme, les représentants de 27 pays

alliés font face aux Allemands. Mais le traité de Versailles a été concocté en cercle fermé par quatre personnes seulement : Clemenceau, Lloyd George, Wilson, Orlando.

L'Allemagne est amputée du huitième de son territoire et du dixième de sa population. Elle est par ailleurs soumise à des limitations de souveraineté. L'Allemagne perd l'Alsace et la Lorraine du nord (Metz), annexées en 1871. L'Allemagne perd une grande partie de ses provinces de l'Est à l'exception de la Prusse orientale (Königsberg).

Aux marges orientales de la nouvelle Allemagne, le traité ressuscite une Pologne hétérogène (avec une forte minorité germanophone) dont le seul accès à la mer passe par les territoires allemands. C'est le corridor de Dantzig que la Pologne se montrera inapte à défendre. Les royaumes et les principautés qui composaient l'Empire allemand et pouvaient servir de contrepoids à l'autoritarisme prussien sont dissous.

L'armée allemande est réduite à 100.000 soldats de métier et la marine de guerre à 16.000 hommes. Les forces armées sont interdites d'artillerie lourde, de cuirassés et d'avions. Les Alliés prévoient d'occuper militairement pendant 15 ans la rive gauche du Rhin ainsi que trois têtes de pont sur le Rhin (Mayence, Cologne, Coblenze). Il est prévu également une zone démilitarisée de 50 km de large sur la rive droite du Rhin.

Le gouvernement allemand doit reconnaître sa responsabilité dans le déclenchement de la guerre, ce qui relève d'une interprétation pour le moins tendancieuse de l'Histoire.

Enfin, l'Allemagne est astreinte à de très lourdes «réparations» matérielles et financières. Le montant final en sera fixé après la signature du traité de Versailles, en 1921, à plus d'une année du revenu national de l'Allemagne.

En Allemagne, c'est l'indignation. L'opinion publique qualifie le traité de Diktat. L'assemblée réunie à Weimar se résigne néanmoins à approuver le traité le 22 juin 1919, avant qu'il ne soit signé dans la galerie des Glaces de Versailles.

Cela n'empêchera pas le Sénat américain de rejeter le traité de Versailles et de refuser par la même occasion l'entrée des États-Unis à la Société des Nations (SDN), créée à l'initiative de leur président.

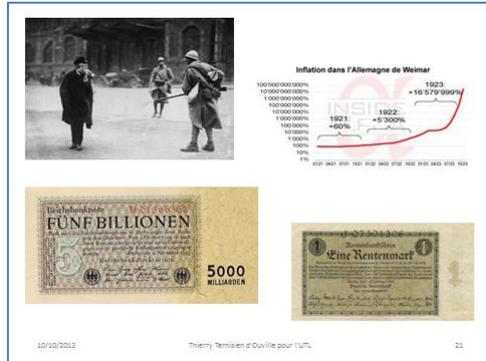
Quant aux Français, ils trouveront dans leur majorité le traité encore trop indulgent à l'égard de l'Allemagne et en tiendront rigueur à Clemenceau qui échoue à l'élection présidentielle de 1920.

Le 10 septembre 1919 le traité de Saint Germain-en-Laye met fin officiellement à l'Autriche-Hongrie. Les Alliés refusent aux Autrichiens de langue allemande le droit de s'unir à l'Allemagne. Ils créent une petite Autriche indépendante de 7 millions d'habitants. Trop petite

pour être viable, avec une capitale démesurée de 2 millions d'habitants, Vienne. 17 ans à peine s'écouleront avant qu'Hitler ne décide de la rattacher au III^e Reich. En février 1920 Martha Arendt se remarie avec Martin Beerwald.

14. Occupation de la Ruhr, Hyperinflation

En juin 1922 la conférence pour la fourniture d'un prêt à l'Allemagne par les Alliés échoue.



Composé le 22 novembre 1922, le cabinet du nouveau chancelier du Reich Wilhelm Cuno réclame un report des échéances du remboursement des réparations pour deux ans en échange d'une tentative de stabilisation monétaire. Cette demande est refusée par les chefs de gouvernements alliés à la fin décembre à Paris.

Le 11 janvier 1923, à l'instigation du président du Conseil français Raymond Poincaré, les armées française et belge envahissent le bassin industriel de la Ruhr. Le 13 janvier, Cuno réplique en appelant à la résistance passive et le 19, il demande aux

fonctionnaires de refuser d'obéir aux ordres des occupants La répression est immédiate : instauration de l'état de siège, interdiction d'envoyer du charbon vers l'Allemagne non occupée, établissement d'une frontière douanière à l'intérieur même du territoire allemand, expulsion de dizaines de milliers de fonctionnaires et de cheminots, etc. La situation dégénère rapidement et la résistance s'organise sous l'aile bienveillante de la Reichswehr⁴. Les mouvements de droite se réveillent. Même le parti communiste d'Allemagne (KPD) de Karl Radek se prononce pour la résistance. Le 31 mars 1923, treize ouvriers sont tués à Essen par les occupants.

Les prêteurs étrangers perdent totalement confiance. L'indice des prix au détail passe de 1 en 1913 à 750 milliards en novembre 1923.

C. 1924 – 1929 : Université

Les années d'université de Hannah Arendt, de 1924 à 1929, correspondent aux années les moins troublées de la précaire République de Weimar.

Durant l'été 1924, le programme gouvernemental de redressement économique est parvenu, au terme d'une période dramatique, à endiguer temporairement l'inflation. Un changement de gouvernement en France, où de sérieuses difficultés financières se manifestent également, a quelque peu atténué l'impression qu'ont les Allemands d'être cernés par des exploiters assoiffés de vengeance. Mais au moment même où cette détente se fait sentir, on apprend les dispositions du plan Dawes.

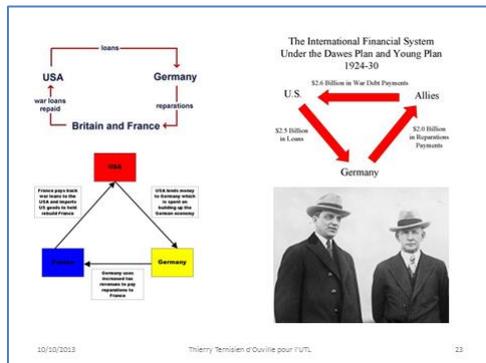
1. Plans Dawes et Young

Le 1er septembre 1924 entre en vigueur le plan Dawes, du nom du banquier américain Charles Dawes qui l'a élaboré. Adopté à Londres par un comité d'experts, il fixe le montant des réparations dues par l'Allemagne au titre du traité de Versailles (269 milliards de mark-or) et prévoit leur paiement sous la forme d'un emprunt ainsi que d'impôts avec, pour les Alliés, des gages sur l'industrie et les chemins de fer allemands. Une Banque centrale allemande

⁴ L'armée de la République de Weimar

(Reichsbank) doit éviter le retour de l'inflation. Il est prévu une mise sous tutelle de l'économie allemande pendant cinq ans et l'évacuation progressive de la Ruhr par les troupes françaises et belges.

Le plan Dawes va plutôt bien fonctionner jusqu'au plan Young qui prendra sa suite en 1929.

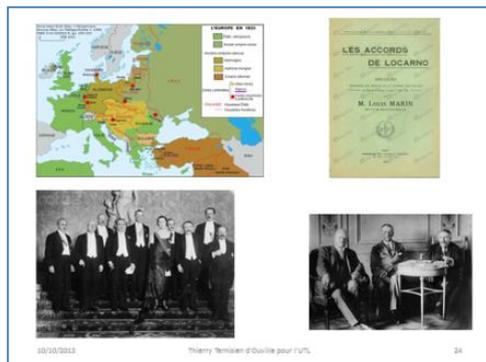


L'Allemagne va payer l'essentiel des réparations mais la crise économique et la montée des tensions politiques enterreront définitivement le reliquat dès 1932. La succession des plans Dawes, puis Young, combinée avec la politique anglaise et américaine favorable au redressement de l'Allemagne et avec les concessions du ministre français Briand, sont des "signaux forts" pour le nationalisme allemand. Ils signifient que les anciens Alliés n'exigeront pas l'application intégrale du traité de Versailles, et qu'après avoir lâché sur le plan économique ils

acceptent un réarmement allemand. Celui-ci n'est possible financièrement que si l'Allemagne est autorisée à ne pas payer ses dettes.

En Allemagne le plan Dawes est qualifié de «second Versailles», surtout par les partis de droite, et la montée des partis politiques extrémistes, qui sera si néfaste à la République de Weimar, se poursuit, alors même qu'on est parvenu à mi-chemin de la reconstruction. L'aval accordé au plan Dawes et la stabilisation de la monnaie favorisent cependant à l'intérieur une période de calme relatif.

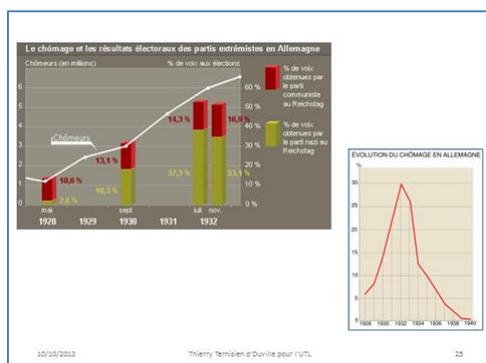
2. Accords de Locarno



Les Accords de Locarno, signés le 16 octobre 1925, revêtent une importance toute particulière pour les relations internationales. L'Allemagne reconnaît l'inviolabilité des frontières héritées du traité de Versailles et s'engage à ne pas les modifier par la force et à recourir si besoin est à un arbitrage international. Elle accepte la démilitarisation de la Rhénanie. En contrepartie, elle se voit accueillie à la Société des Nations. C'est la promesse pour l'Europe d'une paix durable. Mais l'irruption de Hitler va brouiller les cartes. Le Führer allemand prendra

prétexte du traité franco-soviétique du 2 mai 1935, signé par Pierre Laval, pour dénoncer le pacte de Locarno et remilitariser la Rhénanie le 7 mars 1936.

3. Situation économique et sociale



Les ministres et les chanceliers allemands sont confrontés, pendant ces années de relative stabilité, à un paysage social et économique complexe.

En 1927, la production intérieure et le commerce extérieur dépassent les meilleures performances des années d'avant-guerre.

Mais les exportations sont inférieures aux importations, le paiement des réparations comme les

investissements de capitaux dépendent largement des emprunts étrangers, et, tandis que les salaires augmentent de 20% de 1924 à 1929, le taux de chômage reste élevé. Les fusions de grands groupes industriels contraignent de nombreuses petites entreprises à la faillite : en 1925, à peine plus de 2% des entreprises emploient environ la moitié des salariés allemands.

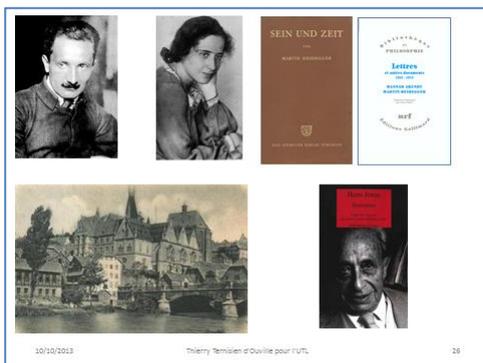
Le sort du beau-père de Hannah Arendt, Martin Beerwald illustre bien les effets de la croissance des cartels. La société que son beau-frère dirigeait à Königsberg est rachetée par une entreprise plus grande : il se trouve sans travail. À près de soixante ans il doit devenir représentant de commerce pour ses nouveaux employeurs, dépensant, du coup, tout son salaire en déplacements. Comme un nombre croissant de femmes ses deux filles doivent travailler pour contribuer à la bonne marche du ménage paternel.

4. Marburg et Heidegger

Hannah Arendt entre à l'université dotée d'un bien maigre pécule que son oncle Ernst Aron lui a, en partie, constitué.

Universités qui n'ont réussi alors à surmonter la crise de 1922-1923, qu'avec l'aide d'un organisme créé spécialement à cet effet, la Société de Secours de la Science Allemande qui financera plus tard les recherches entreprises par Hannah Arendt après sa thèse. Universités où le conservatisme dominant est renforcé par l'inflation et l'opposition aux propositions de réforme faites par les ministres successifs de la République de Weimar.

A Marburg, à l'automne 1924, Arendt se trouve prise dans une révolution sans caractère



politique, mais du plus brûlant intérêt, qui oriente définitivement son itinéraire personnel et intellectuel. Le jeune meneur de cette révolution, qui inaugure un nouveau régime philosophique, est déjà très célèbre auprès des étudiants, bien qu'il n'ait alors publié aucun livre important : Martin Heidegger, âgé de 35 ans. Le respect craintif et l'impression de mystère qu'inspire Martin Heidegger à Arendt est alors en 1924 sans limites. Pendant l'année qu'elle passe à Marburg, Hannah Arendt se trouve coupée du monde, isolée dans son amour secret pour Heidegger.

Elle se fait néanmoins des relations nouvelles et reste liée à son cercle d'amis de Königsberg. Un autre étudiant juif fréquente le séminaire de Heidegger, Hans Jonas, et des longues heures passées ensemble à déchiffrer le cours de Heidegger, une amitié naît qui durera jusqu'à leur mort.

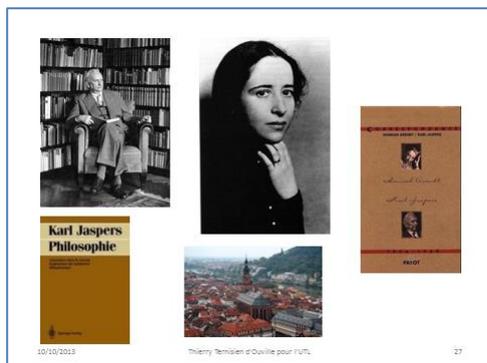
En dehors des cours, Hannah Arendt, ne prête guère attention à la population étudiante de Marburg, sauf lorsque celle-ci empiète sur sa vie. L'antisémitisme n'est pas virulent, mais Marburg abrite un mouvement réactionnaire d'une certaine ampleur et les réflexions antisémites ne sont pas rares parmi les adhérents des confréries étudiantes et de la jeunesse national-socialiste. Lorsqu'elle veut suivre le séminaire de Rudolf Bultmann consacré au Nouveau Testament, ce qui exige un entretien avec le théologien, elle lui fait savoir en termes parfaitement clairs « qu'il ne saurait y avoir de réflexions antisémites ». Bultmann, qui est un homme calme et doux, lui donne l'assurance que, si la moindre réflexion antisémite est faite au cours du séminaire, qu'à eux deux ils sauront bien prendre en main la situation.

5. Jaspers et Heidelberg

Arendt quitte Marburg pour un semestre d'études avec Husserl –et pour s'éloigner de Heidegger. Celui-ci la recommande à son ami Karl Jaspers qui occupe une chaire de

philosophie à Heidelberg. Elle y entreprend une thèse de doctorat sur le Concept d'amour chez (Saint) Augustin (354 – 430).

Après avoir commencé ses études universitaires avec Heidegger au moment où celui-ci



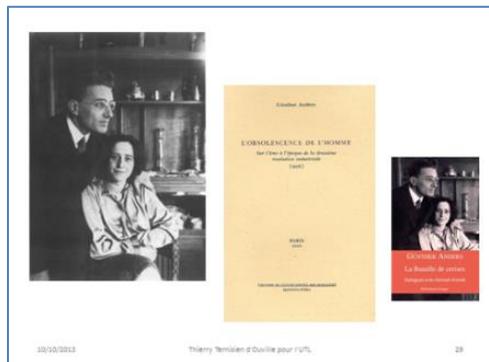
entreprend son maître livre, *Être et Temps*, Arendt arrive à Heidelberg au moment même où Jaspers commence à rassembler ses notes et cours pour ébaucher son principal ouvrage philosophique, *les trois volumes de sa Philosophie*. La déesse de la Fortune, lui est ainsi deux fois favorable. Arendt n'étudie pas seulement avec les plus grands philosophes allemands de l'entre-deux-guerres, mais elle peut participer aux discussions et aux leçons qui voient la naissance de leurs chefs-d'œuvre respectifs. En Jaspers, Arendt rencontre un homme dont les

qualités humaines sont celle d'un Goethe.

Avant son départ pour Berlin, en 1929 et tant qu'elle demeure à Heidelberg pour achever sa thèse, chaque fois que Heidegger lui écrit pour lui proposer une rencontre, Arendt laisse son travail, ses amis, et ses diverses obligations pour s'y rendre. Mais au tout début des années 1930 la fascination croissante de Heidegger pour le national-socialisme dressera un obstacle décisif entre eux.

D. 1929 – 1933 : Les étapes vers la politique

1. Günther Stern (Anders) et Hannah Arendt



En septembre 1929 Hannah Arendt se marie civilement avec Günther Stern, étudiant connu en 1927.

Ils se partagent entre Berlin, Francfort et Heidelberg, pour se fixer finalement à Berlin après l'échec du travail d'habilitation mené par Stern à Francfort. Stern se lance dans le journalisme sous le nom de plume de Günther Anders qu'il gardera tout au long de sa carrière littéraire et journalistique.

2. Krach Boursier à New York

Pendant ce temps à New York...La Bourse de Wall Street, à New York, se souvient du jeudi



24 octobre 1929 comme d'un «Jeudi noir»).Deux jours plus tôt, un très illustre économiste, Irving Fisher, affirme dans le New York Times que «le cours des actions est encore trop bas». Mais après dix-huit mois de hausse frénétique, les spéculateurs cessent quant à eux de croire à une hausse infinie des cours. C'est à qui vendra le plus vite ses actions. La chute des cours est dans un premier temps limitée grâce à l'intervention des banques qui rachètent les actions. Mais la pression s'accroît et dans les jours suivants, la chute se poursuit jusqu'à atteindre 30%. Le krach se

confirme le 29 octobre, le «Mardi noir», avec une chute de 43 points de l'indice des valeurs boursières.

Les experts se veulent confiants et assurent qu'un effondrement de la Bourse ne peut pas affecter «l'économie réelle». Le président américain Herbert Clark Hoover s'entête quant à lui à proclamer que «la prospérité est au coin de la rue»...

Personne n'imagine encore que le monde occidental est entré dans la plus grave crise économique de son Histoire.

3. Crise en Allemagne et Autriche

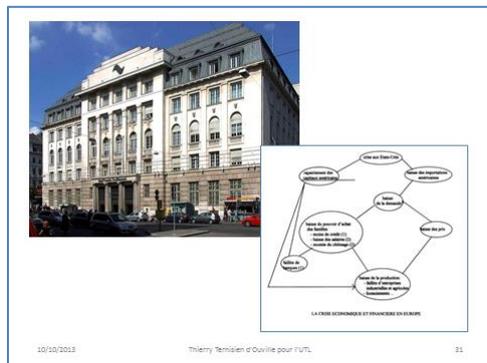
Pendant ce temps en Allemagne...

La relative stabilité économique de la République de Weimar commence à décliner dangereusement en 1928. Le chômage croît et avec le krach financier de New York en octobre 1929, la situation économique devient critique.

Le Traité de Versailles et les réparations de guerre, honnis par les allemands, sont une fois de plus largement dénoncés pour avoir « asservi » l'Allemagne à ses ennemis.

La prospérité de l'économie allemande repose à la fin des années 1920 sur des bases très fragiles marquées par un endettement extérieur énorme et nécessitant un accroissement du volume des affaires que seule l'expansion des marchés extérieurs peut assurer.

L'influence de la crise américaine va jouer à plusieurs niveaux : ralentissement des investissements en provenance d'outre-Atlantique ; recul du commerce extérieur américain et des échanges internationaux dont les exportations allemandes sont les premières à faire les frais ; chute de la production industrielle ; retrait massif des capitaux investis dans le Reich,



américains, mais aussi britanniques et français ce qui réduit les réserves en or et en devises de la Reichsbank, provoque la chute des cours de Bourse et crée dans le public un sentiment d'inquiétude.

Sentiment qui tourne à la panique avec la faillite le 11 mai 1931 de la Kredit Anstalt Bank qui détient la moitié de l'industrie nationale autrichienne. Les capitaux s'enfuient d'Autriche et d'Allemagne. Alors que la banque est finalement sauvée la crise économique, issue du krach de Wall Street, qui semblait en voie de résorption, fait son irruption en

Europe et frappe de plein fouet l'Autriche mais aussi l'Allemagne, très fortement liée à sa petite voisine.

Pour tenter d'enrayer la crise, le gouvernement Brüning puis celui de Von Papen, pratiquent une politique sévère de déflation : baisse du traitement des fonctionnaires, réduction des allocations de chômage et des prestations sociales, annulation des conventions collectives, augmentation des impôts indirects. Mesures qui pèsent beaucoup plus lourdement sur les ouvriers et les classes moyennes que sur les possédants.

L'État intervient directement dans la vie économique, rachetant des entreprises en difficulté ou leur accordant des subventions et des réductions d'impôt, établissant le contrôle des changes pour freiner la fuite des capitaux, instaurant enfin son contrôle sur les banques, ce qui dans un pays où le capital bancaire et industriel sont étroitement liés, lui permet de mettre la main sur une grande partie de l'industrie. Aussi le monde des affaires, tout en sollicitant constamment son aide, se préoccupe-t-il beaucoup de conserver la haute main sur un État qui tient désormais les leviers de l'économie.

La crise de 1930-1932 a sur la société allemande des effets à peu près identiques à celle de 1923, à cette différence près que ceux qui ont un revenu fixe et un emploi sont relativement privilégiés car les salaires se maintiennent au-dessus du niveau des prix. Maigre consolation face à la montée du chômage qui touche plus de 6 millions de travailleurs au début de 1932 auxquels il faut ajouter les 8 millions de chômeurs partiels qui ne perçoivent plus que des salaires réduits de moitié. Au total, 50 à 60% de la population allemande se trouve frappée par une crise de l'emploi qui affecte surtout les ouvriers, les jeunes et les cadres.

Dans ce pays qui, cinq ans plus tôt, a traversé la plus grande crise inflationniste de l'histoire, la récession plonge les masses dans un climat de désarroi moral (que traduit la montée en flèche du nombre des suicides) sur lequel vont jouer Hitler et les nationaux-socialistes.

4. Publication, écriture, sionisme, antisémitisme

Revenons à Arendt...

Le 12 avril 1930 Arendt publie son premier article de presse dans le Frankfurter Zeitung, à l'occasion du 1 500^e anniversaire de la mort de Saint Augustin. Elle publie, en juillet 1930, un article sur le livre de Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie*, dans la revue du social-démocrate Rudolf Hilferding.



Avant de revenir à Berlin en 1930, Hannah Arendt décide de concentrer son travail de recherche sur le romantisme allemand, entamé après sa thèse, à la seule Rahel Varnhagen, écrivaine allemande juive de l'époque du romantisme, née le 19 mai 1771 et décédée le 7 mars 1833 à Berlin.

A Berlin elle entre de nouveau en contact étroit avec Kurt Blumenfeld et les sionistes. Elle trouve en Blumenfeld un père spirituel et ce cercle d'amis s'avère essentiel à son travail qui est lent et difficile.

Rahel Varnhagen est une biographie, mais d'un genre difficilement définissable. C'est plutôt un essai retraçant l'itinéraire d'une pensée. Hannah Arendt achève les onze premiers chapitres avant de fuir Berlin en 1933. Elle écrit les deux derniers chapitres à l'été 1938 à Paris.

Hannah Arendt voit en Rahel une femme consciente que l'antisémitisme n'est pas une aberration dans l'histoire de l'Allemagne ou de l'Europe : « Le sort des Juifs n'était pas si accidentel et si peu ordinaire que cela (...) au contraire, il dessinait avec précision l'état de la société, esquissait l'affreuse réalité des failles dans la structure sociale ».

Cette considération deviendra la pièce maîtresse du chapitre des **Origines du totalitarisme** sur l'antisémitisme. Arendt soutiendra que l'antisémitisme n'est pas plus une nécessité de tous les temps qu'un accident des temps modernes : les Etats-Nations européens et les Juifs européens ont grandi et décliné ensemble.

5. La marche vers le pouvoir des nazis

Aux élections de septembre 1930, le désenchantement favorise les partis extrémistes. Le parti nazi, qui n'avait recueilli que 2,6% des voix en 1928 avec 12 députés seulement, recueille cette fois 18,3% des voix, avec 102 députés. Ceux-ci se présentent au Reichstag en uniforme nazi. Le parti communiste, quant à lui, ne progresse que de 10,6% à 13,1%. L'un et l'autre sont désormais fortement représentés au Reichstag et en mesure de paralyser le travail parlementaire.

Le 1er juin 1932, Hindenburg se voit contraint de congédier Brüning. Il est vrai que celui-ci,

6. L'incendie du Reichstag et ses suites

Le soir du 27 février 1933, à Berlin, la police est avertie d'un début d'incendie au Reichstag.



Cependant que le feu embrase l'immeuble du Parlement allemand les policiers se saisissent d'un jeune maçon hollandais de la mouvance communiste et en apparence déséquilibré, Marinus van der Lubbe. Il sera considéré comme responsable de l'incendie et exécuté.

Dans les faits, le doute demeure. Certains historiens pensent qu'un détachement de Sections d'Assaut est responsable de cet incendie.

Hitler va tirer habilement parti de la présence de van der Lubbe sur les lieux du drame. Dès le lendemain, il attribue l'incendie à un prétendu complot communiste et fait arrêter 4000 responsables du KPD, parti communiste allemand. Le même jour, il fait signer par le Reichspräsident von Hindenburg un «décret pour la protection du peuple et de l'État» qui suspend les libertés fondamentales, donne des pouvoirs de police exceptionnels aux Régions (Länder) et met fin à la démocratie.

7. Dachau



Le 23 mars 1933 est ouvert près de Munich, à Dachau, le premier d'une longue série de camps de concentration.

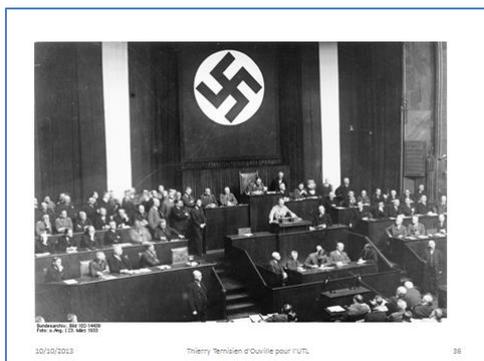
Il va recevoir les opposants politiques et les suspects.

Ces camps font alors figure en Allemagne de « mal nécessaire » pour mettre hors d'état de nuire les opposants communistes.

8. Vers les pleins pouvoirs

Les nazis mènent alors une campagne électorale qui mêle terreur et propagande sans qu'aucun opposant soit en mesure de se faire entendre. Malgré cette pression, les élections du 5 mars 1933 ne donnent aux partis nationalistes regroupés autour des nazis qu'une majorité simple au Parlement. Les nazis eux-mêmes obtiennent 17 millions de voix (44%). C'est encore insuffisant à Hitler pour modifier la Constitution en sa faveur.

Le 23 mars, l'Assemblée se réunit à Berlin, à l'Opéra Kroll. Elle se voit soumettre par Hitler



un «décret d'habilitation» qui ne projette rien moins que de donner au chancelier un pouvoir législatif exclusif pendant quatre ans, autrement dit le droit de gouverner et légiférer à sa guise sans l'accord des députés !

Les sociaux-démocrates, dans un ultime sursaut de lucidité, refusent le vote du décret. Mais le chef du parti centriste, Zentrum, Monseigneur Ludwig Kaas, convainc son groupe parlementaire de voter pour Hitler contre la vaine promesse que celui-ci respectera

le droit de veto du président von Hindenburg.

Fort de la majorité indispensable des deux tiers, Hitler dispose dès lors d'un pouvoir dictatorial sur la plus grande puissance d'Europe continentale. Dès le 31 mars, faisant usage du décret d'habilitation, Hitler dissout les Diètes (ou assemblées législatives) des différents États qui composent la République allemande, à l'exception de la Prusse. L'Allemagne devient sans coup férir un État centralisé.

Dans le même temps, le régime resserre les rangs de ses partisans en multipliant les opérations antisémites : boycott des magasins juifs, éviction musclée des enseignants juifs ou réputés hostiles au régime...

9. La dictature (« un peuple, un état, un guide »)

Le point d'orgue de cette campagne est l'«Autodafé rituel des écrits juifs nuisibles», le soir du 10 mai 1933, au bord de la célèbre avenue Unter den Linden.



La mobilisation internationale oblige toutefois Hitler à un repli tactique. Les campagnes antisémites s'interrompent pendant près de deux ans au point que des juifs allemands qui avaient fui le pays choisissent d'y revenir...

L'année suivante, le 2 août 1934, le vieux président de la République allemande, le maréchal Paul von Hindenburg, «soldat égaré dans la politique» selon ses

propres termes, rend l'âme à 86 ans.

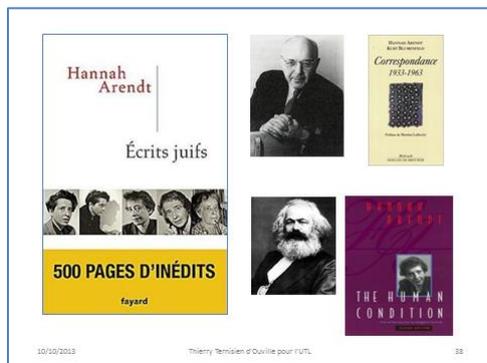
Hitler profite de sa disparition pour réunir sur sa tête les fonctions de président et de chancelier.

Il proclame l'avènement d'un «III^e Reich» allemand dont il se présente comme le Führer (guide en allemand), avec un pouvoir dictatorial. C'est l'aboutissement de la vision nazie de l'État : «Ein Volk, ein Reich, ein Führer» (un Peuple, un État, un Guide).

Soulignons cependant que la formule «III^e Reich» n'aura jamais de caractère officiel. Jusqu'à la fin du régime nazi vont perdurer dans la forme les institutions de la République de Weimar. À l'étranger, l'inquiétude à propos de Hitler commence à percer...

10. Les étapes vers la politique

Revenons à Arendt. C'est en 1931 et 1932 que la pensée de Hannah Arendt devient progressivement plus politique et plus historique. Elle passe le plus clair de son temps avec Kurt Blumenfeld et ses amis sionistes. Elle rencontre les professeurs juifs de l'Institut Politique de Berlin. Elle accepte de faire à la demande de Blumenfeld, une série de conférences dans différentes villes sur le sionisme et l'histoire de l'antisémitisme allemand.



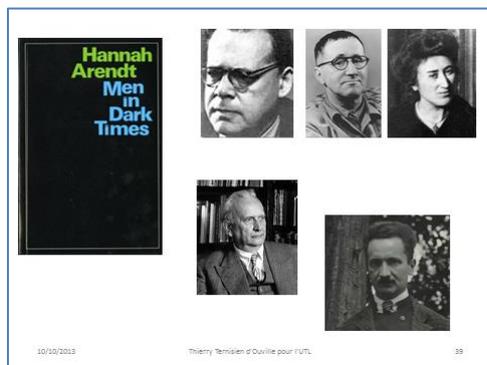
Vers la fin de l'année 1931, Arendt entreprend la lecture de Marx et de Trotski. « Je n'ai pris conscience que bien tard de l'importance de Marx, parce que je ne

m'intéressais dans ma jeunesse ni à l'histoire ni à la politique... »⁵.

Dans *Condition de l'homme moderne* Arendt rendra un vibrant hommage à Marx tout en le critiquant. « On trouvera dans ce chapitre une critique de Karl Marx. Cela est gênant à une époque où tant d'auteurs qui naguère vivaient en empruntant, expressément ou sans le dire, au trésor des idées et des intuitions de Marx, ont décidé de devenir antimarxistes professionnels; ce faisant, l'un d'eux a même découvert que Karl Marx n'avait jamais su gagner sa vie, oubliant soudain les générations d'intellectuels que Marx a « entretenus ». Devant cette difficulté, on m'excusera de rappeler ce que dit un jour Benjamin Constant quand il se vit contraint d'attaquer Rousseau : « J'éviterai, certes, de me joindre aux détracteurs d'un grand homme. Quand le hasard fait qu'en apparence je me rencontre avec eux sur un seul point, je suis en défiance de moi-même; et pour me consoler de paraître un instant de leur avis... j'ai besoin de désavouer et de flétrir, autant qu'il est en moi, ces prétendus auxiliaires. »

11. Men in Dark Times

Dès 1932, sous l'influence de la critique sioniste de l'assimilation et devant la montée en puissance du nazisme Arendt songe à quitter l'Allemagne. Elle fait la connaissance de Waldemar Gurian, professeur à l'Institut Politique de Berlin qui a fait paraître en 1931 un livre traduit en France en 1933 sous le titre *Le Bolchevisme. Introduction historique et doctrinale*.



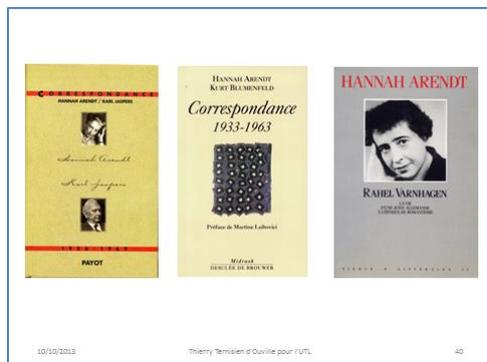
C'est pour Arendt le début d'une période intense de pensée et d'action entremêlées qui retardera et nourrira toute son œuvre.

On en trouve des traces dans son livre *Men in Dark Times* (1968), traduit en français sous le titre *Vies Politiques* (1974) à travers les textes consacrés à Gurian, Brecht, Rosa Luxemburg, Jaspers et Heidegger.

Clara Beerwald, l'une des filles de son beau-père, se suicide en avril 1932. Hannah Arendt en est très affectée.

12. Arendt, Jaspers, Blumenfeld

Lorsque Hitler parvient au pouvoir en Allemagne, Hannah Arendt et Karl Jaspers doivent affronter directement les questions que pose le nazisme.



Ils ont de vives discussions à propos de la signification pour Jaspers du nationalisme allemand. Le patriotisme de Jaspers a toujours été « de l'ordre de la langue, de la famille, et de la culture », cette grande tradition intellectuelle à laquelle il se sent lié depuis son plus jeune âge. Hannah Arendt peut comprendre le point de vue de Jaspers, mais n'hésite pas à lui dire qu'il s'aveugle devant la menace national-socialiste en faisant trop naïvement confiance à la maturité politique de ses concitoyens.

La position de Jaspers est ébranlée par le refus de

⁵ Lettre de 1963 à Gershom Scholem

Hannah Arendt d'accepter ce qu'il appelle « le caractère allemand ». Elle nourrit sa critique de tout ce qu'elle a appris auprès d'un homme dont la connaissance et l'amour de la culture allemande sont exceptionnels, mais sans aucun nationalisme : Kurt Blumenfeld, la seule personne qu'elle estime au cours des années passées à Heidelberg, en dehors de Heidegger et Jaspers.

Les deux philosophes allemands ont éveillé et entretenu ses précoces talents philosophiques, et ils l'ont initiée au renouveau de la philosophie qu'ils ont entrepris. Mais c'est Kurt Blumenfeld, revu en 1926 lors d'une prise de parole devant les étudiants du groupe sioniste de Heidelberg, qui éveille et entretient son identité juive et qui lui fait partager le renouveau de la conscience juive entreprise par les sionistes. Il devient son premier « mentor en politique ».

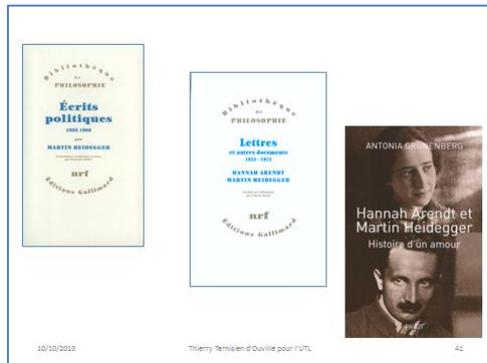
Quand Hannah Arendt évoquera plus tard la nécessité pour les juifs de refuser de s'humilier, elle le fera en pensant à l'attitude de sa mère, déjà évoquée, mais aussi au sionisme radical de Blumenfeld.

Hannah Arendt accepte sans difficulté les grandes lignes de l'analyse que fait Blumenfeld des dimensions psychologiques et sociologiques de la réponse juive à l'antisémitisme. Mais ce qui la frappe c'est surtout le danger qu'il pressent : qu'à ne pas combattre les attitudes assimilationnistes, on retrouvera dans les rangs juifs eux-mêmes les différents types de préjugés dont souffrent les Juifs allemands.

Mais jamais elle ne projettera d'émigrer en Palestine. À défaut d'y répondre Arendt se demande avant 1933 comment vivre avec la question juive sans émigrer. Son essai sur *Rahel Varnhagen* est un moyen de poser cette question.

13. Heidegger et le nazisme

Pendant l'hiver 1932-1933 Heidegger envoie une lettre à Hannah Arendt pour réfuter les accusations portées contre lui au sujet de son attitude envers les étudiants juifs qu'il aurait refusé d'inviter aux séances préparatoires à son séminaire.



Heidegger ne semble pas capable de s'apercevoir que le nationalisme nazi pervertit tout ce qu'il y a d'admirable dans la culture allemande. Il a si peur de la modernité et voue un tel culte aux valeurs pastorales et préindustrielles –Hannah Arendt dira plus tard qu'il était « le dernier romantique allemand » –qu'il peut se retrouver dans l'évocation nazie du passé germanique. La langue allemande, dont il dira

en 1935 qu'elle est « à la fois la plus puissante et la plus spirituelle des langues » est au cœur de son conservatisme culturel, un conservatisme détaché des choses de ce monde et politiquement naïf.

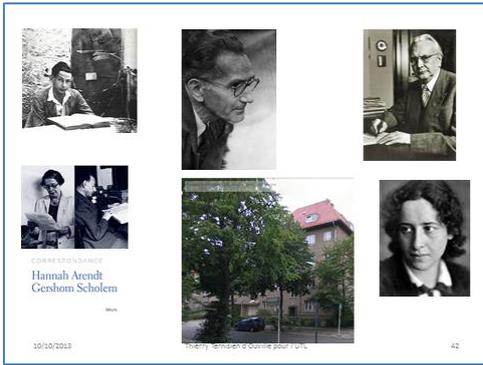
Parce qu'elle peut comprendre, sans le partager, son attachement à ces convictions, Arendt lui demeurera fidèle, même lorsqu'elle doit interrompre leur relation au moment où il adhère au parti nazi. Pendant dix-sept ans elle n'a plus aucun rapport avec lui. Mais lorsqu'après la guerre elle le rencontre à nouveau, elle lui pardonne beaucoup, parce qu'il est, dira-t-elle, « une sorte de poète ».

14. Scholem, Stern, Jaspers, la question de l'émigration, premières actions

Début 1933 Arendt rencontre le spécialiste de la mystique juive, Gershom Scholem.

Le 30 janvier Hitler devient chancelier. « Depuis 1931 j'étais intimement convaincue que les

nazis allaient prendre le pouvoir... »⁶. Günther Stern quitte Berlin pour Paris quelques jours après l'incendie du Reichstag. Il s'exile de crainte que la Gestapo, nouvellement organisée, n'utilise le carnet d'adresse qu'elle a confisqué à Bertolt Brecht pour entreprendre une rafle au sein de la gauche berlinoise.



Hannah Arendt décide de rester à Berlin, sentant, comme elle le dira plus tard, qu'elle ne peut « plus se contenter d'être spectateur ». Elle milite plus radicalement en faveur des sionistes dont les activités prennent un caractère d'urgence au moment des mesures anti-juives de l'été 1933. Elle met son appartement de la Optizstrasse au service des ennemis

du régime hitlérien, communistes pour la plupart, qui s'en servent comme d'un gîte d'étape dans leur fuite. Aider les hommes politiques contraints de fuir satisfait son besoin d'agir, de résister, de proclamer son opposition au régime et à tous ceux qu'elle connaît et, qui, d'une façon ou d'une autre, collaborent avec lui.

Les arrestations réussies augmentent : « c'était monstrueux, dira plus tard Arendt, et pourtant on les a oubliées devant les événements qui suivirent ». La légalité est bafouée et bien des gens scrupuleux et réfléchis, qui ont d'abord eu du mal à comprendre ce qui se passait, sont alors saisis d'horreur et en prennent conscience.

Pour Arendt la nécessité d'émigrer est éminente. C'est l'objet de discussions fiévreuses avec Karl Jaspers qui ne comprend pas pourquoi : « vous, parce que vous êtes Juive, vous voudriez vous séparer des allemands ». Mais lorsqu'en avril 1933 elle vient le voir, pour la dernière fois, il n'essaie même pas de la convaincre. La législation nazie, déposant les Juifs de tout poste administratif et universitaire, entre en vigueur alors même qu'ils discutent.

Arendt considère le travail de sauvetage qu'elle accomplit à Berlin comme un test de courage et d'intelligence. Elle gardera toute sa vie une sympathie certaine pour ceux qui ont clairement vu la situation et n'ont pas ménagé leurs efforts, quelle que soit leur attitude à l'égard des communistes. Ainsi de Raymond Aron, par exemple, qui aide les réfugiés dirigés vers la France à l'époque où il travaille à la Maison Française de Berlin.

En participant avec courage à l'effort d'évasion, Hannah Arendt entre pour la première fois dans le domaine de l'action qui représentera plus tard l'un des aspects les plus pertinents et les plus originaux de sa théorie politique.

Elle vient à la résistance et à un engagement politique non en femme de gauche mais en femme juive ; et sur cela elle tiendra à insister, à l'époque comme plus tard.

15. Dans l'action



Au cours du printemps 1933, Kurt Blumenfeld et l'un de ses associés (de l'Organisation sioniste allemande) la chargent d'une mission illégale. Des organisations indépendantes du gouvernement, cercles privés, cercles d'affaires ou associations professionnelles se livrent largement à des pratiques antisémites. Il s'agit de le prouver en recueillant à la Bibliothèque d'État Prussienne des documents recensant ces différents

⁶ Entretien avec Günter Gauss en 1964

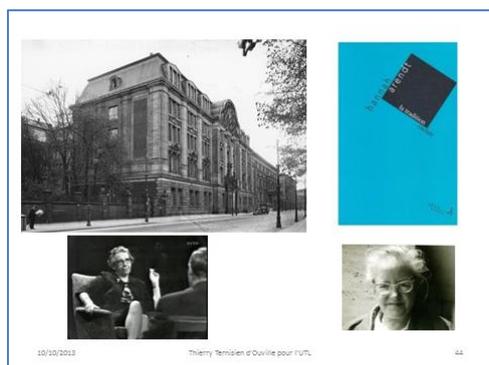
propos antisémites que l'on a peu de chances de voir dans la presse allemande ou étrangère. Ce matériau, que les sionistes appellent la « propagande de l'horreur », doit fournir les arguments de la déclaration qu'ils entendent prononcer au dix-huitième Congrès sioniste prévu pour l'été 1933 à Prague.

Blumenfeld a choisi Arendt parce qu'elle n'appartient pas à l'Organisation. Elle est, comme elle le dira plus tard dans un entretien, « très contente : j'ai d'abord trouvé que c'était une idée tout à fait judicieuse, puis je me suis dit que c'était tout à fait le genre d'entreprise où je pouvais être efficace ». Et pendant plusieurs semaines elle se montre effectivement efficace en constituant un bel échantillonnage de documents.

16. Arrestation puis libération

Mais un jour, alors qu'elle déjeune avec sa mère elle est arrêtée et conduite à la direction de la police, sur l'Alexanderplatz. La police embarque aussi Martha Arendt pour l'interroger pendant qu'elle fouille l'appartement. On la retient séparément pour confronter deux versions des faits. Mais les policiers ne peuvent rien tirer de Martha Arendt. Ni les cahiers de notes, ni les manuscrits que la police trouve dans l'appartement n'apportent plus d'information : ils renvoient les manuscrits philosophiques, mais il leur faut plusieurs jours pour percer le code compliqué d'un des cahiers –un ensemble de citations grecques.

Hannah Arendt a été arrêtée par, dira-t-elle un « type charmant », qui vient d'être promu à la section politique de la police et qui n'était pas tout à fait sûr de ses responsabilités.



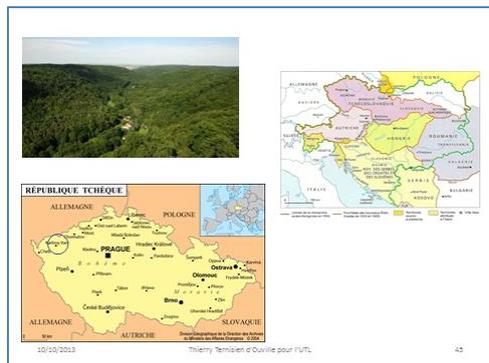
« Il a quelques soupçons. Mais qu'est-il censé faire ? Il ne cesse de répéter : « D'habitude, dès que j'ai quelqu'un en face de moi, je n'ai qu'à jeter un coup d'œil dans nos archives pour savoir aussitôt de quoi il retourne. Mais avec vous, je ne sais que faire ! ». Et ce qu'il fait, est plutôt inhabituel. Elle est conduite au Quartier Général. En chemin, elle s'aperçoit qu'il ne lui reste plus que deux ou trois cigarettes, et elle fait savoir qu'elle ne pourra se soumettre à l'interrogatoire, sans en avoir davantage. Il fait fort galamment arrêter la voiture, achète plusieurs paquets, et lui indique

même le moyen de les introduire discrètement dans sa cellule. Le jour suivant, même chose ; c'est lui qui dirige l'interrogatoire. Elle ne trouve pas le café à son goût, et il lui en fait servir de meilleure qualité. Malgré cela, elle ne se prive pas de débiter un chapelet de mensonges à son interlocuteur. « Naturellement, il ne fallait rien dévoiler de l'organisation : j'ai raconté des bobards insensés et lui, il ne cessait de répéter : « C'est moi qui vous ai fait entrer ici. C'est moi qui vous en ferai sortir. Ne prenez pas d'avocat ! Les Juifs n'ont plus d'argent, économisez votre argent ». Entre temps l'organisation m'avait procuré un avocat. Naturellement, par le biais d'associés ; mais je décidai de le renvoyer parce que cet homme qui m'avait arrêtée avait un visage si ouvert, si honnête que je comptais sur lui. Il me semblait que c'était une chance bien plus grande et qu'un avocat ne saurait que prendre peur ». Le policier dit vrai et elle est relâchée huit jours plus tard.

Mais elle sait parfaitement qu'un tel ami ne se rencontre pas deux fois et elle se prépare à quitter l'Allemagne aussi vite que possible. Avant de partir, elle convie tous ses amis à une soirée. Anne Mendelssohn Weil la raconte comme la « plus belle saoulerie de notre vie » : on fête la libération de Hannah Arendt en vidant une cave de vin qu'un marchand juif exilé avait abandonnée. Kurt Blumenfeld, de très bonne humeur, prend Martha Arendt dans ses bras et lui déclare avec son entrain habituel : « Maintenant, vous êtes vraiment quelqu'un avec qui j'aurais aimé concevoir Hannah Arendt ! ».

17. Départ d'Allemagne

Hannah Arendt et sa mère quittent l'Allemagne, sans papiers, par l'épaisse forêt des montagnes du Harz, connue des Juifs et des fugitifs de gauche sous le nom de «Front Vert». Elles sont dirigées vers Prague, devenue la capitale des exilés de l'Allemagne nazie. Là, hommes et femmes de gauche en exil ont organisé un réseau de points de passage pour faciliter à la fois les sorties d'Allemagne et l'envoi d'informations, courriers et bulletins de liaison.



Les Arendt gagnent Karlsbad, le point de passage le plus important et le plus connu du moment en Allemagne. Elles traversent la frontière tchèque de nuit, en évitant les patrouilles. Leur évasion est tout ce

qu'il y a de plus simple : une famille allemande sympathisante possède une maison dont la porte de devant donne en Allemagne et la porte de derrière en Tchécoslovaquie ; ils reçoivent leurs «invités» de jour, leur offrent à dîner, et les font sortir par l'arrière, sous le couvert de la nuit.

18. Genève

Après un court séjour à Prague, les Arendt partent pour Genève où vit l'une des plus vieilles amies de Martha Arendt, Martha Mundt, une socialiste berlinoise qui travaille au Bureau International du Travail.

Hannah Arendt y trouve grâce à elle un poste temporaire. Secrétaire chargée des rapports officiels à l'Assemblée, elle accomplit brillamment sa tâche : les procès-verbaux qu'elle rédige présentent des discours si clairs et si vigoureux que les orateurs, tout à coup éblouis par eux-mêmes, laissent tomber la précision du texte. Ce nouveau talent s'exerce aussi quelque temps à la Direction de l'Agence Juive. Pourtant Arendt ne souhaite pas rester à Genève.



Elle désire gagner Paris pour rejoindre les nombreux sionistes exilés qui se retrouvent là-bas. Ce qu'elle fait à l'automne 1933.

En 1964, elle déclare que l'incendie du Reichstag ainsi que la période d'arrestations illégales qui suivit, ont été pour elle des tournants décisifs :

« Ce fut pour moi un choc immédiat et c'est à partir de ce moment-là que je me suis sentie responsable. Cela signifie que j'ai pris conscience du fait que l'on ne pouvait plus se contenter d'être spectateur». Elle précise : « De nos jours, on croit volontiers que le choc ressenti par les Juifs allemands en 1933 s'explique par la prise du pouvoir de Hitler. Or, en ce qui me concerne moi et les gens de ma génération, je puis affirmer qu'il s'agit là d'une étrange méprise. C'était, naturellement, très inquiétant. Mais il s'agissait là d'une affaire politique et non pas personnelle. Grands dieux, nous n'avons pas eu besoin qu'Hitler prenne le pouvoir pour savoir que les nazis étaient nos ennemis ! C'était d'une évidence absolue, depuis au moins quatre ans, pour n'importe quel individu sain d'esprit. Nous savions également qu'une grande partie du peuple allemand marchait derrière eux. C'est pourquoi nous ne pouvions pas être, à proprement parler, surpris comme sous l'effet d'un choc, en 1933 ».

En 1933 dit-elle le vrai choc fut double. En premier lieu « Ce qui était en général de l'ordre du politique est devenu un destin personnel dans la mesure où l'on quittait le pays » En second lieu « le problème personnel n'était donc pas tant ce que pouvaient bien faire nos ennemis mais ce que faisaient nos amis. (...) Je vivais dans un milieu d'intellectuels, mais je connaissais également des tas d'autres personnes : je finis par en arriver à la conclusion que suivre le mouvement était pour ainsi dire la règle pour les intellectuels, alors que ce n'était pas le cas dans d'autres milieux. Et cela, je n'ai jamais pu l'oublier».

Arendt reviendra plus tard sur cette condamnation des intellectuels. Mais à cette époque, c'est celle-ci qui justifie ses décisions. Elle provoque ainsi la conversion de son problème personnel en une attitude politique dépourvue d'ambiguïtés.

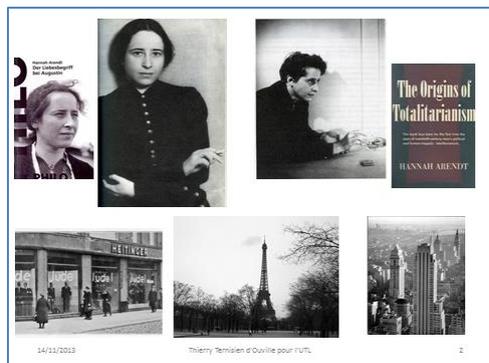
«J'étais parvenue à une certitude que j'avais l'habitude de formuler à l'époque par une phrase dont je me souviens aujourd'hui encore : «Lorsqu'on est attaqué en tant que Juif, c'est en tant que Juif que l'on doit se défendre». Non en tant qu'Allemand, citoyen du monde ou même au nom des droits de l'homme».

C'est pour cette raison politique qu'Arendt insistera toujours pour présenter sa résistance, à Berlin, comme la résistance d'une juive. «À l'époque je formulais cela dans les termes du «je veux comprendre». (...) Mais, manifestement l'appartenance au judaïsme était devenue mon problème et mon problème était politique. Purement politique ! Je voulais m'engager pratiquement dans un travail et je voulais exclusivement m'engager dans le travail juif. C'est en ce sens que je me suis orientée vers la France ».

De Paris aux *Origines du totalitarisme* 1933 – 1950

A. Introduction

1. Trois questions



C'est une jeune femme de 27 ans, juive, philosophe de formation et de métier, qui rejoint Paris à l'automne avec pour œuvre, écrite en allemand, un livre (repris de sa thèse, *Le Concept d'amour chez Augustin*) et onze articles, couvrant le champ de la philosophie et ses recherches sur Saint Augustin et Rahel Varnhagen.

18 ans plus tard Hannah Arendt fait une entrée très remarquée, dans le domaine de la théorie politique, avec la publication de son deuxième livre à New York, en anglais, langue apprise depuis son arrivée en

1941 aux États-Unis : *Les origines du totalitarisme (The Origins of Totalitarianism)*.

1. Comment la brillante étudiante en philosophie s'est-elle transformée en un penseur politique de premier plan ?
2. Que recouvre ce livre, unique en son genre ?
3. À quels événements est-il lié comme l'ellipse à ses foyers ?

C'est à ces trois questions que sont consacrés ce cours et le deux qui suivent.

2. L'activité politique intense d'une apatride

Dans le premier cours les événements s'imposaient à Hannah Arendt, « simple spectatrice » jusqu'en 1933, d'où l'alternance de gros plans sur les événements historiques, sur sa vie et son œuvre.



Dans celui-ci, qui couvre l'essentiel de sa vie comme apatride (entre 1933 et 1951 où la citoyenneté américaine lui est accordée), vie, œuvre et Histoire s'entremêlent avec le déploiement par Arendt de la plus intense activité politique de toute sa vie.

Arendt est présente dans presque toutes les étapes du récit, forcément partiel, de cette période historiquement si chargée. L'activité pratique et

l'engagement public qu'elle y déploie deviendront en effet plus tard la matière première de sa théorie politique.

B. Arendt à Paris et en France : 1933 -1941

1. Un moment essentiel dans la progression souterraine de l'œuvre

Loin d'être une parenthèse dans une œuvre en gestation, la vie parisienne et française d'Arendt contribue fortement à une éducation politique qui prend le dessus sur l'étude. Elle saisit dans son corps ce qu'est la condition d'une réfugiée, d'une personne déplacée. Thème sur lequel elle reviendra fréquemment. Elle prend conscience du traitement infligé à ses opposants par le

parti communiste russe. Elle partage le sort des prisonnières regroupées dans le camp de Gurs avant de partir pour les États-Unis.

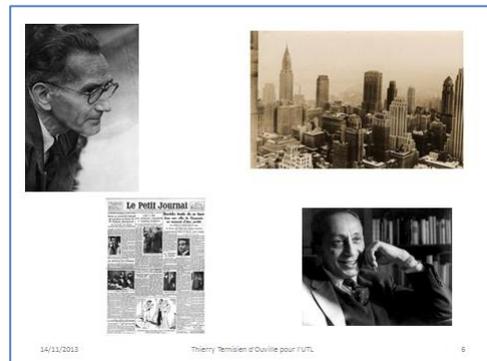


Si le long séjour parisien est l'occasion de connaître l'homme qui sera l'amour de sa vie, Heinrich Blücher, il confronte aussi Arendt à l'histoire en train de se faire. L'action politique n'est pas arbitrairement le sujet privilégié d'une œuvre qui rappelle que la pensée ne peut se tenir en retrait de la politique et des responsabilités qu'elle incombe. *Les origines du totalitarisme* (1951), *Condition de l'homme moderne* (1958), *De la révolution* (1963) n'auraient peut-être pas vu le jour sans cette période parisienne qui est un

moment essentiel dans la progression souterraine de l'œuvre.

2. 1933 : Arrivée à Paris, relations avec Günther Stern, son premier mari

Hannah Arendt arrive à Paris à l'automne 1933 et y retrouve Günther Stern son mari. Ils

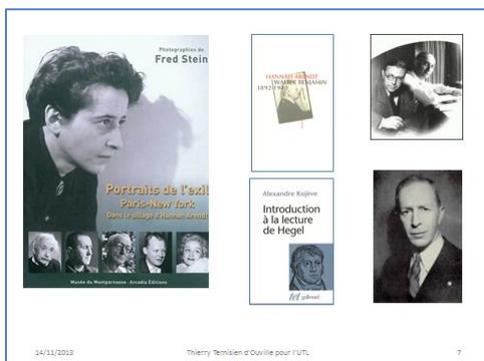


vivent ensemble, fréquentent leurs amis communs et partagent les mêmes occupations mais sans jamais rétablir leurs relations conjugales. Leur camaraderie et les difficultés pratiques de la vie quotidienne, se nourrir, se loger, continuent à maintenir des liens entre deux personnes qui, aux prises avec l'histoire du monde, savent à peine de quoi sera fait le lendemain. Ils se présentent encore à leurs amis comme un couple marié, comme par exemple à Hans Jonas qui leur rend visite peu de temps après **l'Affaire Stavisky**, en 1934, et Hannah Arendt continue à se faire appeler Hannah

Stern dans sa vie publique. Ils ne se sépareront définitivement que lors du départ de Stern pour **New York** en juin 1936. Stern jouera cependant un rôle clé dans l'émigration de Hannah Arendt aux États-Unis.

3. Les Stern : entre exilés et intellectuels

Lorsqu'ils ne travaillent pas, Hannah et Günther Stern se retrouvent dans les cafés du Quartier



Latin pour bavarder avec des amis ou des connaissances qui peuvent au moins leur offrir un réconfort moral : Arnold Zweig , Bertolt Brecht, Walter Benjamin, cousin éloigné de Stern. Les amis de Stern, réfugiés allemands pour la plupart, connaissent quelques français parmi les intellectuels attachés à l'Allemagne d'avant 1933. Ainsi Raymond Aron qui a enseigné à l'Institut français de Berlin de 1931 à 1933, et est devenu en 1934 secrétaire du Centre d'Études Sociales à l'École Normale Supérieure. Hannah Arendt le voit de temps à autre, et

c'est grâce à lui que Stern et elle peuvent assister à plusieurs séminaires d'Alexandre Kojève à l'École des Hautes Études. Ces séminaires fournissent la matière de *l'Introduction à la lecture de Hegel* de Kojève que Hannah Arendt considère comme indispensable à toute étude de Hegel. Le séminaire de Kojève est aussi fréquenté par Jean-Paul Sartre, avec lequel les

Stern ne se lie jamais vraiment, et par Alexandre Koyré qui, en revanche, deviendra plus tard un ami intime de Hannah Arendt. Mais Arendt est trop soucieuse des problèmes juifs pour s'intéresser vraiment à des cercles universitaires, même s'ils sont aussi originaux, non-conformistes et marginaux que celui de Kojève.

4. Premier travail : Agriculture et Artisanat

Arendt réussit à obtenir un premier travail au sein d'une organisation, Agriculture et Artisanat présidée par le sénateur français Justin Godart qui dirige également France-Palestine. Agriculture et Artisanat offre aux jeunes émigrés une formation technique qui les prépare pour leur vie future en Palestine. Arendt y travaille comme secrétaire et gagne suffisamment d'argent pour subvenir à ses besoins et aider Günther Stem.



Des centaines de réfugiés allemands errent dans Paris et se trouvent pris dans le cercle vicieux bien connu des réfugiés modernes : ceux qui n'ont pas de papiers ne peuvent pas trouver de travail, et ceux qui n'ont

pas de travail ne peuvent pas obtenir de papiers. Lorsqu'aux réfugiés allemands s'ajoutent les réfugiés d'Europe de l'Est, la situation devient de plus en plus désespérée. Des slogans comme «La France aux Français» et «à bas les métèques» remplissent les colonnes des journaux et retentissent dans les manifestations de rue : plus d'un demi-million de français sont aussi désespérément au chômage que les réfugiés.

5. Un travail qui lui permet de « connaître son peuple »

Arendt peut même offrir du travail à quelques «juifs errants comme Chanan Klenbort⁷, un Polonais venu de Palestine à Paris, qui devient ainsi un ami et son professeur particulier d'hébreu : «Je veux connaître mon peuple», lui dit-elle.



Connaître son peuple est une entreprise difficile, car très vite, il apparaît à Arendt que chaque nouvelle année de persécutions intensifie la complexité des relations entre les Juifs eux-mêmes.

Elle applique à cette situation, du mieux qu'elle peut, la critique sioniste de l'assimilation que lui a enseignée Blumenfeld. Mais beaucoup de gens qu'elle rencontre sont déjà le produit de deux ou trois assimilations différentes.

Certains ont été allemands avant de devenir tchèques ou autrichiens, pour finir par se proclamer français. Hannah Arendt tente de démontrer à ces candidats à l'assimilation qu'ils se sont pas français, qu'ils ne sont «que des juifs».

Mais ses efforts n'ont de succès qu'auprès de ceux, sionistes pour la plupart, qui sont déjà familiers de cette critique de l'assimilation.

⁷ Il survit à l'hiver 1934 en fabriquant dans sa chambre d'hôtel, des semelles de bottes pour une usine parisienne, tout en écrivant des nouvelles qu'il publie sous le pseudonyme de Hanan J. Ayalti.

6. Arendt et les Rothschild

Après avoir cessé de travailler à Agriculture et Artisanat, Hannah Arendt est employée par la



Baronne Germaine de Rothschild pour superviser la gestion de ses contributions aux œuvres de charité juives et vérifier l'usage qui est fait de ses subsides. Hannah Arendt aime beaucoup Germaine de Rothschild et en est aimée en retour.

Mais son amitié ne s'étend pas aux autres membres de l'illustre famille.

Les Rothschild pèsent d'un poids prépondérant au Consistoire de Paris.

Le Consistoire gère de nombreuses associations charitables pour les Juifs tant français qu'immigrés, un certain nombre de synagogues, plus de quarante écoles, des tribunaux religieux, des boutiques cascher et une école rabbinique. Présidé durant les années 30 par Edmond de Rothschild, puis par son fils Robert, il apporte une contribution majeure à la vie sociale et culturelle juive. C'est l'interlocuteur privilégié du gouvernement français sur tout ce qui concerne la communauté juive française ou les réfugiés.

Mais les dirigeants du Consistoire essaient régulièrement de décourager les Juifs français, comme ceux qui vivent à Paris, d'adhérer ou d'apporter un soutien public à des mouvements politiques. Robert de Rothschild illustre cette ligne de conduite avec une très grande clarté lors de son adresse à l'Assemblée Générale du Consistoire du 27 mai 1934. Il fait valoir que l'afflux d'immigrants expose la communauté juive à des périls graves.

Le premier d'entre eux est que les immigrants, avec leurs habits, leurs manières et leurs coutumes traditionnels, contribuent à renforcer l'antisémitisme et la xénophobie des Français.

Le second danger est que ces immigrants risquent de conserver des habitudes politiques néfastes en participant à la vie politique française, surtout à gauche.

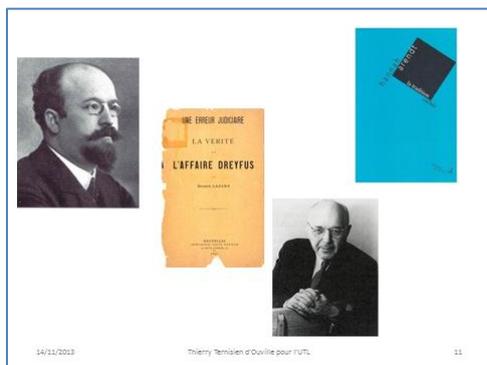
Les membres du Consistoire au contraire, bien que contraints, selon leurs propres principes, de se tenir à l'écart des luttes politiques, ont établi des contacts avec les groupes de droite qui ont marché sur la Chambre des Députés lors de l'émeute du 6 février 1934. Ils espèrent ainsi atténuer la rhétorique antisémite de la droite en la convainquant de la loyauté des Juifs à l'égard de la patrie.

Le plaidoyer du Consistoire en faveur d'une diplomatie discrète, conduite dans la coulisse par les «notables» juifs, rappelle à bon nombre de réfugiés des tactiques déjà utilisées et qui se sont avérées entièrement inopérantes dans leur pays d'origine.

Le Consistoire s'oppose à toutes les actions auxquelles Hannah Arendt prend part : tentatives de boycott des produits allemands, efforts de la Ligue Internationale contre l'Antisémitisme pour faire connaître les lois et les menées antisémites en Allemagne, et manifestations (en 1936) de soutien à David Frankfurter, un jeune juif qui a assassiné le chef du Parti Nazi en Suisse. Le Consistoire va même jusqu'à refuser d'envoyer des délégués au Congrès Juif Mondial alors qu'il y est invité.

7. Parvenu ou paria

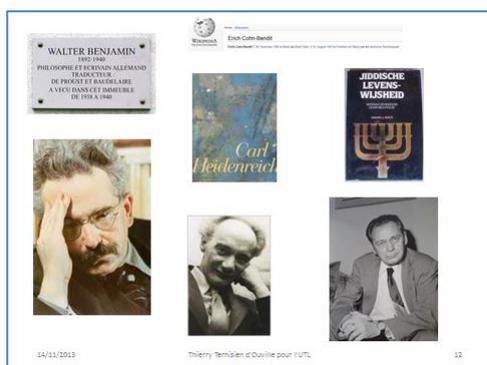
Pour Hannah Arendt, les Rothschild se rangent dans la catégorie des «**parvenus**». Hannah Arendt a appris de Kurt Blumenfeld la distinction entre **les parias doués de conscience politique** et **les parvenus dotés d'ambitions sociales**, distinction dont l'auteur est Bernard Lazare, journaliste français, juif et dreyfusard.



Dans la pensée d'Arendt, la distinction entre les **parias** les **parvenus** s'inscrira, par la suite, au sein d'une réflexion plus ample.

Après la guerre, elle distinguera le «domaine social» (patrie des parvenus) et le «domaine politique» (patrie des parias) et n'attendra que du second une quelconque possibilité de renouveau vraiment révolutionnaire.

8. 1936 : Un nouveau mentor politique



En 1936, Hannah Arendt entre dans un cercle de gens formé à diverses écoles marxistes.

Celui-ci sert alors, après Kurt Blumenfeld, de mentor politique à Hannah Arendt.

On y voit Walter Benjamin, et de temps à autre, certains de ses collègues de l'Ecole de Francfort : le juriste Eric Cohn-Bendit, le psychanalyste Fritz Fränkel, le peintre Karl Heidenreich, enfin Chanan Klenbort, et Heinrich Blücher.

9. Heinrich Blücher

Hannah Arendt rencontre Heinrich Blücher, qui deviendra son second mari, au début du printemps 1936.

Communiste, Blücher a fui Berlin en 1934, en passant par Prague. Il a quitté l'Allemagne dans



la hâte, sans papiers d'identité et va d'hôtels en appartements divers, et lorsqu'il sort, il se comporte comme s'il était son propre ennemi de classe : il se déguise en touriste bourgeois que Arendt appelle, en plaisantant, « Monsieur », appellation qu'elle utilisera ensuite dans sa correspondance avec Jaspers.

Avec Heinrich Blücher, Arendt ajoute à ses premières lectures de Marx, Lénine et Trotski, un penchant pour l'action révolutionnaire. Il n'est pas un universitaire mais un prolétaire, pas un théoricien mais un homme d'action, il n'est pas juif mais pour lui la pensée est

presque une religion. Il est pour elle un « Nouveau Monde ».

Dix ans après leur rencontre, elle résumera ce que Blücher lui a apporté intellectuellement : «Grâce à mon mari, j'ai appris à penser politiquement et à avoir un regard d'historienne et, d'autre part, je n'ai pas cessé de m'orienter historiquement et politiquement à partir de la question juive».

La fécondité intellectuelle de leur relation n'est pas à sens unique. Blücher, qui a été un lecteur passionné de Rosa Luxemburg, de Trotski et de Boukharine, et un communiste convaincu, abandonnera progressivement le communisme et deviendra l'un des critiques les plus mordants du marxisme doctrinaire.

10. L'Aliyah des jeunes, troisième « travail »

Aliyah est un mot hébreu signifiant littéralement « ascension » ou « élévation spirituelle ». Ce terme désigne l'acte d'immigration en Terre sainte par un Juif.

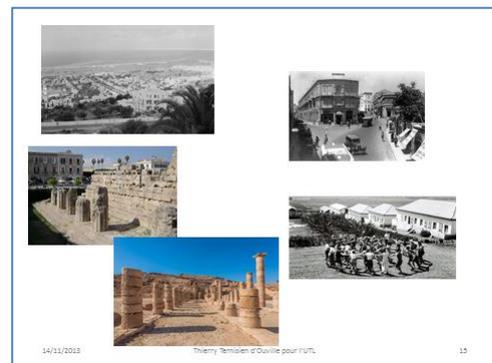


Henrietta Szold, une américaine d'origine juive allemande, est chargée par le dix-huitième Congrès sioniste, réuni en 1933, de fonder l'**Aliyah des jeunes**. Henrietta Szold a à ce moment-là soixante-treize ans, et de très nombreuses réalisations à son actif, d'abord et avant tout, en Palestine, les services médicaux et les centres d'apprentissage que son organisation de femmes, Hadassah, a financés. L'organisation de

l'Aliyah des jeunes progresse avec une lenteur douloureuse, et Recha Freier, la femme du rabbin de Berlin à l'origine de cette initiative, doit multiplier les pressions sur les dirigeants juifs pour qu'ils agissent rapidement. En 1935, Henrietta Szold est enfin à même de financer l'Aliyah des jeunes par des fonds collectés par l'association Hadassah aux États-Unis. Hannah Arendt devient secrétaire générale du bureau parisien, avec un salaire sur lequel vit aussi Blücher, qui ne peut pas travailler légalement en France.

11. Voyage en Palestine

Le bureau de l'Aliyah des jeunes voit débarquer des réfugiés de toute l'Europe qui espèrent pouvoir envoyer leurs enfants en Palestine.



En 1935 Arendt est chargée d'accompagner un groupe de jeunes. Ils embarquent pour Haïfa. Ce bateau ne la conduit pas seulement en Palestine, **mais aussi à sa première rencontre avec un temple grec** à Syracuse. Après avoir réparti ses protégés dans les villages de travail de l'Aliyah des jeunes, Arendt fait une brève visite à un cousin à Jérusalem. Elle visite la ville puis s'engage dans une traversée du pays jusqu'à Petra, dans ce qui était alors la Transjordanie. Elle découvre là son **premier temple romain**,

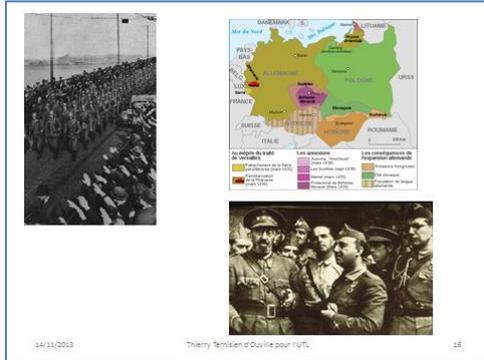
De retour à Paris, Hannah Arendt raconte aux groupes parisiens qui aident l'Aliyah des jeunes ce qu'elle a retenu et aimé des nouvelles communautés qu'elle a visitées, les villages de travail et les kibboutzim. Elle y voit des « expériences politiques » qu'elle admire et soutient. Mais à ses amis proches, elle confie des réserves toutes personnelles.

Bien des années plus tard, dans une lettre qui évoquera son voyage en Palestine, elle exprimera de la même façon ce malaise : « Je me souviens très bien de ma première réaction devant les kibboutzim. J'ai pensé : une nouvelle aristocratie. Je savais alors déjà (...) qu'on ne pourrait pas y vivre. Rule by your neighbors, le règne du voisin, voilà en définitive à quoi cela revient. Quoi qu'il en soit, si l'on croit en toute bonne foi à l'égalité, Israël est un exemple impressionnant ».

Cette ambivalence, l'admiration politique et la réserve personnelle ressenties dès sa première visite en Palestine, lui restera toute sa vie ; comme restera aussi le sentiment qu'elle exprime dans la même lettre : « Je sais bien que toute catastrophe d'importance en Israël m'affecterait plus profondément que toute autre chose. »

12. 1936 : Occupation de la Rhénanie, Guerre d'Espagne

L'année 1936 est un tournant pour l'Europe. **Le 7 mars 1936**, prenant prétexte d'un accord franco-soviétique, **Hitler occupe la Rhénanie** en violation du pacte de Locarno d'octobre 1925 sans que les Français ne s'interposent. Plus rien ne subsiste des garanties militaires que la victoire de 1918 avait données à la France.



« Le 7 mars 1936 était probablement la dernière occasion de porter un coup d'arrêt à la politique du fait accompli du III^{ème} Reich », écrit l'historien René Rémond.

Le 17 juillet 1936, la garnison espagnole de Melilla se soulève contre le gouvernement républicain, sous le commandement du général Franco. C'est le début d'une guerre civile de trois ans et un prélude aux horreurs de la Seconde Guerre mondiale. **En France, le Front populaire a été élu le 3 mai 1936**. Léon Blum, de tout cœur avec les Républicains, reçoit une demande d'assistance le 20 juillet à laquelle il répond d'abord positivement. Mais fait ensuite marche arrière devant l'opposition de la droite, des radicaux (Édouard Herriot), du président modéré Albert Lebrun et du Royaume-Uni. La position du Royaume-Uni est déterminante : celui-ci aurait affirmé qu'en cas d'intervention française en Espagne, la France ne pourrait plus compter sur l'aide des britanniques face à l'Allemagne. Enfin, joue le fort pacifisme de l'opinion publique, lié au traumatisme de la Première Guerre mondiale. Le choix est fait d'appliquer une politique de « non-intervention », seule solution permettant d'associer les Britanniques au règlement du conflit.

Léon Blum propose le **pacte de non-intervention**, signé par la quasi-totalité des pays européens. Un comité est créé à Londres pour en définir les modalités. Chaque pays se voit chargé d'empêcher la livraison d'armes en Espagne. Ce pacte est une énorme hypocrisie. À l'exception des Britanniques qui font respecter l'embargo avec grand soin sur l'Atlantique, l'Allemagne nazie et le gouvernement de l'Italien Mussolini commencent rapidement leurs livraisons aux nationalistes. Dès septembre 1936, l'Union soviétique dénonce la situation et entame à son tour des livraisons d'armes aux Républicains. Français et Anglais s'engagent ainsi, en restant neutres, dans une logique de capitulation qui se confirmera pendant les trois années qui suivent, jusqu'à l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale.

13. 1936 : La situation en France

En France, après une courte période de grèves lors de la formation du Front Populaire, les groupes fascistes se sont renforcés. À droite, beaucoup de ceux qui ont été antiallemands et bellicistes avant Hitler se tournent vers les mouvements fascistes pro allemands et pacifistes.



Ces mouvements divers et, quoique peu importants pour la plupart, représentent à eux tous une force significative.

Les Croix de Feu, dirigées par le Colonel De La Rocque ne regroupent plus seulement des anciens combattants décorés de la Croix de Guerre, mais de nombreux jeunes, issus des classes moyennes aisées ou de l'aristocratie.

Après la dissolution des ligues par le gouvernement de front populaire en juin 1936, Les Croix de Feu se

transforment en parti, Le Parti Social Français. De son côté **Jacques Doriot**, transfuge du communisme et personnalité autoritaire, fonde le Parti Populaire Français.

Ces deux partis se rejoignent dans le refus militant d'une guerre avec l'Allemagne, dans la haine des Anglais, une opposition résolue à l'Union Soviétique, et la volonté de travailler avec les agents allemands et les représentants des milieux d'affaires à Paris.

Dans *Les origines du totalitarisme*, Hannah Arendt résume ainsi leurs positions : «la paix, même au prix de la domination étrangère».

De l'autre côté du champ politique se trouve le parti communiste qui a, lui aussi, pris un tournant depuis 1933. «L'extrême gauche a oublié son pacifisme traditionnel en faveur des vieux slogans nationalistes», pense Arendt.

Entre fascistes et communistes on trouve l'éventail des partis politiques traditionnels, ceux qui ont constitué l'assise du système politique français. Tous subissent des crises internes. En 1938, au moment de Munich, «chacun d'eux est divisé en une aile pacifiste et une aile favorable à la guerre», rapporte Hannah Arendt.

La défiance envers le système des partis ressentie par Blücher et elle devant le triste spectacle de la République de Weimar se transpose alors aisément à la France.

Hannah Arendt fait porter son examen de la vie politique sur la droite française par souci de défense. L'antisémitisme y est dominant et menace les organisations comme l'Aliyah des jeunes.

Blücher s'intéresse, lui, à la gauche. Il cherche sa place après une série d'événements qui lui interdisent désormais d'être communiste.

14. La rupture de Blücher avec le communisme

La domination russe sur les partis communistes nationaux, qui a fait tant de ravages dans le K.P.D. allemand, sévit aussi en France et en Espagne. Le gouvernement soviétique signe d'abord le pacte de non-intervention qui refusait toute aide aux opposants à Franco, puis liquide les Républicains espagnols indépendants.



Peu après s'ouvrent les **procès de Moscou** contre la vieille garde bolchevique et les chefs de l'Armée Rouge. Les informations désabusées que rapportent à Paris les amis partis en Espagne, les comptes rendus que font les journaux des procès de Moscou conduisent petit à petit Blücher à rompre définitivement avec le communisme. Lentement, à

contrecœur, il rejoint les rangs de ceux qu'Arendt appelle les «anciens communistes de la première génération». Ces anciens communistes de la première génération, dira Hannah Arendt, sont bien différents des ex-communistes d'après-guerre car, contrairement à eux, ils «ne cherchent jamais un substitut à leur foi perdue (...) pas plus qu'ils ne concentrent leurs efforts et leurs talents à combattre le communisme».

15. Arendt, l'Aliyah des jeunes et le développement de l'antisémitisme en France

Les catholiques extrémistes, qui ont ralliés les milieux réactionnaires de l'armée après l'Affaire Dreyfus, se regroupent autour du journal **l'Action Française**. Les membres de l'Action Française s'en prennent aux Francs-maçons, aux protestants et aux étrangers - au premier rang desquels ils placent les Juifs. Ils illustrent pour Hannah Arendt les développements de l'antisémitisme en France depuis l'affaire Dreyfus, bien différents pour

elle de ceux de l'antisémitisme en Allemagne. Elle commence à tenir un cahier de citations, de réflexions, de statistiques, dont elle se sert pour ses conférences. Elle prend plusieurs fois la parole sur l'histoire de l'antisémitisme en Allemagne, pour la branche allemande en exil de l'Organisation internationale des femmes sionistes.

Ces discussions et ces conférences nourriront l'article qu'elle publiera aux États-Unis : «*De l'Affaire Dreyfus à la France contemporaine*» qui sera réutilisé dans les *Origines du totalitarisme*.



En 1936 et 1937, les organisations qui se vouent à la propagande antisémite en France se développent, relayant et prolongeant les campagnes de l'Action Française. La Propagande Nationale, le Rassemblement anti-juif de France, le Centre de documentation et de propagande, et le Mouvement anti-juif continental ont tous leur siège à Paris, quoique la plupart d'entre eux soient soutenus financièrement par le Centre mondial de propagande

antijuive d'Erfurt, en Allemagne. Des versions françaises du *Protocole des Sages de Sion* circulent tandis que les librairies sont inondées de traductions de livres nazis. Des hebdomadaires parisiens à grand tirage comme *Candide* et *Gringoire* tissent leurs articles profascistes de tant de traits antisémites qu'ils finissent par ressembler au journal antisémite le plus virulent, *Je suis partout*, blason de l'effort du Centre d'Erfurt.

Les enfants qui fréquentent les centres et les foyers de l'Aliyah des jeunes sont entourés d'un climat d'antisémitisme que beaucoup d'entre eux ont déjà connu dans leur propre pays. Hannah Arendt doit déployer une bonne part de son énergie à combattre les effets psychologiquement nocifs d'une telle atmosphère.

Il n'y a jamais assez de visas disponibles pour permettre aux enfants d'émigrer en Palestine. Et plus la guerre menace, plus le gouvernement britannique, dont dépend l'autorisation d'immigrer en Palestine, se montre circonspect : beaucoup des protégés de l'Aliyah des jeunes doivent attendre plusieurs mois, dans une incertitude terrible, pour savoir s'ils auront le droit de partir pour la terre promise.

16. Anschluss, Décrets contre les étrangers, Nuit de Cristal

Au cours des années 1937 et 1938, l'état d'esprit des réfugiés à Paris devient de plus en plus sombre. La fin du gouvernement de Front Populaire, le déclin du Front Populaire Juif qui le soutenait et l'échec des efforts déployés pour unifier les Juifs parisiens, conduisent la plupart des Juifs réfugiés à la conclusion que l'action politique, en plus d'être illégale, est inutile.

Lorsque Hitler annexe l'Autriche le 15 mars 1938, Paris est submergé par une nouvelle



vague de réfugiés, mais la communauté juive parisienne est très réticente à dénoncer l'**Anschluss**. Par peur des représailles, leur politique est toujours : pas de politique. Les Juifs ont souvent appris à leurs dépens que les manifestations de protestation en France conduisent à de nouvelles flambées d'antisémitisme ; cette situation est d'autant plus grave que la crise autrichienne esquisse la guerre que les Français tentent désespérément d'éviter.

Bien que la majorité des parisiens juifs demeure silencieuse en mars, les accusations contre «les

fauteurs de guerre» juifs qui font pression sur le gouvernement, emplissent les colonnes des journaux. Ces accusations sont déjà en elles-mêmes suffisamment pénibles, mais pires encore sont **les mesures prises en avril et en mai à l'encontre des étrangers.**

Des **décrets** limitent le nombre de Juifs étrangers dans certains commerces, leur interdisent



d'ouvrir des entreprises, demandent à la fois le rapatriement des Juifs qui ne figurent pas sur les listes officielles d'immigrés et l'expulsion de ceux qui n'ont pas de permis de travail. Près de vingt mille Juifs sont affectés par l'une au moins de ces dispositions. Des centaines de réfugiés sont emprisonnés. Beaucoup choisissent le suicide plutôt que l'expulsion.

Les Juifs espèrent que la **Conférence Internationale d'Évian sur le problème des réfugiés**, réunie en juin, débouchera sur un

programme d'accueil, mais les vingt-trois nations participantes offrent beaucoup d'excuses et très peu de visas. La Grande-Bretagne refuse de revoir les quotas d'immigration pour la Palestine. Toute action juive semble inutile, et les plaidoyers adressés aux pays démocratiques pour qu'ils agissent et qu'ils viennent en aide aux victimes des persécutions hitlériennes, sont largement ignorés.

En novembre, une nouvelle série de décrets contre les étrangers est promulguée : ils



visent plus particulièrement les réfugiés qui ont gagné la France illégalement, sans visas réguliers. Ces nouveaux décrets arrivent au moment même où les communautés juives de la plupart des grandes villes allemandes subissent des représailles à la suite du meurtre du troisième secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne à Paris, Ernst von Rath, le 9 novembre par un jeune Juif polonais, né en Allemagne, Hermann Grynzpan. La même nuit, **la Nuit de Cristal**, Goebbels donne liberté aux S.A. et aux S.S. de brûler les synagogues, briser les vitrines, d'attaquer et de

piller les maisons des Juifs allemands et d'arrêter des milliers de Juifs.

Les Juifs de Paris, sous le choc, sont terrifiés. Les dirigeants juifs assurent rapidement les Français que Grynzpan n'a aucun lien avec la communauté parisienne des immigrants, et appellent les leurs à garder leur calme, à ne pas protester contre la Nuit de Cristal ou contre le silence du gouvernement français.

Le journal **Samedi** est la seule voix à s'élever publiquement pour s'indigner, adressant de très vives critiques aux Français pour leur tolérance à l'égard de l'antisémitisme et aux dirigeants de la communauté juive parisienne pour leur refus de protester, pour leur incapacité à comprendre que la politique d'apaisement du gouvernement français dessert les Juifs. Le même article invite avec virulence les Juifs français à prendre conscience que l'Allemagne nazie a «déclaré la guerre aux Juifs», à tous les Juifs. C'est exactement la position de Hannah Arendt et elle est aussi ardente à participer à la défense de Grynzpan qu'elle l'avait été pour celle de Frankfurter. Les deux avocats qui s'étaient impliqués dans la défense de Schwarzbard et de Frankfurter, Torrès et Moro-Giafferi, acceptent de défendre Grynzpan. Mais Grynzpan se révèle être une cause plus difficile à plaider.

Arendt se retire de cette cause et cesse de travailler pour la Ligue Internationale contre l'Antisémitisme. Mais ce qu'elle a appris en matière de droit et de procédure pénale lui fournit des outils d'analyse pour les questions juridiques complexes que posera - plus de vingt ans

plus tard - un autre procès, celui d'Adolf Eichmann, à Jérusalem, un procès où témoignera le père de Grynspan.

17. « Retour au ghetto », départ vers l'Angleterre de l'Aliyah des jeunes, Agence juive

Hannah Arendt voit d'un œil très critique les propositions de « retour au ghetto » qui se développent en réponse à la faillite des espoirs juifs de 1937 et 1938. Elle les entend comme un écho des propos tenus en Allemagne en 1933, quand «les mots d'ordre murmurés à travers le pays étaient : T'schuwah, Retour, retour à la judaïté, connaissance de soi». Elle réunit des notes pour comparer la situation allemande de 1933 et celle des réfugiés juifs de 1938.



Le mouvement sioniste isolé, ne suffit plus ; il faut mettre en œuvre la résistance. La critique d'Arendt du

retrait juif comme sa critique du manque d'intérêt des socialistes pour la politique extérieure sont au fond les mêmes : pas de politique est le slogan d'une défaite, et le signe d'une incapacité à déceler que l'Europe — et pas seulement des peuples ou des pays individuellement — est menacée de ruine.

Mais, même si Hannah Arendt parle d'action politique et de lutte, ni elle, ni les sionistes, ni les collaborateurs de *Samedi*, ni les communistes juifs ne veulent — ou peut-être ne le peuvent-ils pas ? — construire une opposition effective ou même appeler ouvertement à la guerre.

Pourtant la communauté immigrée de Paris attend à l'évidence la guerre. En janvier 1939 une annonce très prudente paraît dans *La Terre Retrouvée* «La W.I.Z.O. (...) nous informe qu'un accord entre son Comité Central à Londres et celui de l'Aliyah des jeunes a été signé et qu'elle assurera elle-même en France le nécessaire pour permettre aux jeunes Juifs âgés de 14 à 17 ans d'émigrer». On ne donne aucune raison à ce changement. Mais il est clair qu'à cause de la détérioration de la situation, les animateurs de l'Aliyah des jeunes, ont décidé de transférer à Londres leur siège, car ils espèrent que ce sera une base de départ plus sûre pour la Palestine.

Hannah Arendt se retrouve sans travail et sans moyen d'action. À Noël 1938, elle les retrouve à l'Agence Juive de Paris. Elle aide des réfugiés, des Autrichiens d'abord puis plus tard des Tchèques.

18. La guerre et la défaite de la France

Le 23 août 1939 est conclu à Moscou le pacte germano-soviétique de non-agression dont une clause secrète stipule le partage de la Pologne entre l'Allemagne et l'URSS. La guerre devient dès lors inéluctable. La Seconde Guerre mondiale débute à proprement parler le **1er septembre 1939** quand l'armée allemande envahit la Pologne grâce à une attaque combinant l'action des blindés et de l'aviation : c'est la «guerre éclair». **Le 3 septembre 1939**, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne.



Varsovie tombe le 27 septembre 1939 et la Pologne est aussitôt partagée entre l'Allemagne et l'URSS. Staline poursuit son avantage en agressant la Finlande voisine. Mal lui en prend. Les Finlandais résistent

avec héroïsme, démontrant la fragilité du commandement soviétique.

Pendant ce temps, sur le front de l'Ouest, les armées ennemies se regardent en chiens de faïence : c'est la «drôle de guerre», selon une expression de l'écrivain Roland Dorgelès. Les Britanniques, à l'initiative de Winston Churchill tentent une opération de diversion en Norvège. Elle se solde par un fiasco et l'occupation du pays par l'armée allemande. Sur les mers, les hostilités s'engagent sans tarder.

Le 10 mai 1940, ayant enfin réglé la question polonaise, Hitler lance son armée à l'offensive sur les Pays-Bas, la Belgique et la France. Les forces anglaises et françaises se portent à l'intérieur de la Belgique à la rencontre des troupes allemandes.

Le secteur montagneux des Ardennes est plus ou moins dégarni de troupes car réputé impénétrable. Or, c'est là qu'à la surprise des états-majors alliés, Hitler va porter son principal effort. Le front est percé à Sedan le 14 mai 1940 et les armées alliées se retrouvent bientôt encerclées dans la poche de **Dunkerque**. 300 000 Britanniques et Français embarquent, **du 28 mai au 3 juin 1940**, pour la Grande-Bretagne, en abandonnant leur matériel.



Le 12 juin 1940, le vieux général Maxime Weygand, ancien adjoint du maréchal Foch, appelé en catastrophe à la tête des armées françaises, donne le signal de la retraite, cependant que plusieurs millions de civils quittent en hâte leurs foyers et fuient vers le sud, tenaillés par les mauvais souvenirs de l'occupation allemande en 1914. **Le 14 juin 1940**, Paris est occupé, pendant que le gouvernement français s'enfuit à Bordeaux. Le 16 juin 1940, le

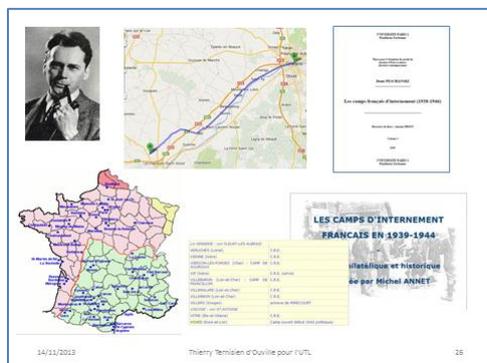
président Lebrun nomme à la Présidence du Conseil le maréchal Philippe Pétain (84 ans) en lieu et place de Paul Reynaud. L'armistice est signé à Rethondes, en forêt de Compiègne, **le 22 juin 1940**, dans le wagon même où a été signé l'armistice du 11 novembre 1918.

Le pays est coupée en deux zones, l'une, au nord, occupée par l'armée allemande, l'autre, au sud, dite «libre» et administrée par le gouvernement français, installé à Vichy.

Les prisonniers, près de 2 millions au total, doivent rester en Allemagne jusqu'à la conclusion hypothétique d'un traité de paix.

19. Les camps de « prestataires » (devenus ensuite compagnies de travailleurs étrangers)

Dès la déclaration de guerre le gouvernement français décide d'interner tous les citoyens allemands masculins, ainsi que les réfugiés de provenance allemande dont le passé politique est suspect.



Blücher, avec des centaines d'autres réfugiés, est sommé de se rendre dans un camp de « prestataires » où le travail sert à soutenir l'effort de guerre français. Avec Peter Huber et Erich Cohn-Bendit, il est envoyé à **Villemalard, hameau de Marolles, à soixante kilomètres d'Orléans**.

Blücher reste à Villemalard près de deux mois. Comme ses compagnons d'internement, il est logé dans les granges du village qui abritent vingt à trente hommes chacune, avec des bottes de paille pour tout mobilier, les protégeant mal d'une pluie froide quasiment ininterrompue.

Hannah Arendt écrit et rend visite à plusieurs reprises à Blücher et ses amis. Quand Blücher commence à souffrir de colique néphrétique, elle cherche auprès des autorités du camp à obtenir sa libération mais il faut frapper en si haut lieu que seule leur amie Lotte Klenbort, qui a des amis bien placés, est en mesure de le faire. Elle favorise la sortie de Blücher en lui procurant un garant : la veuve d'un préfet de police.

Quand Blücher est de retour à Paris, Hannah Arendt et lui présentent leurs papiers de divorce, rassemblés depuis un an, à un tribunal civil, et obtiennent l'autorisation de se marier. La cérémonie a lieu le 16 janvier 1940.

Il est temps, car, dans la période chaotique qui suit la fin de la drôle de guerre, l'administration parisienne ne s'occupe plus de délivrer des certificats de mariage aux réfugiés.

Les couples qui n'ont pu les obtenir se trouvent alors bientôt confrontés au dilemme suivant : le visa le plus convoité, le «visa d'urgence» américain n'est accordé qu'à des célibataires, qui doivent alors partir seuls, ou à des couples mariés.

20. La rafle des « femmes indésirables » du 15 mai 1940

Le 14 mai 1940, tous les journaux publient un communiqué du Gouverneur Général de Paris.



Toutes les personnes originaires d'Allemagne, de Sarre ou de Dantzig, hommes, femmes célibataires, femmes mariées sans enfants, qui sont âgées de dix-sept à cinquante-cinq ans, doivent se faire connaître pour être rassemblées soit dans des camps de prestataires soit dans des camps d'internement. Les hommes le 14 mai au stade Buffalo et les femmes le 15 au **Vélodrome d'Hiver**.

Les ordres tombent, terribles, avec une précision banale : les «étrangers ennemis» sont sommés d'emporter de la nourriture pour deux

jours, leurs propres couverts, et des bagages «n'excédant pas trente kilogrammes».

Ainsi équipés, les réfugiés sont prêts à devenir ce que Hannah Arendt a sarcastiquement appelé «une nouvelle espèce d'êtres humains engendrés par l'histoire contemporaine, ceux qui sont mis dans des camps de concentration par leurs ennemis et dans des camps d'internement par leurs amis».

Laissant sa mère, alors âgée de plus de cinquante-cinq ans, à l'appartement de la rue de la Convention, Hannah Arendt se rend à la station de métro que fréquent les Parisiens des jours meilleurs lorsque le «Vel d'Hiv» leur offre les spectacles sportifs, les concerts et les expositions qui ont fleuri pendant la révolution culturelle du Front Populaire. Les femmes sont isolées par loges de quatre pour éviter tout mouvement de foule.

C'est une semaine vide d'événements mais éprouvante nerveusement. Il fait chaud. Certes elles sont bien traitées, correctement nourries, une nourriture simple mais suffisante, et on leur a donné des paillasses pour dormir. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre. Parfois un avion survole la verrière du bâtiment. Elles craignent alors un bombardement allemand, le déferlement d'une nouvelle Nuit de Cristal, et vivent sans cesse dans l'appréhension du sort qu'on leur réserve.

Le 23 mai, elles sont transportées par autobus, à travers Paris, le long de la Seine, jusqu'à la Gare de Lyon. Pour celles qui ont vécu à Paris pendant des années, c'est un voyage déchirant.

Reviendront-elles un jour ?

On les conduit à **Gurs**, un camp qui accueille depuis avril 1939 des réfugiés espagnols et des militants des Brigades Internationales.

Les 2364 femmes de Paris et des environs augmentent la population du camp, avec d'autres groupes venus d'autres régions de France : le 29 juin, il y a 6356 internés, dont quelques enfants.

21. Le camp de Gurs

Gurs n'est pas un camp de travail. Mais



les femmes prennent en charge les corvées quotidiennes à la façon d'un travail, pour endiguer le désespoir. Hannah Arendt met un point d'honneur à convaincre ses compagnes de chambre de s'occuper d'elles-mêmes au mieux, car leur moral déclinera vite si elles se laissent aller à la laideur environnante. Le pire piège est la tentation de «s'asseoir par terre et de se désoler sur soi-même». Hannah Arendt ne cède pas à cette tentation, mais elle connaît, comme elle l'écrira plus tard, les pires moments de sa vie.

En 1962, Hannah Arendt décrit sa propre sortie du camp, dans une lettre au magazine *Midstream*.

Quelques semaines après notre arrivée au camp, la France était battue et toutes les communications interrompues. Dans le chaos qui suivit, nous parvînmes à mettre la main sur des papiers de libération grâce auxquels nous fûmes en mesure de quitter le camp. Il n'y avait pas alors de Résistance française (les mouvements de Résistance n'émergeront que bien plus tard, surtout quand les Allemands décideront d'enrôler des Français pour le travail obligatoire en Allemagne, ce qui conduira de nombreux jeunes gens à se cacher puis à former les maquis). Aucun d'entre nous ne pouvait «décrire» ce qui attendait ceux que nous laissons derrière nous. Tout ce que nous pouvions faire était de leur dire que ce que nous attendions arriverait — le camp serait livré aux Allemands (environ 200 femmes sur un total de 7 000 partirent). Et cela arriva en effet, mais comme le camp se trouvait dans ce qui sera la France de Vichy, cela arriva bien plus tard que nous ne l'avions prévu. Ce délai n'aida pas les internés. Après quelques jours de chaos, tout redevint très régulier et l'évasion était presque impossible. Nous avions exactement prévu ce retour à la normale. C'était une chance unique, mais qui signifiait qu'il fallait partir avec pour seul bagage une brosse à dent, car il n'existait pas de moyens de transport.

Ceux qui ne sont pas partis sont rejoints à l'automne par près de 6000 Juifs de Bade et de Sarre qui sont expulsés en France par Adolf Eichmann, avec l'aide du gouvernement de Vichy. En 1942 et 1943 la plupart des internés qui ont survécu aux atroces conditions de détention sont acheminés vers des camps d'extermination par les Allemands.

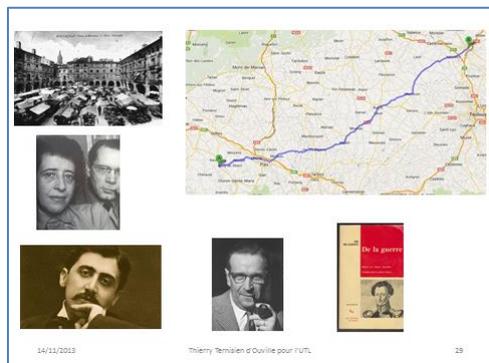
22. Refuge, retrouvailles, lecture et écriture à Montauban

Hannah Arendt sait où aller : une maison près de **Montauban**, louée par des amies, qui peut être atteinte à pied et en empruntant des véhicules d'occasion. Arendt y parvient saine et sauve, ne souffrant que d'un douloureux rhumatisme contracté pendant ces journées de marche.

La région du Sud-Ouest est toute entière dans un état de grande confusion. «Deux décrets

simultanés : l'un du préfet : tous les étrangers ex-internés du camp de Gurs doivent quitter le Département des Basses-Pyrénées dans les vingt-quatre heures, ou bien seront internés à nouveau. Le second, du gouvernement : aucun étranger n'est autorisé à voyager ou à quitter son domicile actuel».

Montauban devient le point de convergence des évadés des camps de toute la France, car le maire de la ville, socialiste, exprime son opposition au gouvernement de Vichy en hébergeant ceux qui ont été prisonniers. De nombreux logements à Montauban ont été laissés vides par la débâcle et le maire les attribue aux réfugiés. Tout matelas qui n'est pas occupé par un Français est transporté dans ces maisons, où les réfugiés s'entassent pour dormir dans des conditions assez semblables à celles du camp qu'ils venaient de quitter.



Hannah Arendt se rend souvent à Montauban. Elle est en quête de nouvelles de Heinrich Blücher. Mais rien.

Puis un jour, par l'un de ces tours dont l'Histoire du Monde a le secret, ils finirent par se rencontrer. Dans la rue principale de la ville, ils s'étreignirent au comble de la joie, en plein milieu d'un désordre de matelas et d'un flot de gens en quête incessante de nourriture, de cigarettes et de journaux

Les Blücher vivent peu de temps aux environs de Montauban, puis se fixent dans un petit appartement de la ville. Les Blücher passent leur temps aux aguets, scrutant chaque changement dans les mesures du gouvernement de Vichy dont l'antisémitisme devient chaque jour plus patent. Mais en même temps ils sont relativement à l'abri et ont loisir de s'adonner à la lecture ou à l'écriture, jouissant d'un temps d'été sec particulièrement clément. Blücher poursuit son étude de Kant.

Hannah Arendt se mit à lire une série d'auteurs plutôt disparate : **Proust**, **Clausewitz**, et **Simenon**. Cette trilogie contribue à nourrir les projets et les préoccupations qu'elle emmènera avec elle aux États-Unis. Sa lecture de Proust se situe dans le droit fil de son intérêt constant pour l'histoire de l'antisémitisme.

Un brillant portrait du milieu décrit par Proust se retrouve dix ans plus tard dans la première partie des *Origines du totalitarisme*.

Comme elle réfléchit à l'Europe d'après la Première Guerre mondiale, elle écrit à Erich Cohn-Bendit une longue note sur les traités qui ont régi le sort des minorités à la fin de cette guerre.

On retrouve cette même note, développée, dans les *Origines du totalitarisme*.

Vers la fin de l'été 1940 la lecture des romans policiers de Simenon n'est pas un simple divertissement. Ses aperçus sur les structures et les méthodes de la police française s'avèrent très profitables. En octobre 1940, lorsque la police française donne l'ordre à tous les Juifs de se faire recenser auprès du préfet le plus proche, aucun des amis qui ont prêté attention à ses mises en garde ne peut reprocher à Simenon d'avoir conforté sa méfiance envers la police. Ceux qui refusent ce recensement ajoutent la clandestinité à leur situation d'apatrides, mais ils ne seront pas, comme tant de réfugiés obéissants, arrêtés après qu'on ait relevé leur adresse sur les registres d'inscription.

Lénine avait lu *De la guerre, de Clausewitz*, alors qu'il envisageait — comme le dit Arendt dans son essai consacré à Rosa Luxemburg — «que la guerre, cet effondrement du système européen des États-nations puisse tenir lieu de l'effondrement économique du capitalisme prédit par Marx».

Arendt, lisant Clausewitz, envisage les mêmes possibilités, avec le même espoir. Elle commence une analyse théorique et critique de l'État-nation qui deviendra l'une des thèses maîtresses des *Origines du totalitarisme*.

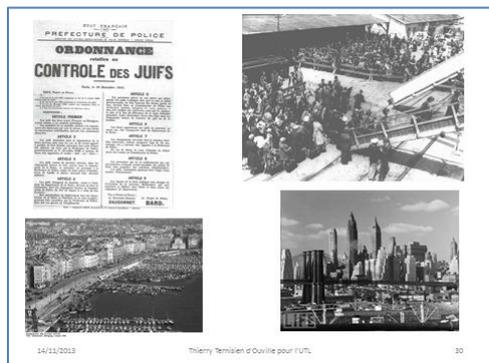
Le plan du livre n'est pas encore clair en France mais il lui apparaît de son devoir d'écrire un livre sur l'antisémitisme et l'impérialisme, une recherche historique sur ce qu'elle appelle alors l'«impérialisme racial», la plus extrême des formes de suppression des nationalités minoritaires par la nation dominante dans un État souverain.

Elle se demande si, dans le cas d'une défaite hitlérienne, la guerre fournira l'occasion d'une union des États non souverains, une fédération européenne comparable à la fédération où Blücher et elle-même souhaitent émigrer, les États-Unis d'Amérique.

23. Loi d'octobre 1940, recherche et obtention de visas, Lisbonne, New-York

En octobre, **lorsqu'on donne l'ordre aux Juifs de se faire recenser dans les préfectures**, les Blücher commencent à essayer d'obtenir des visas pour les États-Unis. Martha Arendt quitte Paris, rejoint Montauban et tous trois effectuent plusieurs voyages à **Marseille**, alors capitale des visas. En fin de compte, les Blücher sont assurés d'obtenir un visa d'urgence grâce aux efforts déployés en leur nom par Günther Stem. La position d'Arendt à l'Aliyah des jeunes lui vaut une considération particulière, et Blücher, au titre de conjoint, obtient un visa pour l'accompagner. Mais le cas de Martha Arendt n'est pas pris en considération de la même manière.

La situation est terrible : des 1137 demandes de visas soumises au Département d'État des États-Unis, seules 238 sont satisfaites entre août et décembre 1940. Et même lorsque les précieux visas sont obtenus, le gouvernement de Vichy n'accorde que rarement les autorisations de sortie nécessaires. Enfin, les gouvernements espagnols et portugais sont imprévisibles quant à leur délivrance d'autorisations de transit aux réfugiés qui embarquent à Lisbonne.



Hannah Arendt et Heinrich Blücher ont la chance d'obtenir les visas, mais sans leur esprit d'à-propos, ceux-ci ne leur auraient pas été d'une grande utilité. Ils se rendent à Marseille en bicyclette, clandestinement,

pour retirer les documents. Tout se passe bien, jusqu'à ce qu'un message parvienne dans leur chambre d'hôtel : Blücher doit se présenter à la réception. Ils savent que la police ne doit pas être loin. Blücher descend, laisse sa clé au comptoir et sort avant que quiconque ait pu l'interpeller. Arendt le suit peu après, s'assure qu'il est assis dans un café en toute sécurité, retourne à l'hôtel, paie la note et prend son déjeuner. Quand le réceptionniste la rejoint pour s'enquérir de son mari, elle se lance dans une scène tapageuse, criant d'abord que son mari est déjà à la préfecture, puis accusant le réceptionniste : «Je vous tiens pour responsable de ce qui pourra lui arriver». Elle passe ensuite chercher Blücher et tous deux quittent Marseille immédiatement.

S'étant ainsi échappés de justesse, ils sont contraints de précipiter leur départ et de ne pas emmener Martha Arendt. Par chance ils rencontrent Nina Gourfinkel, cette amie russe que Hannah Arendt a connue à Paris. Elle accepte de veiller sur Martha Arendt jusqu'à ce que les démarches pour qu'elle obtienne un visa aboutissent.

En janvier 1941, le gouvernement de Vichy relâche brièvement sa politique d'autorisation de sortie, et les Blücher prennent immédiatement un train pour Lisbonne. Ils y restent trois mois, attendant de pouvoir **embarquer**, avant d'y parvenir avec des billets fournis par une

organisation d'immigration juive.

En mai, Martha Arendt obtient à son tour son visa et elle parvient à Lisbonne à temps pour embarquer sur un bateau qui appareille quelques semaines seulement après celui des Blücher. Leur fuite a à tous points de vue heureuse — car en juin 1941 le Département d'État resserre une fois de plus sa politique d'immigration.

C. En route vers les Origines du totalitarisme : 1941 – 1950

Revenons à nos trois questions initiales :

1. Comment la brillante étudiante en philosophie et théologie s'est-elle transformée en un penseur politique de premier plan ?
2. Que recouvre ce livre, unique en son genre, *Les origines du totalitarisme* ?
3. À quels événements est-il lié comme l'ellipse est lié à ses foyers ?

La fin du premier cours et le début du second longuement consacré à l'expérience de l'exil en France, nous ont fourni beaucoup d'éléments de réponse avec la transformation de l'Arendt hors du monde de ses 27 premières années en une Arendt bousculé par l'histoire et devenant acteur, et plus simple spectateur de cette histoire en marche. Nous nous attaquons maintenant aux deux autres questions en abordant, dans la fin de ce cours, la genèse des *Origines du totalitarisme* puis, dans le prochain, la teneur de ce livre unique en son genre.

1. Arrivée à New York

En mai 1941 les Blücher arrivent à New York, rejoints en juin par Martha Arendt. Avec une aide allouée par l'Organisation sioniste d'Amérique, ils louent deux petites pièces, à demi-meublées, **au 317 de la 95^{ème} rue ouest**.



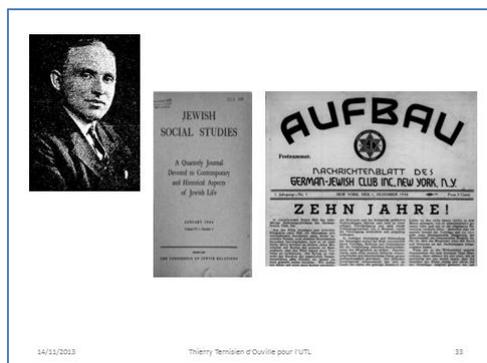
Hannah Arendt trouve grâce à une organisation, l'Auto-Assistance aux réfugiés, un emploi pour deux mois dans une famille américaine à **Winchester**. Il faut, pour survivre et gagner sa vie, apprendre l'anglais. Hannah Arendt est, de toute la famille, la mieux disposée pour le faire.

À Winchester elle en apprend autant «sur le pays que sur la langue elle-même». Tout ce qui touche à la vie sociale petite-bourgeoise de ses hôtes lui est pénible, à commencer par leur comportement envers les noirs et leur condescendance, en qualité d'immigrants de la troisième génération, à l'égard des «nouveaux» américains. Leur pacifisme semble déraisonnable à la réfugiée juive qui se débat avec les nouvelles faisant chaque jour état des succès de Hitler en Europe.

Malgré cela, Arendt ne peut qu'admirer la capacité d'initiative politique de ses hôtes. Elle peut observer son hôtesse s'asseoir pour écrire une lettre courroucée à son député afin de protester contre l'internement des Japonais nés aux États-Unis.

À Winchester, Hannah Arendt prend conscience qu'elle peut détester la vie sociale des Américains tout en approuvant la vie politique américaine. Ainsi se forge-t-elle une opinion qu'elle gardera toute sa vie : «La liberté politique associée à l'asservissement social est la contradiction fondamentale de ce pays».

2. Éditorialiste à l'*Aufbau*



De retour à New York Hannah Arendt se rend à l'université Columbia voir l'historien juif **Salo Baron**, un érudit connu de beaucoup de ses amis berlinois et parisiens.

À la suite de cette rencontre elle écrit un article «*De l'affaire Dreyfus à la France d'aujourd'hui*», en allemand, traduit puis publié dans le périodique dirigé par Baron, *Jewish Social Studies*. Arendt est ravie. En moins d'un an, elle a en main «une carte de visite pour le monde universitaire».

Le monde universitaire n'est pas, cependant, le monde pour lequel elle souhaite un permis de séjour. Son désir d'accomplir une œuvre pratique, une œuvre politique tournée vers l'avenir, vers un monde qu'elle espère voir advenir avec la fin de la guerre, n'a pas disparu au long des trois années difficiles qui se sont écoulées depuis qu'ont cessé ses activités à l'**Aliyah** des jeunes.

Avant même de finir son article sur Dreyfus, elle se met à chercher du travail, devant s'accommoder d'un anglais encore hésitant. Elle veut travailler aux côtés des cercles sionistes d'Amérique, émigrés ou locaux. Une chance de le faire sans avoir à assumer l'épuisant travail social qu'elle a accompli à Paris, se présente en novembre 1941 **quand elle est engagée comme éditorialiste par le journal de langue allemande, *Aufbau***, hebdomadaire, s'adressant aux réfugiés de langue allemande du monde entier, et offrant aux intellectuels émigrés juifs allemands un forum où exprimer leurs positions politiques.

3. Défense de l'idée d'une armée juive, création d'un groupe

Les relations d'Arendt avec *Aufbau* débutent en septembre 1941. Elle vient écouter Kurt Blumenfeld débattre d'une question à laquelle elle allait, dans les années suivantes, se consacrer énormément : **les Juifs doivent-ils se doter d'une armée ?** Manfred George, directeur du journal, propose à Hannah Arendt d'écrire un article sur le sujet. Elle y insiste surtout sur le fait que parce qu'il a derrière lui deux cents années d'assimilation et d'absence de conscience nationale, et parce qu'il a l'habitude de se soumettre à la direction de notables, le peuple juif a besoin d'une armée autant pour des raisons d'identité que pour des raisons de défense.



Au cours de l'hiver 1941-1942, Hannah Arendt utilise sa rubrique du *Aufbau*, «*C'est votre affaire*», pour défendre cette idée. Selon elle, deux opinions erronées entravent l'action du peuple juif et empêche de raviver sa vieille tradition de rébellion et de libération. La première est la conviction que la survie des Juifs dépend non pas de l'action politique mais des actions philanthropiques. La seconde est qu'au sein des Juifs sécularisés, assimilés, la solidarité ne peut surgir que négativement, sous la forme d'une réaction épouvantée à l'antisémitisme. Arendt et Joseph Maier, de l'École de Francfort, forment leur propre groupe, « Le Groupe de la Jeunesse Juive » qui tient sa première assemblée le 11 mars 1942. Arendt prépare un texte qui constitue la première étape en vue d'un «nouveau fondement théorique de la politique juive».

Dans ses «Questions théoriques fondamentales de la politique», elle soulève un grand nombre de problèmes qui formeront plus tard les bases des *Origines du totalitarisme*, de *La crise de la culture* et de la *Condition de l'homme moderne*, problèmes qui dans ces ouvrages, ne s'appliquent pas simplement à la politique juive mais à la politique en général.

4. Un positionnement qui devient de plus en plus minoritaire chez les sionistes

Une rencontre internationale à l'hôtel Biltmore révèle en mai 1942 combien le consensus s'est modifié parmi les sionistes. La majorité des délégués se montre surtout sensible à l'espoir passionné de Ben Gourion :



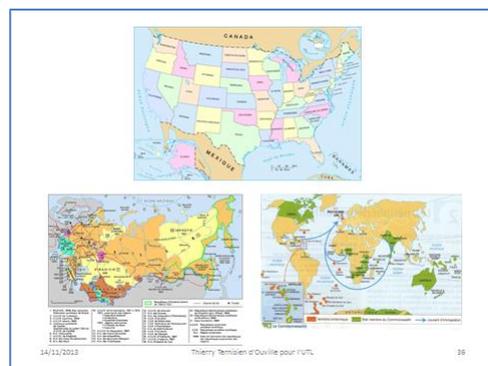
«Une Palestine juive va naître. Elle rachètera pour toujours nos souffrances et rendra justice à notre génie national. Elle sera l'orgueil de chaque Juif de la diaspora et forcera le respect de tous les peuples de la terre». La déclaration qui conclut la Conférence confirme cet espoir et apporte son soutien à l'exigence de Ben Gourion que les Britanniques cèdent à l'Agence Juive le contrôle de l'immigration en Palestine. La Conférence marque

un tournant dans l'histoire du sionisme américain. La perspective d'un État juif, ouverte par Ben Gourion, est le catalyseur d'un grand renouveau du sionisme américain.

C'est aussi pour Arendt un tournant dans sa relation au sionisme. Au milieu de l'enthousiasme grandissant pour la flamme sioniste de Ben Gourion, ses exhortations dans *Aufbau* restent sans échos. Fin novembre 1942 sa chronique est remplacée par une autre intitulée «*Tribune sioniste*». C'est un signe des temps.

5. Opposition à la création d'un État-nation en Palestine, pour une solution fédérale

Dans une atmosphère très sombre, avec les premières informations sur la mise en œuvre de la



solution finale (voir ci-dessous), Arendt essaie de donner forme à ses critiques des conduites politiques sionistes et de leurs présupposés. Elle travaille durant l'été et au début de l'automne 1943 à un article intitulé : «*La question judéo-arabe peut-elle être résolue ?*». *Aufbau* le publie en deux livraisons courant décembre et l'introduit par une note éditoriale circonspecte : «Bien que nous ne partagions pas dans tous ses détails le point de vue de Madame Arendt, la situation difficile et tragique du peuple juif exige qu'une place soit faite à toutes les opinions à partir du moment où

elles sont honnêtes et reposent sur un raisonnement sain».

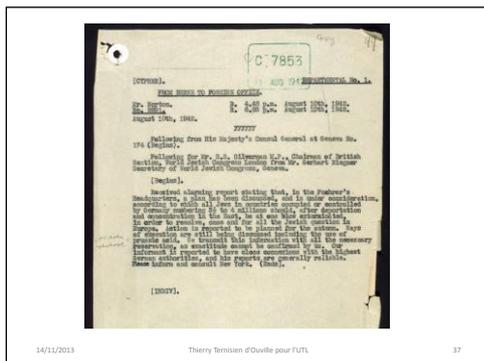
Elle rejette explicitement les deux propositions qui ont été le plus vigoureusement débattues au cours de l'année qui a suivi la conférence de Biltmore. La première exposée dans la déclaration de Biltmore elle-même : un Commonwealth juif, un État autonome dans lequel les Arabes palestiniens — la majorité de la population — se verraient octroyer un statut minoritaire. Cette solution nationaliste, ainsi qu'elle le remarque de façon plutôt sarcastique, «serait une nouveauté dans l'histoire des États-Nations». La seconde proposition qu'elle examine est l'idée d'un État binational, dans lequel les Juifs auraient le statut d'une minorité, qui devait être intégré à une fédération d'États arabes et affilié à une entité vaguement nommée union anglo-américaine, c'est-à-dire en fait un protectorat.

Arendt rejette ces deux propositions pour la même raison : **elles identifient l'État avec un groupe national doté d'un statut majoritaire.** Arendt quant à elle souhaite une entité palestinienne sans distinction aucune de statut majoritaire ou minoritaire.

Se référant à sa compréhension de la tradition politique révolutionnaire américaine, et défendant une solution fédérale, elle écrit : « une fédération authentique est constituée d'éléments nationaux et politiques différents et nettement distingués. Les conflits nationaux ne peuvent être résolus dans une telle fédération que parce qu'a cessé d'exister l'insoluble problème de la majorité et de la minorité. Les États-Unis d'Amérique furent la première réalisation d'une pareille fédération. Dans cette union aucun État singulier n'exerce une quelconque suprématie sur les autres et tous ensemble gouvernent le pays. L'Union Soviétique a, d'une autre façon, résolu ses problèmes de nationalités en abolissant l'Empire Russe et en instituant une union de nationalités égales, sans égard pour la taille des différents éléments constitutifs. Le Commonwealth des nations britanniques, en tant que distinct de l'Empire britannique, peut être regardé comme une autre fédération potentielle. »

Arendt milite pour que la Palestine devienne une partie du Commonwealth britannique lorsque la Grande-Bretagne réussira réellement à transformer son empire en Commonwealth, si elle y réussit.

6. Réactions aux premiers rapports évoquant la Solution Finale



Tandis que les sionistes, y compris Arendt, se débattent pour savoir comment la question juive peut être résolue à la fin de la guerre, une nouvelle atroce, inimaginable arrive aux États-Unis : celle de la Solution Finale à la question juive mise à exécution en Europe. *Jewish Frontier*, fait paraître dans le numéro de novembre 1942 un résumé **des rapports effarants** qu'il a reçus du Congrès juif mondial et consacre l'éditorial du numéro de juin 1943 à ces rapports sous le titre : « *Le monde chrétien doit agir* ».

Arendt se rappellera cette période et leur réaction aux comptes rendus évoquant la Solution Finale à la question juive :

Tout d'abord nous n'y avons pas cru, bien qu'à vrai dire mon mari et moi-même estimions ces assassins capables de tout. Mais cela, nous n'y avons pas cru, en partie aussi parce que cela allait à l'encontre de toute nécessité, de tout besoin militaire. Mon mari, qui a été autrefois historien militaire et qui s'y connaît un peu en la matière, m'a dit : ne prête pas foi à ces racontars, ils n'ont pas pu aller jusque-là ! Et cependant nous avons bien dû y croire six mois plus tard, lorsque nous en avons eu la preuve. Ce fut là le vrai bouleversement. Auparavant on se disait : eh bien, ma foi nous avons des ennemis. C'est dans l'ordre des choses. Pourquoi un peuple n'aurait-il pas d'ennemis ? Mais il en a été tout autrement. C'était vraiment comme si l'abîme s'ouvrait devant nous, parce qu'on avait imaginé que tout le reste aurait pu d'une certaine manière s'arranger, comme cela peut toujours se produire en politique. Mais cette fois, non. Cela n'aurait jamais dû arriver. Et par là je ne parle pas du nombre des victimes. Je parle de la fabrication systématique de cadavres. Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage sur ce sujet. Auschwitz n'aurait pas dû se produire. Il s'est passé là quelque chose que nous n'arrivons toujours pas à maîtriser.

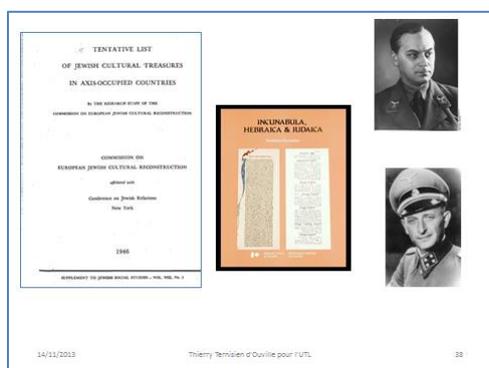
Leur vie continue, ils travaillent, ils luttent. Mais même lorsqu'ils vont se promener à Riverside Park, essayer se divertir, jouir du calme, les images de ce qui se passe en Europe, de ce qui n'aurait jamais dû arriver, les accompagnent. Dans le parc, Arendt écrit des poèmes.

L'un deux s'achève sur un vers qui anticipe sur le livre qu'ils rédigent en marchant : «Le fardeau de notre époque», titre que l'éditeur anglais donnera aux *Origines du totalitarisme*.

7. Directrice de l'Organisation pour la Reconstruction de la Culture Juive

Sans assise dans la communauté sioniste, Hannah Arendt ne peut entreprendre d'action concrète en faveur de son peuple. Aussi saisit-elle avec reconnaissance l'occasion qui se présente à elle avec son premier emploi à temps plein aux États-Unis en qualité de Directrice de la Commission (puis de l'Organisation) pour la Reconstruction de la Culture Juive Européenne en 1944.

Aidée d'un groupe de personnes, elle travaille à l'élaboration de quatre livraisons d'un «**Essai d'inventaire des trésors de la culture juive dans les pays occupés de l'Axe**», qui paraît dans les *Jewish Social Studies* entre 1946 et 1948. La Commission a pour tâche de déterminer comment récupérer les trésors spirituels de la communauté juive européenne et comment leur offrir de nouvelles patries.



En 1940, **Alfred Rosenberg** et une section nazie spéciale pillèrent les institutions culturelles juives dans toute l'Europe occupée, pour constituer à Francfort des archives consacrées à l'histoire des Juifs et de la question juive. Les activités de Rosenberg se substituaient à celles de l'ancien **Institut pour l'Étude de la Question Juive** installé à Munich en liaison avec différents centres dépendants des universités allemandes et placé sous la direction de l'historien Walter Frank. Mais une fois réunis les documents collectés par Rosenberg, une partie seulement en fut

déposée à Francfort. Les pièces qui avaient le plus de valeur furent envoyés à Berlin et un département spécial de la Gestapo les recueillit, sous la direction d'**Adolf Eichmann**.

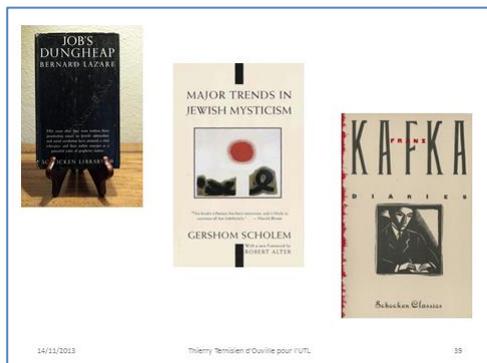
Tandis qu'elle prépare son inventaire, Hannah Arendt étudie cette situation complexe : elle en reprendra les résultats dans les *Origines du totalitarisme* pour illustrer l'un des dispositifs-clé du principe totalitaire : la multiplication des services et des agences. «Aucune des anciennes institutions ne fut jamais abolie, si bien qu'en 1944 la situation était la suivante : derrière la façade des départements d'histoire des universités se tenait, menaçant, le pouvoir plus réel de l'Institut de Munich ; derrière ce dernier pointait, à son tour, l'Institut Rosenberg à Francfort ; et c'est seulement derrière ces trois façades que, caché et protégé par elles, se trouvait le véritable centre de l'autorité, **l'Office Central de la Sécurité du Reich**, une direction spéciale de la Gestapo».

Ces recherches pour tenter d'établir des inventaires fournirent à Arendt ses premières intuitions sur la structure « en oignon » des régimes totalitaires.

Ces inventaires seront utiles à la Commission pour la reconstruction de la culture juive en Europe. Ils serviront de base de négociation pour restituer aux réfugiés juifs d'Europe ce qu'il restera de leur culture. Arendt partira en Europe pour six mois en 1949 et 1950 afin de diriger les opérations qui permettront de recouvrer un million et demi de volumes de *Hebraica* et *Judaica*, des milliers d'objets d'art et de cérémonies et plus d'un millier de rouleaux de la loi. Selon les termes de l'accord interallié de 1945, tous les objets dont le pays d'origine est connu doivent lui être renvoyés et ceux qui appartenaient à des particuliers toujours en vie doivent leur être retournés. Les objets, qui n'ont pu être rendus, sont distribués à diverses institutions juives d'Israël, d'Europe et d'autres pays du monde occidental (un tiers du total).

8. Éditrice chez Schocken Books

Entre les recherches demandées par la Commission pour la reconstruction de la culture juive européenne (1944-1946) et son voyage en Europe à ces fins (1949-1950), la contribution de Hannah Arendt à la préservation de la culture juive s'élargit.



Elle accepte un poste de direction aux éditions **Schocken Books** nouvellement installées à New York. Son bureau devient une plaque tournante. S'y retrouvent les auteurs, les éditeurs, tous ceux qui parlent l'allemand et finalement toutes ses relations américaines. Hannah Arendt est ainsi amenée à découvrir un monde plus large que celui des émigrés

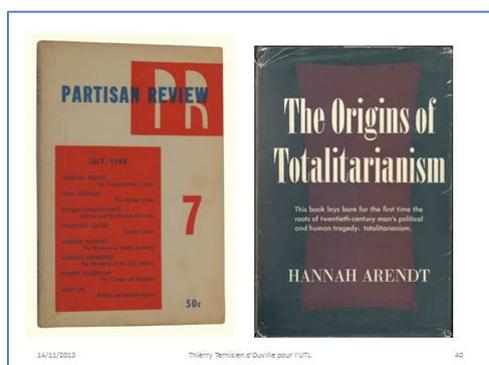
et à éditer, notamment, Bernard Lazare, Gershom Scholem et Kafka.

9. Les Origines du Totalitarisme : écriture

Hannah Arendt et Heinrich Blücher, à qui il est dédié, portent en eux depuis longtemps le livre que Hannah va écrire de fin 1945 à fin 1950. Depuis 1938 pour tous les deux. Très probablement depuis ses recherches sur l'antisémitisme menées à partir de 1933 à Berlin puis à Paris, pour elle. La plupart des analyses qui composent les deux premières parties des *Origines du totalitarisme*, sur l'antisémitisme et l'impérialisme, ont été écrites avant 1946 et quelques-unes d'entre elles déjà publiées en articles.

Tout en écrivant ces deux premières, Arendt garde l'esprit ouvert sur tout ce qui vient d'Europe, sur toutes les révélations sur ce qui s'est passé durant la guerre. Un grand nombre d'informations sur les camps de concentration et les camps de travail nazis ou soviétiques émergent avec des mémoires de survivants, des journaux, des romans, des poèmes aussi bien que des documents officiels.

Arendt en tire la conclusion **que ce sont les camps de concentration** qui distinguent la forme totalitaire de gouvernement de toute autre. Arendt prête attention aux similitudes entre les régimes nazi et stalinien en comparant l'usage que tous deux font des camps de concentration : «L'histoire nazie comme l'histoire soviétique apportent l'évidence qui démontre qu'aucun gouvernement totalitaire ne peut exister sans terreur et qu'aucune terreur ne peut être efficace sans camps de concentration». Cette idée est la clé de la théorie du totalitarisme qu'Arendt va développer dans la dernière partie de son livre.



Hannah Arendt résume ses recherches concernant les camps de concentration dans un article de juillet 1948 pour la *Partisan Review*. Article repris dans la dernière partie des *Origines du totalitarisme*.

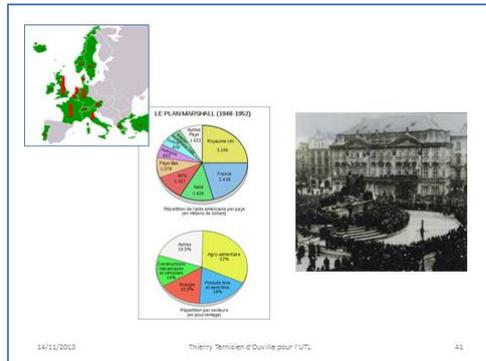
Pour Arendt toutes les autres différences entre les institutions démocratiques et totalitaires peuvent être considérées comme secondaires et subsidiaires. En aucun cas, il ne s'agit d'un conflit entre le socialisme et le capitalisme, entre le capitalisme d'État et la libre entreprise ou entre une domination de classe et une société sans classes. **C'est un conflit entre un gouvernement fondé sur les libertés civiles et un gouvernement fondé sur les camps de concentration.** Les revirements des lignes politiques de Hitler ou de Staline sont aussi nombreux que confus. Le seul point sans aucun compromis et ni changement opportuniste est

l'usage de la terreur, l'institution des camps de concentration et l'abolition permanente des libertés civiles. C'est sur eux que repose fondamentalement le pouvoir des gouvernements totalitaires.

La dernière partie des *Origines du totalitarisme* qui exprime la conviction que les régimes nazi et stalinien sont, par essence, une même forme de gouvernement, est écrite entre 1948 et le printemps 1949.

10. Les Origines du totalitarisme : publication

Au début de 1948 le **Plan Marshall** donne lieu aux États-Unis à un violent débat. Les groupes



libéraux ou procommunistes dénoncent une manœuvre antisoviétique. Les conservateurs lui reprochent de conduire à une politique de «New Deal total».

En février le gouvernement tchécoslovaque est renversé par les communistes avec le soutien de l'URSS.

Un vent de peur traverse les États-Unis. Peur de la guerre pendant un moment, puis, sur une bien plus longue période, peur du communisme qui se mue en un inébranlable retranchement.

Les excès rhétoriques des libéraux et des conservateurs américains gommant la distinction essentielle qu'Arendt établit dans son livre entre la politique extérieure agressive des Soviétiques et leur violation d'un droit qu'elle considère comme fondamental, le droit pour chaque individu d'une société politique.

Arendt sait fort bien que l'agressivité de la politique extérieure soviétique n'autorise en rien une intervention. Mais, dit-elle, les camps de concentration soviétiques «qui privent des millions d'individus des bénéfices — aussi douteux soient-ils — des lois de leur propre pays, peuvent et doivent fournir le prétexte à une action qui n'a pas à tenir compte des droits et règles de la souveraineté nationale». Et, pour elle, l'initiative en revient à un comité des Nations et non à un seul pays.

Dans les conférences qu'elle tient alors, Arendt exprime deux espoirs. Le premier que les antistaliniens américains abandonnent leurs liens avec les anciennes factions de la révolution russe afin de s'opposer au totalitarisme comme à quelque chose de plus qu'une simple création de Staline. Le second que les Européens reviennent sur leur mauvaise interprétation de l'anti-stalinisme américain.

«Le visiteur européen ne peut pas percevoir directement les réactions politiques des États-Unis : elles sont voilées par une société de surface dont la publicité et les relations publiques multiplient tous les facteurs sociaux comme un miroir multiplie la lumière de telle sorte que l'éclat le plus extérieur paraît être la réalité la plus enfouie».

Pour Arendt la gauche européenne ne comprend pas comment des individus socialement conformistes peuvent être politiquement indépendants et posséder un sentiment profond de leurs responsabilités civiles.

Les intellectuels américains qui s'opposent au totalitarisme, dit Arendt, n'ont pas réussi à faire comprendre aux Européens leur opposition de fait aux traits virtuellement totalitaires de la société américaine : le conformisme dominant, l'identification des individus à leur travail, la focalisation sur l'accomplissement et le succès, et la fantastique surévaluation de la publicité. Ils n'ont pas appris aux Européens que leur critique sociale va de pair avec le soutien qu'ils apportent au statu quo politique.

Hannah Arendt consolide une position qu'elle n'abandonnera jamais. Il faut maintenir les principes républicains du XVIII^e siècle américain pendant qu'on combat toutes les forces intérieures contraires à la liberté politique qui les menacent, ainsi que les maux de la société de masse. Elle est et restera à la fois **conservatrice et révolutionnaire**.

Arendt sent que dans une atmosphère d'opposition confuse à Staline plutôt qu'au totalitarisme en général, son livre correspond à un besoin urgent. Elle expose cette urgence dans son article de 1948 pour la *Partisan Review* (plus tard incorporé aux *Origines du totalitarisme*) : «Une compréhension exacte de la nature du principe totalitaire, exigée par notre peur des camps de concentration, peut servir à dévaluer les vieilles ombres politiques de la droite à la gauche et, en dehors comme au-delà d'elles, à introduire le plus essentiel critère politique requis pour juger des événements de notre époque. Conduiront-ils ou non au totalitarisme ?».

Elle partage avec Jaspers le sentiment qu'il exprime en 1946 : «Ce qui se passe aujourd'hui fournira peut-être un jour le fondement et l'architecture d'un monde».

Autour des *Origines du totalitarisme* (1/2) 1789 – 1951

A. Introduction

J'ai intitulé cette troisième séquence du cours : *Autour des Origines du totalitarisme*. Il est en effet impossible de résumer un livre de cette ampleur. Les livres d'Arendt ne se prêtent d'ailleurs pas à l'exercice de synthèse tant sa pensée est riche et ramifiée. Seul le choix d'un **fil** à dérouler peut permettre d'en construire une vision, sachant que le choix d'un autre fil amènerait un autre angle de vue, différent mais tout aussi valable. Pour ce qui nous concerne ici, je reste dans l'approche du voyage à travers le temps qui a donné son titre à ce cours et cherche simplement à continuer à répondre aux deux dernières des trois questions posées en introduction du récit du 14 novembre 2013. Je vous rappelle ces trois questions :

1. Comment la brillante étudiante en philosophie s'est-elle transformée en un penseur politique de premier plan ?
2. Que recouvre ce livre, unique en son genre ?
3. À quels évènements est-il lié comme l'ellipse à ses foyers ?

Les deux premiers cours ont permis de répondre, de façon détaillée, à la première question. Nous n'avons fait qu'aborder les deux dernières.

En trois heures, deux aujourd'hui et une le 16 janvier 2014, mon ambition se limite à vous donner une vue d'ensemble des *Origines du totalitarisme* et un aperçu de chacune de ces trois parties pour vous donner envie de vous plonger dans une lecture dont vous ne sortirez pas indemne.

En introduction, trois remarques.

1. Un titre jamais trouvé

À la fin de l'automne 1944 ou au début de l'hiver 1945, Hannah Arendt soumet à son éditeur



les premières esquisses du livre qu'elle entend écrire. Elle l'intitule *Les éléments de la honte: antisémitisme - impérialisme - racisme*. Elle y fait aussi allusion sous le titre encore plus dramatique de : *Les trois piliers de l'enfer*. Et parfois l'appelle simplement : *Une histoire du totalitarisme*. Le titre définitif ne sera décidé que six ans plus tard, le livre, considérablement modifié et amplifié par rapport au projet initial, étant prêt pour la publication. Mais le titre, *Les origines du totalitarisme*, n'est pas entièrement satisfaisant dans la mesure où il ne représente pas une étude génétique à

la manière, par exemple, de *L'origine des espèces* de Darwin. Hannah Arendt souhaitait, mais ne le trouva pas, un titre qui reflète la méthode du livre, méthode très nettement différente de l'historiographie traditionnelle. Le titre retenu, contre son gré, par l'éditeur anglais, *Le fardeau de notre époque*, s'il ne reflète pas la méthode, en traduit bien le ton.

2. Un livre « travaillé » pendant près de quarante ans

Si *Les Origines du totalitarisme* est écrit entre 1945 et 1950 (la préface de la première édition est terminée à l'été 1950), Arendt porte, d'abord seule puis avec Heinrich Blücher, ce livre pendant près de quarante ans. Dès 1933, comme nous l'avons vu dans le premier cours, elle

mène, à la demande de Kurt Blumenfeld, des recherches sur l'antisémitisme à la Bibliothèque d'État de Berlin. Ce qui lui vaut d'être arrêtée et interrogée par la Gestapo entraînant, après sa libération, sa fuite d'Allemagne. En France elle tient des conférences sur l'antisémitisme allemand et mène des recherches autour de l'affaire Dreyfus et de l'activité antisémite de l'Action française.

En 1938, après son évasion du camp de Gurs, réfugiée à Montauban, elle lit Proust et Clausewitz et commence à penser à un livre sur l'antisémitisme, le racisme et l'impérialisme.



On retrouve, de cette époque, dans *Les Origines du totalitarisme* le résultat des lectures de Proust et de Clausewitz et de la rédaction, pour Eric Cohn-Bendit, d'une note sur les traités régissant les minorités après la première guerre mondiale.

En 1952 Arendt écrit, d'abord en allemand à Paris, puis réécrit en anglais à New York, un texte *Idéologie et Terreur*, qui paraîtra dans les deux langues et les deux versions en 1953. Il deviendra, remanié, le dernier chapitre de l'édition allemande des *Origines*

du totalitarisme, édition réalisée par Arendt elle-même en 1955. La version anglaise, à peine modifiée, remplacera, en 1958 la conclusion de l'édition originale tout en étant suivie d'un épilogue consacré à la révolution hongroise, épilogue supprimé dans la troisième édition de 1966. Enfin la préface de la troisième partie sur le totalitarisme sera modifiée pour son édition, isolée, en français en 1972, sous le titre *Le système totalitaire*.

3. Un livre et non trois

L'œuvre d'Arendt ne commence à être publiée en France qu'en 1961 avec *Condition de l'homme moderne*, trois ans après l'édition originale *The Human Condition* (1958). Sans rencontrer beaucoup d'écho.



C'est la sortie de *Eichmann à Jérusalem*, en 1966, qui, malheureusement, la fait connaître. Dans un contexte d'intense polémique provoquée par le *Nouvel Observateur* et culminant avec la tristement célèbre question - Arendt est-elle nazi ? - en en tête du courrier des lecteurs. Ce, dans un pays où les *Origines du totalitarisme* ne sont toujours pas

publiées.

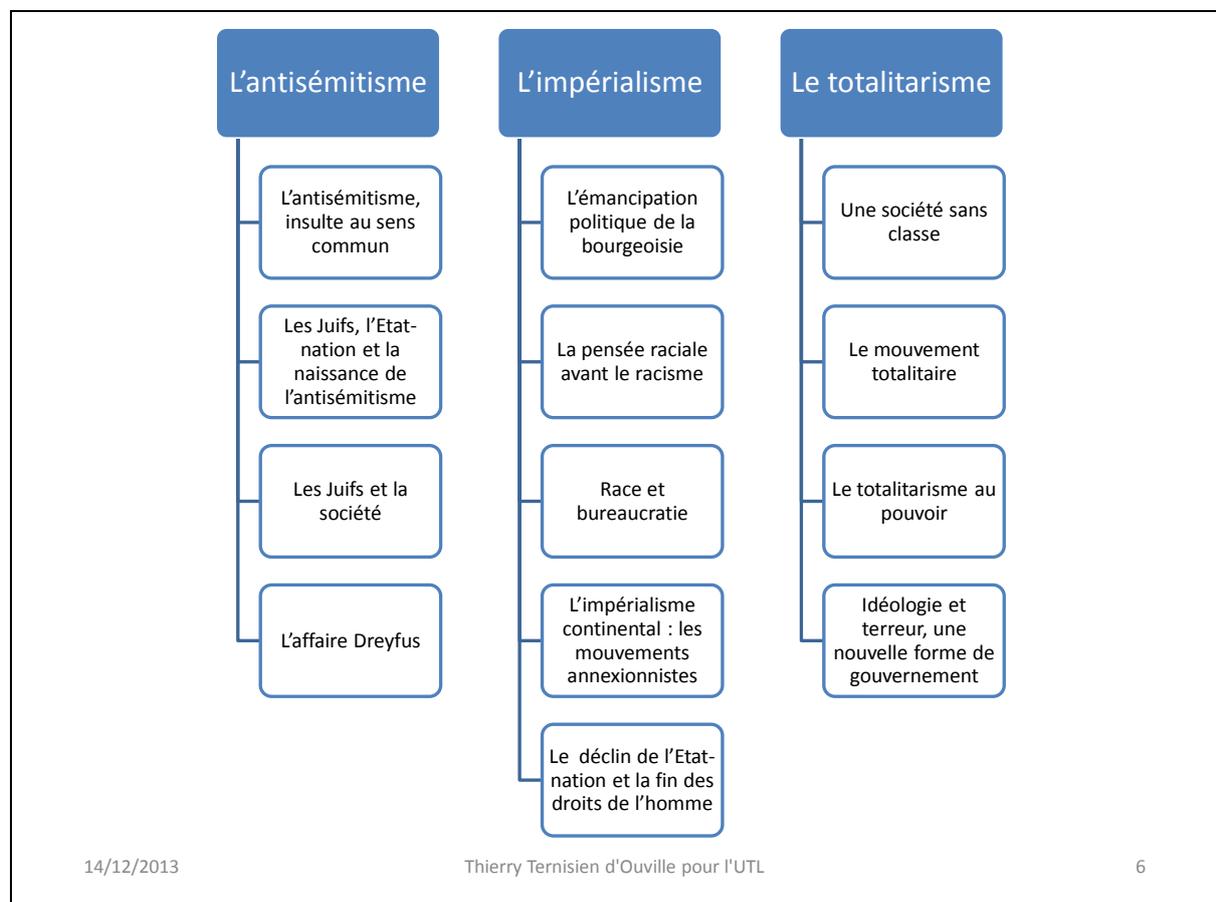
En 1972 est enfin publié, seul, *Le Système totalitaire*, correspondant à la troisième partie des *Origines du totalitarisme*. La première, *Sur l'antisémitisme*, sort en 1973 chez un autre éditeur. Il faudra attendre 1982, sept ans après la mort d'Arendt, pour voir publiée la deuxième partie, pourtant centrale, *L'impérialisme*, chez un troisième éditeur. Ce n'est qu'en 2002 que *Les Origines du totalitarisme* est publié en un seul volume, chez Quarto Gallimard, mais accompagné de *Eichmann à Jérusalem* et avec un important appareil critique. Il n'existe toujours pas l'équivalent en



français de l'édition américaine de 2006 avec ses quatre préfaces, dont la préface originale de 1950, ses notes, sa bibliographie et sans lourd appareil critique indiquant comment lire

Hannah Arendt.

B. Les origines du totalitarisme



Ce livre ne peut être réduit, comme cela a été fait en France, à l'étude du totalitarisme. Si Arendt réunit nazisme et stalinisme sous ce terme, en précisant bien les similitudes, les différences et les périodes concernées, c'est l'impérialisme, « l'expansion pour l'expansion » qui est au centre de son livre.

Les deux premières parties (*L'antisémitisme* et *L'impérialisme*) sont consacrées à ce que, Blücher et Arendt, considèrent comme une attaque frontale contre le XIX^e siècle. Ce siècle bourgeois qui, selon eux, a engendré **les éléments que le totalitarisme a cristallisé** en Allemagne : l'antisémitisme, l'impérialisme, le racisme. Arendt pense que l'antisémitisme moderne, dont l'aboutissement est Auschwitz, est né du déclin de l'État-nation et du développement de l'impérialisme, de « l'expansion pour l'expansion », plutôt que du vieil antijudaïsme chrétien. Elle estime, en somme, que les monstruosité du XX^e siècle sont des « produits dérivés » de cette « expansion pour l'expansion », dont nous pouvons voir encore aujourd'hui, sous d'autres formes, le potentiel de barbarie.

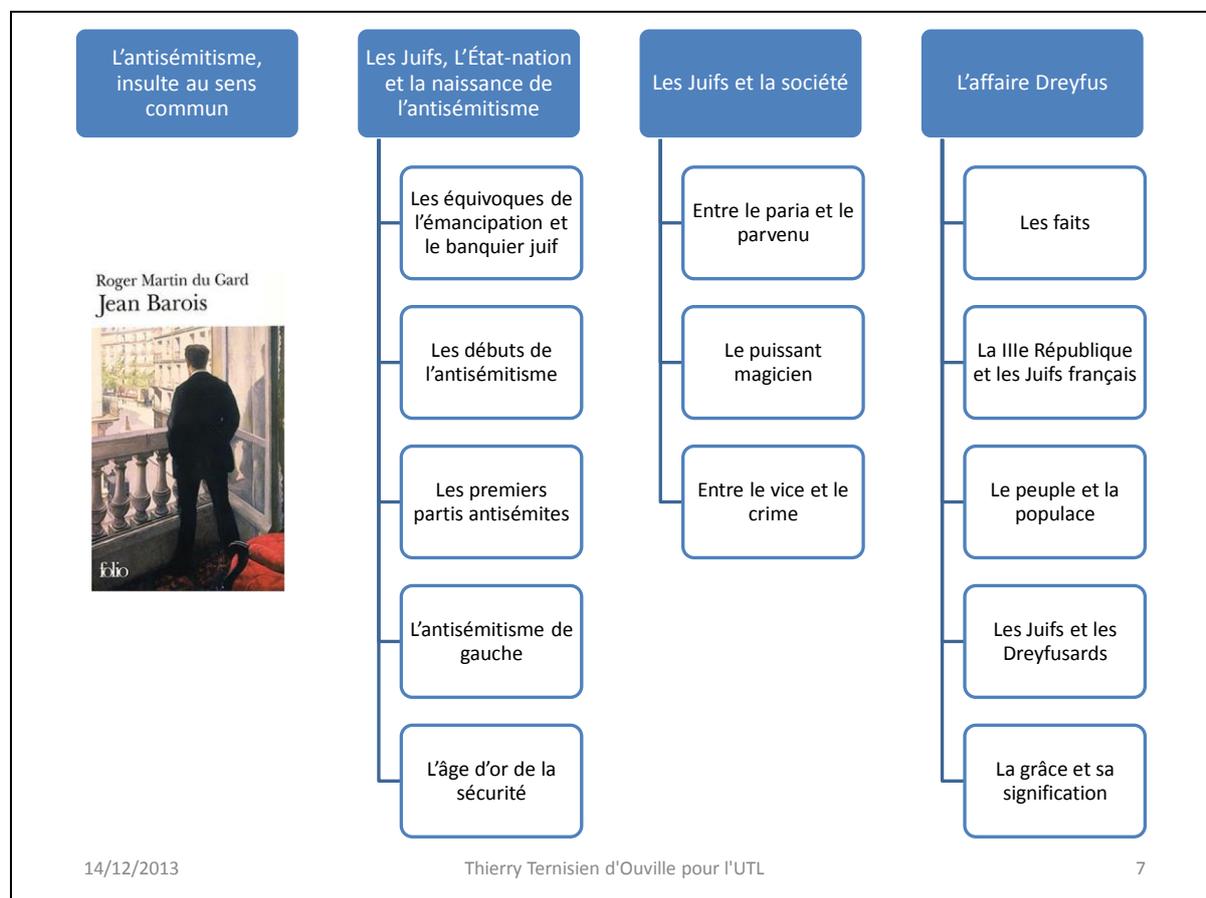
Nous prendrons comme premier fil conducteur pour nous orienter dans la lecture de cette œuvre aussi fascinante que difficile les trois questions formulées par Arendt dans sa préface de 1967 à la troisième partie des *Origines du totalitarisme* : « **Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ?** »

Nous croiserons ce fil avec un second fourni par Elizabeth Young-Bruhel, étudiante et première biographe de Hannah Arendt : « Dans cette œuvre panoramique, la partie historique est intimement reliée aux autres par le biais d'une image centrale, le « superflu » ».

Nous disposerons ainsi d'un « tamis » permettant de traiter ce livre comme un tout et de trouver des « pépites » nous aidant à mieux comprendre notre présent à la lumière de notre passé et notre passé à la lumière de notre présent.

C. L'antisémitisme

1. Vue d'ensemble



Dans sa préface, rédigée en 1967, Arendt, **précise le sujet et les limites** de l'histoire de l'antisémitisme qu'elle brosse dans le premier volume de son ouvrage.

Une analyse des éléments de l'histoire du XIX^e siècle qui appartiennent aux « origines du totalitarisme :

- l'histoire juive limitée à l'Europe centrale et occidentale, depuis l'époque des **Juifs de cour** jusqu'à l'**Affaire Dreyfus**,
- la naissance de l'antisémitisme en lien avec les rôles joués par les Juifs dans le développement de l'**État-nation** et dans la **société**.

«Les versions impérialiste et totalitaire de l'antisémitisme du XX^e siècle sont analysées respectivement dans le deuxième et le troisième volume de cet ouvrage ». L'impossibilité de séparer et d'isoler ces trois volumes est ainsi confirmée.

Dans le premier chapitre, **L'antisémitisme, insulte au sens commun**⁸, Arendt rejette les interprétations hâtives de l'antisémitisme (accident, nationalisme, haine religieuse,..) qui

⁸ Sur l'antisémitisme, p. 19

« semblent avoir été improvisées » pour donner à tout prix une réponse à une question qui « menace si gravement notre sens de la mesure et notre désir d'être sains d'esprits ». Déterminée à comprendre comment et pourquoi le problème juif, « apparemment limité et de peu d'importance » a pu « déclencher la machine infernale », elle présente sa démarche centrée sur l'analyse historique des relations entre les Juifs, d'une part, et l'État et la société, d'autre part.

Elle recherche alors, dans un deuxième chapitre, **Les Juifs, L'État-nation et la naissance de l'antisémitisme**⁹, la source de l'hostilité entre la plupart des groupes sociaux et les Juifs dans les fonctions qu'ils ont occupé et dans leurs relations avec l'État en replaçant l'histoire de l'antisémitisme dans le cadre plus général du développement de l'État-nation.

Arendt recherche ensuite, dans un troisième chapitre, **Les Juifs et la société**¹⁰, les raisons de l'hostilité entre les déclassés de toutes les couches sociales toujours plus nombreux, constituant ce qu'elle appelle la populace ou la foule, et les Juifs. Elle les trouve dans l'histoire des relations entre les Juifs et la société.

Enfin le quatrième chapitre traite, en détail de **L'affaire Dreyfus**¹¹, « sorte de répétition générale des événements de notre temps ».

2. Les Juifs, L'État-nation et la naissance de l'antisémitisme¹²

C'est dans les premières pages de ce **deuxième chapitre** qu'Arendt développe de la façon la plus synthétique ce qui sera une de ses principales thèses.

Partant de l'égalité des droits accordés aux Juifs par tous les États-nations européens, après la Révolution française et au cours du XIX^e siècle, elle retrace historiquement les « contradictions plus profondes, plus anciennes et plus funestes » que dissimule une « incohérence logique flagrante » : des « Juifs recevant leur citoyenneté de gouvernements qui au cours des siècles avaient fait de la nationalité un prérequis de la citoyenneté et de l'homogénéité de la population la caractéristique majeure du corps politique ».

Elle décrit¹³ ainsi, en quatre phases, l'ascension et le déclin simultané de l'État-nation et des Juifs.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les États-nations se développent lentement sous la tutelle des monarchies absolues. Partout, des Juifs s'élèvent à des positions parfois brillantes, toujours influentes. Ce sont les **Juifs de cour**¹⁴, qui financent les transactions d'État et servent d'hommes d'affaires aux princes.

Après la Révolution française, la richesse combinée des couches les plus riches de la population juive d'Europe occidentale et centrale confiée aux banquiers juifs les plus en vue, permet de couvrir les besoins nouveaux et croissants des gouvernements. Les privilèges, jusque-là accordés aux Juifs de cour sont étendus à une couche plus étendue de Juifs riches installés dans les plus grands centres urbains et financiers. **L'émancipation** est ensuite accordée dans les États-nations et refusée uniquement dans les pays où les Juifs, du fait de leur grand nombre et de l'état arriéré de ces régions, ne sont pas capables de s'organiser en un

⁹ Sur l'antisémitisme, p. 33

¹⁰ Sur l'antisémitisme, p. 103

¹¹ Sur l'antisémitisme, p. 161

¹² Sur l'antisémitisme, p. 33

¹³ Sur l'antisémitisme, p. 38-40

¹⁴ Trois exemples sur la diapositive : Samuel Oppenheimer (1630-1703), banquier de l'empereur Léopold Ier. Samson Wertheimer (1658-1724), financier autrichien et rabbin. Joseph Süß Oppenheimer (1689/90-1738), banquier du duc Alexandre du Wurtemberg, il a inspiré le roman *Le Juif Süß* (1925) de Léon Feuchtwanger.

groupe spécifique et séparé dont la fonction économique est de supporter financièrement leur gouvernement.

Cette relation intime entre les Juifs et le gouvernement national reposent sur **l'indifférence de la bourgeoisie** à la politique en général et aux finances de l'État en particulier. **Cette période prend fin avec la montée de l'impérialisme à la fin du XIX^e siècle.** Les Juifs perdent leur monopole des transactions d'État au profit d'hommes d'affaires tournés vers l'expansion impérialiste. Ils perdent de l'importance en tant que groupe. Seuls quelques Juifs conservent leur influence comme conseillers financiers et intermédiaires à l'échelle européenne¹⁵.

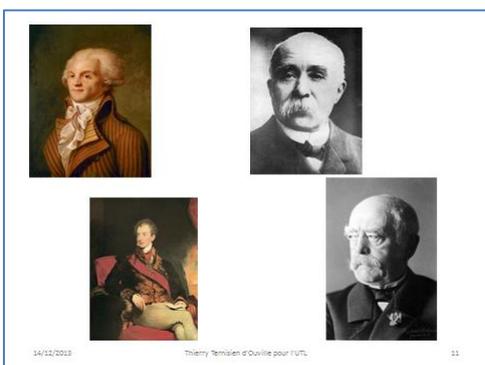


En tant que groupe, la communauté Juive occidentale se désintègre en même temps que l'État-nation durant les décennies précédant le déclenchement de la Première guerre mondiale. Après la guerre, dans « une Europe ayant perdu le sens de l'équilibre des pouvoirs et de la solidarité entre ses nations, » les Juifs « deviennent un objet de haine, en raison de leur richesse inutile », et « de mépris du fait de leur absence de pouvoir. »

La relation privilégiée des financiers juifs avec l'État placera les Juifs, dans leur ensemble, au centre de la « machine infernale » enclenchée par l'impérialisme.

La volteface de la bourgeoisie, se désintéressant d'abord totalement des affaires de l'État, puis, selon l'expression de Arendt « s'émancipant politiquement » au moment de la course à « l'expansion pour l'expansion » fera perdre aux banquiers Juifs leur rôle, **premier**, de **financement de l'État-nation**.

L'introduction, par l'impérialisme, entre les nations de « l'esprit de compétition du monde des affaires », fera perdre à ces mêmes banquiers leur **second rôle**, peut-être le plus important dans l'histoire de l'Europe. Celui de **conseillers et d'intermédiaires** dans une Europe où de Robespierre (1758-1794) à Clémenceau (1841-1929), et de Metternich (1773-1859) à Bismarck (1815-1898), Jacobins, d'un côté, et chefs de gouvernements autoritaires de l'autre, partagent un souci commun, celui de « l'équilibre des puissances ». Souci commun qui disparaîtra avec la Première guerre mondiale et avec le remplacement du désir de modifier l'équilibre des puissances par celui



d'annihiler ses ennemis.

Deux perceptions amplifieront la «question juive», l'une chez les non-Juifs, l'autre chez les Juifs .

Du côté des non-Juifs le rôle d'intermédiaires et de conseillers joués par des financiers juifs, leur souci de contribuer à « l'équilibre des puissances européennes » sera perçu, surtout après

¹⁵Sur la diapositive : Mayer Amschel Rothschild (1744 –1812) fondateur de la dynastie banquière des Rothschild.

sa disparition chez les dirigeants européens, comme un désir de conquérir le pouvoir politique. Désir pourtant bien absent chez des Juifs habitués, depuis des siècles, à être hors du champ politique et à qui Arendt, dans toute son œuvre et pendant toute sa vie, ne cessera de répéter que l'antisémitisme est d'origine politique et doit donc être combattu politiquement.

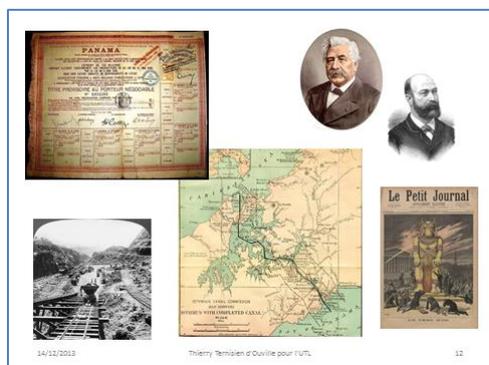
De leur côté, les Juifs, inconscients de la situation en Europe et de la tension croissante entre l'État et la société, seront les derniers à se rendre compte que les circonstances les ont placés au centre du conflit. Ils ne sauront jamais donner son vrai sens à l'antisémitisme en ne sentant pas le moment où la discrimination sociale se transformera en argument politique. Le processus sera simple. Chaque classe qui, à un moment ou un autre, entrera en conflit avec l'État en tant que tel deviendra antisémite parce que les Juifs apparaîtront comme le seul groupe social représentant l'État.

Malgré des formes différentes, propres à chaque groupe et chaque pays, l'antisémitisme répètera et reproduira, des arguments et des images semblables en rapport avec une réalité qu'ils déforment. En raison de leur étroite relation avec les sources du pouvoir étatique, les Juifs seront constamment identifiés au pouvoir. Parce qu'ils se tiennent à distance de la société, repliés sur le cercle familial clos, ils seront constamment soupçonnés de travailler à la destruction de toutes les structures sociales.

Dans la suite de ce **deuxième chapitre** Hannah Arendt décrit la naissance de l'antisémitisme. Je n'en retiendrai que **quatre éléments** en lien avec la thèse que je viens de présenter longuement.

Ce qu'Arendt qualifie de « loi pourtant évidente ». L'hostilité envers les Juifs ne prend un sens politique que lorsqu'elle se combine avec un problème politique majeur (Europe occidentale), ou bien en cas de conflit entre les intérêts des Juifs en tant que groupe et ceux d'une des classes importantes de la société (Roumanie et Pologne).

La série de scandales financiers et d'affaires frauduleuses dont la cause principale sera



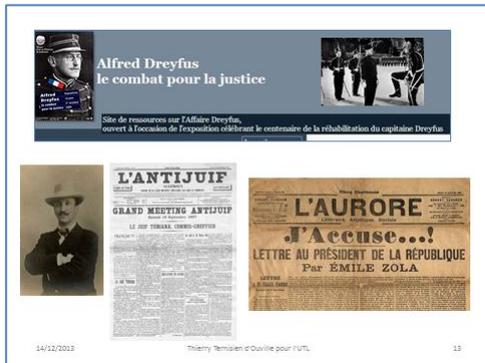
une accumulation de capitaux disponibles, **superflus**, qui précèdera l'apparition simultanée de l'antisémitisme en tant que facteur politique important, en Allemagne, en Autriche et en France, dans les années 1870. En France, une majorité de parlementaires et un nombre incroyable de fonctionnaires se trouveront impliqués dans des affaires de corruption et d'escroquerie. La III^e République y perdra tout son prestige. En Autriche et en Allemagne, c'est l'aristocratie qui sera la plus compromise. Dans ces trois pays, les Juifs joueront un

simple rôle d'intermédiaires, aucune maison juive ne faisant fortune dans l'affaire de **Panama**¹⁶ ou dans le **Gründungsschwindel** qui conduira au krach boursier de 1873. La petite bourgeoisie, menacée de disparition par l'expansion capitaliste, engloutira ses petites épargnes individuelles dans des investissements énormes promettant des profits fabuleux mais se soldant par des pertes incroyables. Elle deviendra alors brusquement antisémite.

Les caractéristiques, importantes pour la suite, relevés par Arendt, chez les partis antisémites

¹⁶ Sur la diapositive : Ferdinand Marie, vicomte de Lesseps (1805 – 1894), un diplomate et entrepreneur français connu pour avoir fait construire le canal de Suez et pour être à l'origine du scandale de Panama (en couleur). Jacques de Reinach (1840 – 1892), un banquier français d'origine allemande, juif, intermédiaire dans le scandale de Panama lors duquel il trouve la mort.

dès leur création. Contrairement aux autres partis, représentant les intérêts de leurs électeurs, ils se proclament « au-dessus de tous les partis », et visent donc le monopole du pouvoir. Ils fondent immédiatement une organisation supranationale au niveau de l'Europe. Vers la fin du XIX^e siècle, l'effet produit par les scandales financiers des années 1870 s'est estompé et une ère de prospérité et de bien-être général, en Allemagne, surtout, met fin aux agitations des années 1880. Après leurs premiers succès, les partis antisémites allemands retombent dans le néant.



Enfin, **l'Affaire Dreyfus** point culminant d'un antisémitisme qui trouve sa source dans l'État-nation. Les formes violentes qu'elle revêt annonce les événements à venir et constitue, pour Arendt, une « gigantesque répétition générale d'une représentation qui attendra trente ans ».

Arendt y consacre **le quatrième, et dernier, chapitre** de ce volume à la lecture duquel je vous invite vivement.

3. Les Juifs et la société¹⁷

Reste un dernier élément auquel Arendt consacre le **troisième chapitre**.

« Comme la question juive, sous son aspect social, devint un catalyseur de l'agitation sociale, jusqu'à ce qu'une société désintégrée finisse par se rassembler à nouveau, idéologiquement, autour de l'idée d'un massacre des Juifs, il est nécessaire d'esquisser quelques-uns des traits essentiels de l'histoire sociale des Juifs émancipés dans la société bourgeoise »¹⁸ du XIX^e siècle.

Par trois entrées différentes, se complétant et se recoupant, Arendt décrit la vie en société des Juifs, ou plutôt des Juifs qui y sont admis.

Sous le titre, **Entre le paria et le parvenu**, elle décrit et illustre, ce qu'elle appelle, la « la loi curieuse concernant l'admission des Juifs dans la société ».

« Durant les cent cinquante années où les Juifs vécurent vraiment parmi les populations d'Europe occidentale, et non pas seulement dans leur voisinage, leur succès social fut toujours acquis au prix de la détresse politique, et leur succès politique, au prix d'un affront social. Ils n'obtinrent l'assimilation, prise dans le sens de l'admission dans la société non juive, qu'à titre d'exceptions individuelles explicites par rapport aux masses juives dont ils partageaient pourtant encore le statut restrictif et humiliant, ou plus tard, après l'émancipation et l'isolement social qui en résulta, quand leur statut politique était déjà menacé par les mouvements antisémites ».¹⁹

Une partie centrale, intitulée par Arendt, **Le puissant magicien**, est consacré au portrait d'un Juif d'exception, Benjamin Disraeli, (1804-1881). Homme politique et auteur britannique, deux fois premier ministre du Royaume-Uni.

Enfin, dans **la troisième et dernière partie, Entre crime et vice**, Arendt décrit « les voies étranges par lesquelles les « Juifs d'exception » », pénétrèrent les salons du faubourg Saint

¹⁷ Sur l'antisémitisme, p. 103

¹⁸ Sur l'antisémitisme, p.102

¹⁹ Sur l'antisémitisme, p. 106

Germain de la France **fin de siècle** (le XIX^e). Le guide choisi par Arendt n'est autre que Marcel Proust.

« Le plus grand écrivain français du XX^e siècle passa sa vie exclusivement en société ; tous les événements lui apparurent tels qu'ils se reflètent dans cette société pour être ensuite repensés par l'individu ; ces reflets et ces nouvelles perceptions constituent la réalité spécifique, la texture du monde proustien.



Tout au long de la *Recherche du temps perdu*, l'individu et sa réflexion appartiennent à la société, même s'il se retire dans une solitude silencieuse et impénétrable comme le fit Proust lui-même quand il décida d'écrire son œuvre ».²⁰

Ces « voies étranges » sont celles qui voient la société **transformer le crime en vice**, voies si bien décrites par Proust. Le faubourg Saint Germain admettait les invertis parce qu'il se sentait attiré par ce qu'il considérait comme un vice.

Il arriva aux Juifs une aventure analogue.

« En ce qui concerne les Juifs, la transformation du « crime » qu'était le judaïsme en un « vice » à la mode, la judéité, était des plus dangereuses.

Des Juifs avaient pu échapper au judaïsme par la conversion ; mais on n'échappait pas à la judéité. À chaque crime son châtement ; un vice ne peut qu'être exterminé. »

La propagande et la force d'attraction des organisations rassemblant tous les **déclassés** de la société capitaliste reposera alors sur l'hypothèse qu'une société capable d'accepter, dans sa structure même, le crime sous la forme du vice serait bientôt prête à se laver de son vice en accueillant ouvertement des criminels et en commettant publiquement des crimes, conclut Arendt.²¹

D. L'impérialisme

1. Vue d'ensemble

Revenons aux trois questions posées par Hannah Arendt.

« **Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ?** ».

La première partie, *L'antisémitisme*, fournit de nombreux éléments répondant à la deuxième question (Pourquoi... ?).

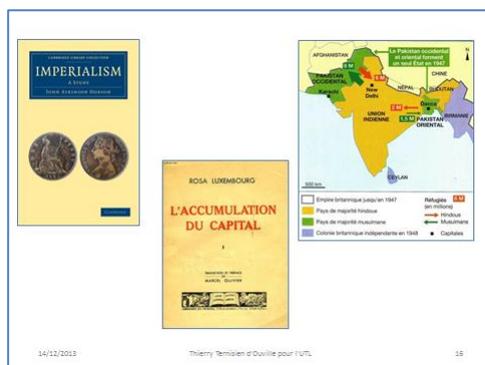
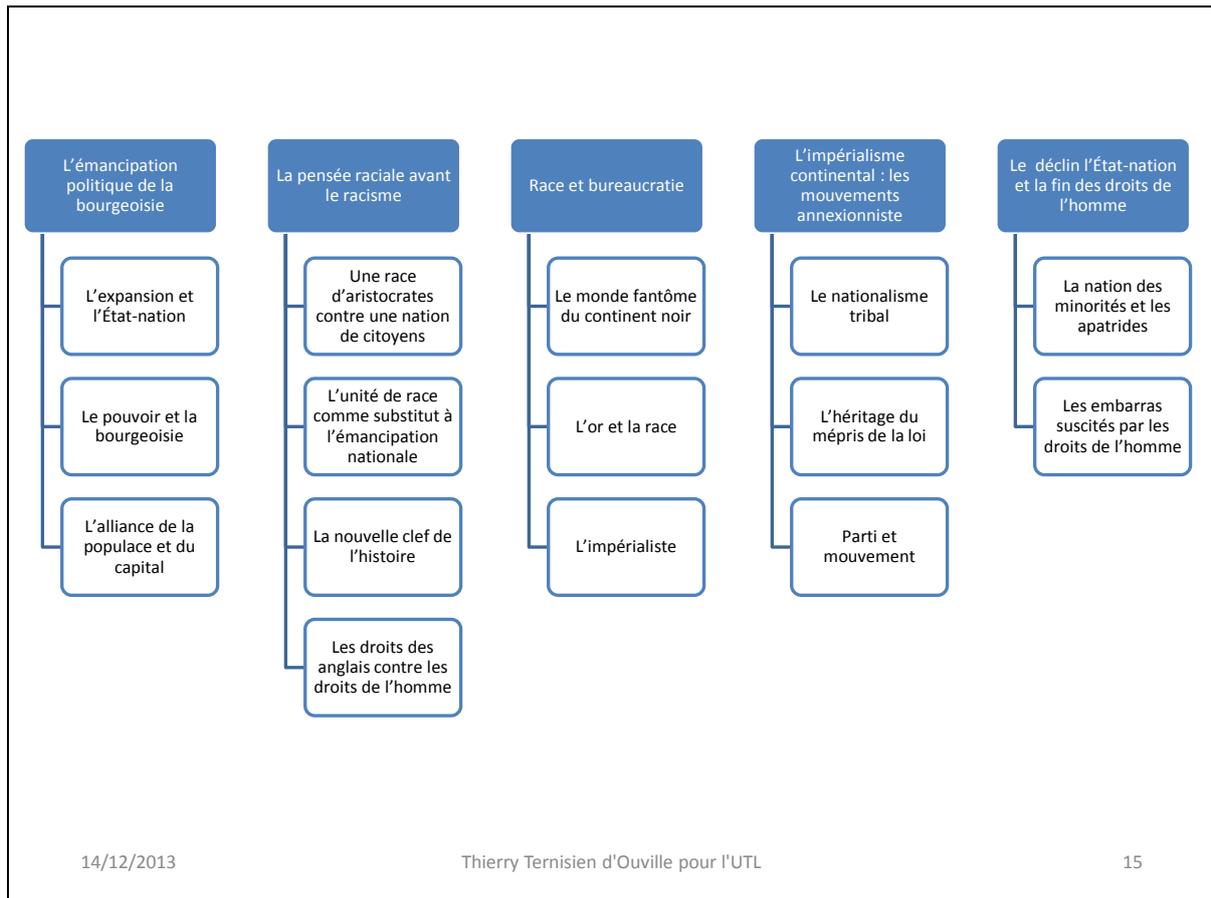
La deuxième partie, *L'impérialisme*, va nous donner, elle, beaucoup d'éléments de réponse à la troisième question (Comment... ?) et nous permettre de commencer à comprendre comment l'antisémitisme a pu « se cristalliser avec d'autres éléments » dans la catastrophe, sans précédent, du totalitarisme.

C'est dans cette deuxième partie, au centre même des *Origines du totalitarisme*, qu'est développée l'image du « **superflu** »²² qui relie la partie historique au reste de l'ouvrage.

²⁰ Sur l'antisémitisme, p. 145

²¹ Sur l'antisémitisme, p. 159

²² P. 62-64, 70, 125-126, 129, 138, 144, 146, 183, 296 (d'après l'index thématique)



« Rares sont les périodes historiques comme l'ère impérialiste, dont on a pu dater avec autant de précision le début et dont les observateurs contemporains ont eu autant de chance d'attester la fin. »²³ écrit au début de la préface à ce volume Hannah Arendt. L'impérialisme, « né du colonialisme » et ayant « pour cause l'inadéquation du système de l'État-nation aux évolutions économiques et industrielles du dernier tiers du XIX^e siècle » est né en 1884, et mort en 1947 avec la déclaration d'indépendance de l'Inde. Entre temps **deux guerres mondiales, et deux totalitarismes.**



Écrivant en 1967 une préface, sur laquelle nous reviendrons dans nos prochains cours, Arendt s'interroge, en conclusion, sur les applications possibles à son époque de l'analyse de l'impérialisme. « Insister sur le rapport malheureux entre cette période à demi oubliée et les événements contemporains ne signifie pas, bien entendu, que les dés sont jetés et que nous entrons dans une période de renouveau des politiques impérialistes, ni que l'impérialisme doit dans tous les cas déboucher sur les

²³ L'impérialisme, p. 8

désastres du totalitarisme. Quelle que soit notre capacité à tirer des leçons du passé, elle ne nous permettra pas de connaître le futur. »

Dans la phase d'expansion pour l'expansion que nous connaissons aujourd'hui, à l'échelle de la planète, l'analyse et les interrogations d'Arendt restent pleinement d'actualité.

Hannah Arendt analyse cette ère impérialiste et en déroule l'histoire en 300 pages et 5 chapitres. Démarrant par un chapitre sur **l'émancipation politique de la bourgeoisie**²⁴, que nous avons vue, dans *L'antisémitisme*, se désintéressant totalement des affaires de l'État elle termine ce volume sur **le déclin de l'État-nation**²⁵, en écho avec le deuxième chapitre de *L'antisémitisme*. Au centre **deux chapitres consacrés au racisme**^{26 27} « principale arme idéologique des politiques impérialistes » et un chapitre sur **l'impérialisme continental**²⁸, nazisme et bolchévisme devant « plus au pangermanisme et au panslavisme (respectivement) qu'à toute autre idéologie ou mouvement politique ».

2. L'émancipation politique de la bourgeoisie²⁹

« Entre 1884 et 1914, trois décennies séparent le XIX^e siècle qui s'acheva par la mêlée pour l'Afrique et par la naissance de mouvements annexionnistes comme le pangermanisme, et le XX^e siècle, qui commença avec la Première Guerre mondiale. C'est le temps de l'impérialisme, accompagné d'un calme plat en Europe, et d'évolutions saisissantes en Afrique et en Asie. Il se dégage de certains aspects fondamentaux de cette période une telle similitude avec les phénomènes totalitaires du XX^e siècle qu'on pourrait, non sans raison, y voir l'étape préparatoire des catastrophes à venir. D'un autre point de vue, son calme, la place

encore tout à fait dans le XIX^e siècle. Il est difficile de ne pas observer ce passé si proche de nous, et cependant étranger, avec le regard trop averti de ceux qui connaissent la fin de l'histoire et savent qu'elle devait aboutir à une rupture quasi-totale dans le flux ininterrompu de l'histoire occidentale telle que l'homme l'avait connue durant plus de deux millénaires. Mais nous devons avouer une certaine nostalgie de ce qu'on peut encore appeler un « **âge d'or de la sécurité** », d'un âge, en tout cas, où l'horreur elle-même demeurait dans les limites d'une certaine modération et sous le contrôle de la respectabilité, et pouvait de ce fait relever d'un monde apparemment sain d'esprit. En d'autres termes, ce passé a beau être très proche de nous, nous sommes parfaitement conscients que notre expérience des camps de concentration et des usines de mort est aussi éloignée de son atmosphère générale qu'elle l'est de toute autre période de l'histoire occidentale».³⁰

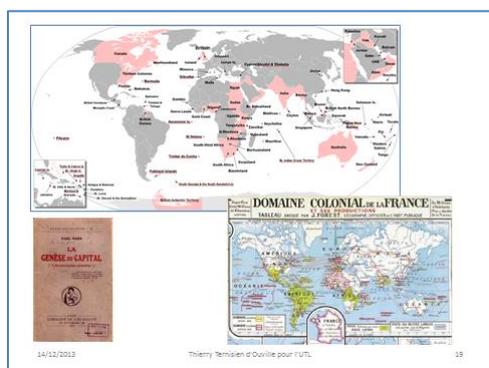
Pour Arendt, l'évènement majeur de l'ère impérialiste sur le plan de la politique intérieure pour l'Europe est l'émancipation politique de la bourgeoisie, « seule classe dans l'histoire à avoir obtenu la domination économique sans briguer l'autorité politique ». La raison de ce

²⁴ L'impérialisme, p.19
²⁵ L'impérialisme, p. 251
²⁶ L'impérialisme, p.75
²⁷ L'impérialisme, p. 119
²⁸ L'impérialisme, p. 179
²⁹ L'impérialisme, p.19
³⁰ L'impérialisme, p. 19

revirement : l'incapacité de la structure de l'État-nation à permettre la poursuite de l'expansion de l'économie capitaliste. Dès lors la guerre pour le pouvoir est ouverte. Mais, ni l'État ni la bourgeoisie ne l'emportent nettement, les institutions nationales résistant bien à la mégalomanie des aspirations impérialistes et en partie aux tentatives de la bourgeoisie de se servir de l'État et de ses instruments de violence à ses propres fins économiques. Ce n'est que quand la bourgeoisie allemande décidera de tout miser sur le mouvement nazi et de gouverner avec la populace (les déclassés de toutes les classes) que les choses changeront, mais trop tard. La bourgeoisie réussira bien à détruire l'État mais la populace liquidera la bourgeoisie en même temps que toutes les autres classes et institutions.

Quand l'accumulation du capital eut atteint ses limites naturelles, nationales, la bourgeoisie comprit que ce serait seulement avec une idéologie selon laquelle « l'expansion, tout est là »³¹ et seulement avec un processus d'accumulation du pouvoir correspondant que l'on pourrait remettre le vieux moteur en marche.

En moins de vingt ans, la Grande Bretagne, la France, l'Allemagne et la Belgique colonisent respectivement : 12 millions de km² et 66 millions d'individus, 9 millions de km² et 26 millions d'individus, 2,5 millions de km² et 13 millions d'individus, 2,5 millions de km² et 8,5 millions d'individus. Mais, écrit Arendt, beaucoup commencent à voir que la condition humaine et les limitations du globe opposent un sérieux obstacle à un processus qui ne peut cesser ni se stabiliser, « mais seulement déclencher les unes après les autres toute une série de catastrophes une fois ces limites atteintes ». **Pour quelle raison le concert des nations européennes permet-il alors un tel fléau de se répandre ?**



La réponse est simple. Tous les gouvernements sans exception savent alors parfaitement que leur pays est secrètement en train de se désintégrer et qu'ils vivent en sursis. La raison : la production capitaliste dans un système social fondé sur la distribution inégalitaire aboutit à l'accumulation et la concentration d'un **capital superflu** condamné à l'inertie à l'intérieur des capacités nationales de production et de consommation. Les crises et les dépressions des années 1860 et 1870 ont conforté les capitalistes dans l'idée que l'offre et la demande doivent provenir de l'extérieur de la société capitaliste. Pour des pays où le capitalisme a pénétré la structure économique toute entière, cela revient à choisir « entre voir s'écrouler le système entier ou trouver de nouveaux marchés » en pénétrant de nouveaux pays non capitalistes. **Le péché originel** de pillage pur et simple qui, des siècles auparavant, avait permis « l'accumulation originelle du capital », analysée par Marx, **doit se répéter** si l'on ne veut pas voir soudain disparaître le moteur de l'accumulation. « Face à ce danger, qui ne menaçait pas uniquement la bourgeoisie, mais aussi la nation toute entière, d'une chute catastrophique de la production, les producteurs capitalistes comprirent que les formes et les lois de leur système de production « avaient depuis l'origine été calculés à l'échelle de la terre entière » ».

Nous atteignons aujourd'hui cette échelle et il semble que comme l'avait prévu Cecil Rhodes la survie du système capitaliste nécessite l'annexion des étoiles !

Le scandale de **Panama** en France, le **Gründungsschwindel** en Allemagne et en Autriche éloignent les épargnants des investissements à l'étranger, à fort profit mais à hauts risques. Ils

³¹ L'impérialisme, p. 20

reviennent, appauvris et aigris, vers le processus normal de production. Les détenteurs de gros capital restent seuls, superflus par rapport à un corps national dont ils sont de toute manière des parasites. C'est par leur demande de protection par les gouvernements de leurs investissements à l'étranger qu'ils reprendront place dans la vie de la nation.

« À cet égard, ils suivaient la tradition bien établie de la société bourgeoise, consistant à ne voir dans les institutions politiques qu'un **instrument destiné à protéger la propriété individuelle**. Seule l'heureuse coïncidence de l'essor d'une nouvelle classe de propriétaires avec la révolution industrielle avait fait de la bourgeoisie le promoteur et le nerf de la production. Tant qu'elle remplissait cette fonction essentielle dans la société moderne, qui est surtout une communauté de producteurs, sa richesse jouait un rôle important pour la nation. »³²

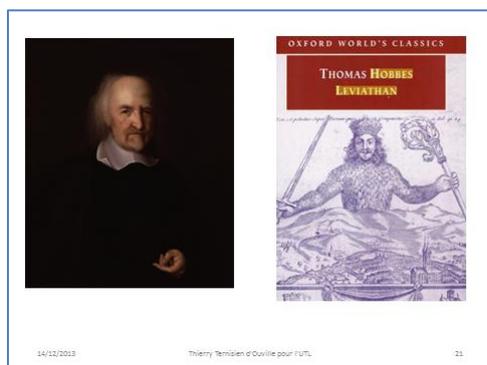
Les détenteurs du capital **superflu** sont la première fraction de la classe bourgeoise à vouloir des profits sans remplir de réelle fonction sociale.

L'expansion représente pour eux une double planche de salut. Pour leur capital bien sûr, mais pour eux-mêmes, surtout, en les protégeant de la perspective dangereuse de demeurer « à tout jamais **superflus** et parasites ».



« Plus ancienne que la richesse **superflue**, il y avait cet autre sous-produit de la production capitaliste : les déchets humains que chaque crise, succédant invariablement à chaque période de croissance industrielle, éliminait en permanence de la société productive. Les hommes devenus des oisifs permanents étaient aussi **superflus** par rapport à la communauté que les détenteurs de la richesse superflue. »³³ Tout au long du XIX^e siècle l'émigration de ces hommes, considérés comme dangereux pour leur propre pays, contribuera à peupler les dominions du Canada et de l'Australie ainsi que les États-Unis.

La nouveauté de l'ère impérialiste est que ces deux forces **superflues**, argent et main-d'œuvre, capital et populace, « se sont données la main pour quitter ensemble le pays ». L'expansion, exportation du pouvoir gouvernemental et annexion de tout territoire où des nationaux ont investi argent ou travail, semble alors la seule alternative à la « **superfluité** » croissante d'argent et d'hommes et offrir un remède permanent à un mal permanent.



Cette **alliance entre populace et capital** est à l'origine de toute politique impérialiste. Elle révélera une force qui a toujours existé dans la structure de base de la société bourgeoise, et à laquelle le philosophe Hobbes (1588-1679) a donné sa pensée politique, qui deviendra le préalable à toute doctrine raciale : l'exclusion par principe de la seule idée régulatrice en termes de droit international, l'idée d'humanité.

³² L'impérialisme, p. 61-62

³³ L'impérialisme, p. 62-63

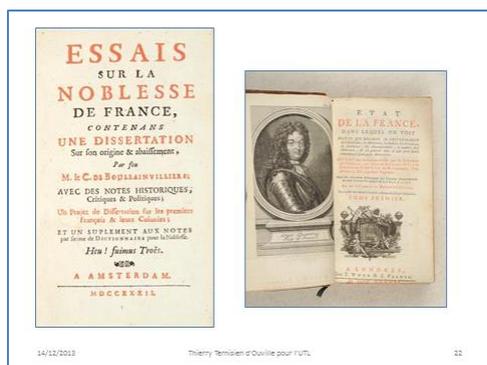
« S'il devait se révéler exact que nous sommes emprisonnés dans ce processus perpétuel d'accumulation du pouvoir conçu par Hobbes, alors l'organisation de la populace prendra inévitablement la forme d'une transformation des nations en races, car il n'existe, dans les conditions d'une société d'accumulation, aucun autre lien unificateur possible entre des individus, qui du fait même du processus d'accumulation du pouvoir et d'expansion, sont en train de perdre toutes les relations qui par nature les unissent à leurs semblables. »³⁴

Les deux chapitres qui suivent traitent du racisme.

3. La pensée raciale avant le racisme³⁵

Dans le premier, Arendt retrace la naissance du racisme et sa transformation en principale arme idéologique des politiques impérialistes. C'est l'occasion d'un développement célèbre sur les **idéologies**, des « systèmes fondés sur une opinion unique se révélant assez forte pour attirer et convaincre une majorité de gens et suffisamment étendue pour les guider à travers les diverses expériences et situations d'une vie moderne moyenne. Car une idéologie diffère d'une simple opinion en ce qu'elle affirme détenir soit la clé de l'histoire, soit la solution à toutes les « énigmes de l'univers », soit encore la connaissance profonde des lois universelles cachées, censées gouverner l'homme et la nature. Peu d'idéologies ont su acquérir assez de prépondérance pour survivre à la lutte sans merci menée par la persuasion, et seules deux d'entre elles y sont effectivement parvenues en écrasant vraiment toutes les autres : l'idéologie qui interprète l'histoire comme une lutte économiques entre classes et celle qui l'interprète comme une lutte naturelle entre races. Toutes deux ont exercé sur les masses une séduction assez forte pour se gagner l'appui de l'État et pour s'imposer comme des doctrines nationales officielles. Mais, bien au-delà des frontières à l'intérieur desquelles la pensée raciale et la pensée de classe se sont érigées en modèles de pensée obligatoires, la libre opinion publique les a faites siennes à un point tel que les intellectuels mais aussi les masses n'accepteraient désormais plus une analyse des événements passés ou présents en désaccord avec l'une ou l'autre de ces perspectives».³⁶

C'est en France, au début du XVIII^e siècle, qu'Arendt retrouve « les germes de ce qui devait plus tard devenir la capacité du racisme à détruire les nations et à annihiler l'humanité. Soucieux de rendre à la noblesse une primauté sans conteste, le comte de Boulainvilliers (1658-1722) propose à ses semblables, les nobles, de nier avoir une origine commune avec le peuple français, de briser l'unité de la nation et de se réclamer d'une distinction originelle, donc éternelle. Bien avant le développement du racisme impérialiste il voit dans les habitants originels de la France des indigènes au sens moderne du terme, des sujets, non pas du roi, mais de tous ceux dont le privilège est de descendre d'un peuple de conquérants qui, par droit de naissance, doivent, seuls, être appelés « Français ». À la fin du XVIII^e siècle, lorsque la Révolution française contraindra une grande part de la noblesse française à chercher refuge en Allemagne et en Angleterre, ces idées se révéleront une précieuse arme politique. Arendt résume ce qu'elle qualifie « d'identification tribale » en une formule lapidaire : **une race d'aristocrates contre une nation de citoyens.**



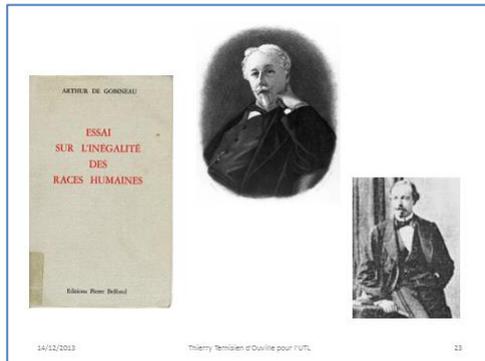
³⁴ L'impérialisme, p. 74

³⁵ L'impérialisme, p.75

³⁶ L'impérialisme, p. 76-77

La pensée raciale allemande est inventée, après la déroute de la vieille armée prussienne devant Napoléon, pour unir le peuple contre une domination étrangère, en éveillant chez lui la conscience d'une origine commune. **L'unité de race comme substitut à l'émancipation nationale** résume Arendt. Plutôt proche du nationalisme à ses débuts, elle s'en éloigne à partir de 1814 quand l'origine commune devient décrite en termes de liens du sang, d'attaches familiales, d'unité tribale. Cette insistance sur une origine tribale comme condition de l'identité nationale et l'accent mis par les romantiques allemands sur la personnalité innée et la noblesse naturelle ont, selon Arendt préparé le terrain à la pensée raciale en Allemagne. Une fois amalgamés, ces deux courants constitueront la base même du racisme en tant qu'idéologie à part entière.

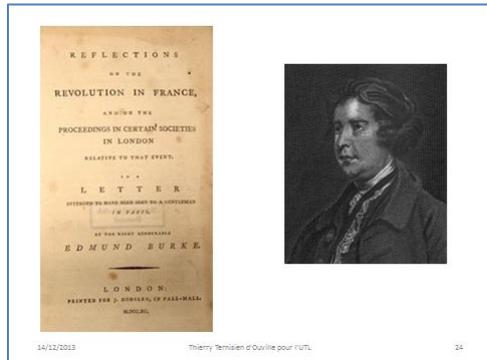
Mais la France devancera l'Allemagne, non pas du fait d'intellectuels de la classe moyenne



mais de celui d'un noble « aussi doué que frustré », le **Comte de Gobineau** (1816-1882) qui publie en 1853 son *Essai sur l'inégalité des races* dont la première phrase reste célèbre : « La chute de la civilisation est le phénomène le plus frappant et, en même temps, le plus obscur de l'histoire ». S'intéressant à la chute, et non à l'essor, des civilisations il en « découvre », ce qui le fera admirer par beaucoup d'écrivains et de biographes, la « raison », **la nouvelle clef de l'histoire**. « La chute des civilisations est due à une dégénérescence de la race, ce pourrissement étant

causé par un sang mêlé. Cela implique que dans tout mélange la race inférieure est dominante ». Ce type d'argumentation ne deviendra un lieu commun qu'après le tournant impérialiste du siècle.

Les graines de la pensée raciale anglaise sont, elles, semées en réaction à la Révolution française.



Révolution dont la dénonciation la plus violente sera celle d'Edmund **Burke** (1729-1797). Contre ses « principes abstraits » il affirmera : « la ligne constante de notre Constitution a toujours été de revendiquer nos libertés et de les faire respecter en tant qu'héritage inaliénable transmis par nos aïeux et que nous devons transmettre à la postérité ; en tant que bien qui appartient au peuple de ce royaume sans aucune référence à un autre droit plus général ni plus ancien ». Sans empiéter sur les droits de la classe privilégiée, Burke élargit le principe de ces privilèges

au peuple anglais tout entier, en faisant de celui-ci **une sorte de noblesse des nations**. Les « **droits des anglais** » contre les **droits des hommes synthétise Arendt**.

Cette pensée raciale, indique Arendt, « selon toute vraisemblance, aurait disparu le moment venu », comme d'autres opinions irresponsables du XIX^e siècle » sans « le choc des nouvelles expériences » imposées à l'humanité occidentale par l'ère impérialiste. Le racisme des impérialistes trouva en elle une aide, une forme de respectabilité et la caution apparente de la tradition pour masquer son incompatibilité fondamentale avec les valeurs politiques et morales occidentales héritées du passé. Incompatibilité qui détruira le concert des nations européennes.

4. Race et bureaucratie³⁷

Dans ce **second chapitre** consacré au racisme, Arendt traite des « deux moyens visant à imposer organisation et autorité politique aux populations étrangères » découverts au cours des premières décennies de l'impérialisme : **Race** et **Bureaucratie**.³⁸

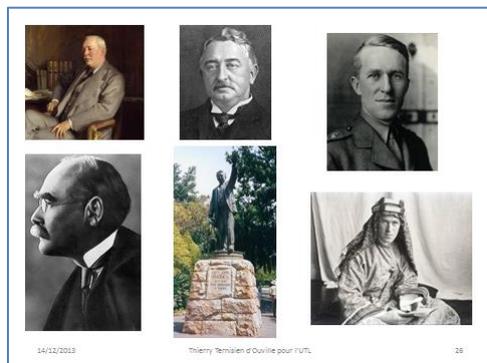


La **race** est « découverte », comme moyen de domination politique, en Afrique du Sud, comme réaction semi-consciente face à des peuples dont l'humanité fait honte et peur à l'homme européen. « Réponse des Boers à l'accablante monstruosité de l'Afrique et explication de la folie qui les saisit et les illumina comme « l'éclair dans un ciel serein : Exterminer toutes les brutes » »³⁹.

Réponse qui conduit aux massacres, alors, les plus terribles de l'histoire : extermination des tribus hottentotes par les Boers, décimation de la paisible population du Congo, 20 à 40 millions d'individus, réduite à 8 millions. Et surtout à l'introduction triomphante de semblables procédés de pacification dans les politiques étrangères.

Arendt cite Guillaume II s'adressant au corps expéditionnaire allemand chargé d'écraser l'insurrection des Boxers en 1900 : « Tout comme les Huns, il y a mille ans, se firent, sous la conduite d'Attila, une réputation qui leur vaut encore de vivre dans l'histoire, puisse le nom d'Allemand se faire connaître en Chine de telle manière que plus jamais un Chinois n'osera poser les yeux sur un Allemand ».

La **bureaucratie** est, elle, découverte en Algérie, Égypte et en Inde. Elle devient l'organisation du grand jeu de l'expansion où chaque région est considérée comme un tremplin pour de nouveaux engagements, chaque peuple un instrument pour de nouveaux investissements, de nouvelles conquêtes. L'administrateur gouverne à l'aide de rapports et par décrets, dans un secret plus hostile que celui de n'importe quel despote oriental.



C'est l'histoire de cette double domination qu'Arendt retrace et analyse en trois parties, **le monde fantôme du continent noir, l'or et la race, l'impérialiste**.

Elle retrouve son image du « **superflu** » avec la course vers l'or sud-africain et la ruée des « **hommes superflus** » vers le Cap, en ayant assez « d'être comptés au nombre des parias et voulant faire partie d'une race de maîtres ».

Elle termine par le portrait de trois impérialistes britanniques, prenant ses distances avec la légende de l'impérialisme écrite par Kipling. Deux administrateurs : Lord Cromer (1841-1917), en Inde puis en Égypte et Cecil Rhodes (1853-1902) en Afrique du Sud et Lawrence d'Arabie (1888-1935), « l'homme le plus valeureux passé du personnage d'aventurier à celui d'agent secret ».

³⁷ L'impérialisme, p. 119

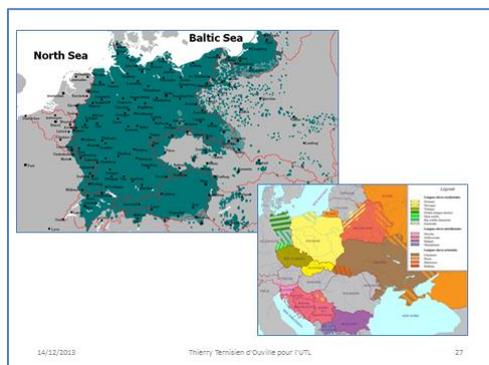
³⁸ L'impérialisme, p. 119

³⁹ Arendt se réfère à la nouvelle de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, ouvrage qui peut le mieux nous éclairer sur la véritable expérience de la race en Afrique.

« Lorsque la populace européenne découvrit quelle « merveilleuse vertu » une peau blanche pouvait être en Afrique, lorsqu'en Inde le conquérant anglais devint un administrateur qui désormais ne croyait plus à la validité universelle de la loi mais était convaincu de sa propre aptitude innée à gouverner et à dominer ; (...) quand les services secrets britanniques (surtout après la Première guerre mondiale) commencèrent à attirer les meilleurs fils d'Angleterre qui préféraient servir de mystérieuses forces à travers le monde plutôt que le bien public de leur pays, la scène sembla prête à accueillir toutes les horreurs possibles. Là, à la barbe de tous, se trouvaient maints éléments qui, **une fois réunis**, seraient capables de créer **un gouvernement totalitaire fondé sur le racisme**. Des «massacres administratifs» étaient proposés par des bureaucrates aux Indes, tandis que les fonctionnaires en Afrique déclaraient « qu'aucune considération éthique telle que les droits de l'homme ne sera autorisée à barrer la route » à la domination blanche ». ⁴⁰

5. L'impérialisme continental : les mouvements annexionnistes⁴¹

Nazisme et bolchévisme doivent plus, respectivement, au pangermanisme et au panslavisme qu'à toute autre idéologie ou mouvement politique. « Ni Hitler ni Staline n'ont jamais reconnu leur dette envers l'impérialisme dans le développement de leurs méthodes de domination, mais ni l'un ni l'autre n'ont hésité à admettre ce qu'ils devaient à l'idéologie des mouvements annexionnistes ou à imiter leurs slogans».



Ces mouvements, nés avant l'impérialisme, ne percent que dans les années 1880 avec la triomphale expansion impérialiste des nations occidentales. Les nations d'Europe centrale et orientale, sans colonies et

espoirs d'expansion outre-mer, décident qu'elles ont le même droit que les autres peuples à l'expansion et qu'à défaut d'autres possibilités de s'étendre, elles le feront en Europe.

L'expansion sur le continent ne tolère, contrairement à celle outre-mer, aucune distance entre les méthodes et les institutions de la colonie et de la nation. Si l'impérialisme continental partage avec l'impérialisme colonial un même mépris pour l'étroitesse de l'État-nation, il lui oppose plus une « **conscience tribale élargie** », supposée unir tous les peuples partageant des traditions de même origine indépendamment de leur histoire et de leur localisation, que des arguments économiques. Il a donc d'emblée une plus grande affinité avec la pensée raciale et peut développer des concepts de race à base totalement idéologiques bien plus rapidement et efficacement. Il le fera dans le cadre de ce qu'Arendt appelle le **nationalisme tribal**, nationalisme des peuples qui n'ont pas atteint la souveraineté de l'État-nation. Conjugué à la frustration de n'avoir pu prendre part à la soudaine expansion des années 1880, à la présence de minorités opprimées comme les Slaves en Autriche et les Polonais en Russie **il débouchera sur un antisémitisme violent, les Juifs apparaissant comme les agents non seulement d'un appareil d'État oppressif, mais aussi d'un oppresseur étranger**. Antisémitisme qui deviendra le pivot de toute une conception de la vie et du monde indépendamment des faits et circonstances politiques.

En plus d'une analyse passionnante des rapports entre l'État et la nation sur laquelle je

⁴⁰ L'impérialisme, p. 177-178

⁴¹ L'impérialisme, p. 179

reviendrai dans le dernier cours de ce séminaire, deux éléments sont encore à relever dans ce chapitre. Arendt les développe sous les en-têtes, **L'héritage du mépris de la Loi, Parti et mouvement.**

Le mépris déclaré de la Loi et la justification idéologique de son absence s'afficheront beaucoup plus largement dans l'impérialisme continental que dans l'impérialisme colonial, pour deux raisons. L'absence d'éloignement géographique séparant illégalité de la domination dans des pays étrangers et légalité dans le pays natal. L'absence de tradition constitutionnelle conduisant à une conception autoritaire et arbitraire du pouvoir. Le gouvernement par la bureaucratie, par décrets deviendra la règle en Autriche et en Russie, sur le modèle même des administrateurs impérialistes dans les colonies. La bureaucratie autrichienne amènera le plus grand de ses



écrivains modernes, **Franz Kafka**, à se faire l'humoriste et le critique de sa structure. Le courant totalitaire moderne ira encore plus loin que ces premières bureaucraties en faisant intrusion dans la vie privée et intérieure de l'individu, en annihilant toute spontanéité faisant succéder à la stérilité politique une stérilité complète.

Quant à la différence entre **Parti et Mouvement**, Arendt la développera pleinement dans son troisième volume sur le totalitarisme. J'y reviendrai donc à ce moment.

6. Le déclin de l'État-nation et la fin des droits de l'homme⁴²

Dernier chapitre, et pas le moindre, de ce remarquable volume sur *l'impérialisme*, non traduit pendant plus de 30 ans en France. Chapitre qui semble faire écho au deuxième chapitre du volume *Sur l'antisémitisme*. Sa portée est encore plus large. Arendt décrit, d'abord, de façon saisissante la « **réaction en chaîne** » qui s'est déclenchée avec la Première Guerre mondiale et « dans laquelle nous sommes pris depuis lors et que personne ne paraît pouvoir arrêter ».

Elle focalise son analyse sur l'émergence de « deux groupes dont les souffrances en cette période d'entre-deux guerres, étaient différentes de celles de tous les autres ; bien pires que celles des classes moyennes dépossédées, des chômeurs, des petits rentiers, des pensionnés que les événements avaient privés de statut social, de la possibilité de travailler et du droit de posséder ; ils avaient perdu ces droits qui avaient été conçus et même définis comme inaliénables : les Droits de l'homme ». **Les apatrides et les minorités.**



Avec l'apparition des minorités en Europe orientale et méridionale et l'arrivée de populations apatrides en Europe centrale et occidentale, un élément de désintégration tout à fait nouveau est introduit dans l'Europe d'après la Première Guerre mondiale. Le retrait de la nationalité (la dénationalisation) devient une arme puissante entre les mains de la politique totalitaire et l'incapacité constitutionnelle des États-nations à garantir des droits humains à ceux qui ont

⁴² L'impérialisme, p. 251

perdu les droits garantis par leur nationalité permet aux gouvernements d'imposer leurs modèles de valeurs, même à leurs adversaires. **Ce qu'explique le journal des SS dès 1938.** Si le monde n'est pas convaincu que les Juifs sont la lie de la terre, il va bientôt l'être, quand des mendiants impossibles à identifier, sans nationalité et sans passeport, passeront leurs frontières. Les mots mêmes de « droits de l'homme » devinrent aux yeux de tous, victimes, persécuteurs et observateurs le signe manifeste d'idéalisme sans espoir ou d'hypocrisie hasardeuse.

Arendt utilise dans la suite de ce chapitre la longue note sur les traités qui ont régi le sort des **minorités** à la fin de la Première Guerre mondiale rédigée en 1938, à Montauban, et envoyée à Eric Cohn-Bendit. Pour Arendt ces traités disent textuellement ce qui jusque-là était resté implicite. Dans les États-nations seuls les nationaux peuvent être des citoyens et bénéficier de l'entière protection des institutions légales. À moins qu'ils ne soient complètement assimilés et coupés de leur origine nationale, les personnes de nationalité différente relèvent d'une loi d'exception et doivent être placés sous la protection d'un organisme extérieur, la Société des nations. **La transformation de l'État d'instrument de la Loi en un instrument de la nation s'est accomplie.** La nation a conquis l'État, l'intérêt national l'a emporté sur la Loi

bien avant que Hitler puisse proclamer : « Le droit est ce qui est bon pour le peuple allemand ».

Mais plus encore que la question des minorités, réglée en partie depuis l'époque où Arendt écrivait *Les origines du totalitarisme* par la multiplication des États membres de l'ONU (193 aujourd'hui), c'est celle des **apatrides** qui se révélera autrement difficile et lourde de conséquences. Ne serait-ce que parce que le règlement partiel de la première question accroîtra l'ampleur de la seconde.



Chaque évènement politique depuis

la Première Guerre mondiale ajoutera une nouvelle catégorie à ceux qui doivent vivre hors du giron la Loi. Le plus ancien des peuples apatrides est celui des **Heimatlosen** (sans-abri) créé par les traités de paix de 1919, la dissolution de l'Autriche-Hongrie, la mise en place des États baltes. L'apatride deviendra l'objet d'une attention et d'une considération tardives lors qu'il sera rejoint dans son statut juridique par les réfugiés chassés de leur pays par les révolutions et les guerres civiles et dénationalisés par leur gouvernement. Par ordre chronologique, des millions de Russe, des centaines de milliers d'Arméniens, des



centaines de milliers d'allemands et plus d'un demi-million d'Espagnols.

La **dénationalisation** massive, entièrement nouvelle à cette époque, suppose une structure d'État qui, si elle n'est pas encore tout à fait totalitaire, n'est en tout cas pas prête à tolérer la moindre opposition et qui préfère perdre ses citoyens plutôt de donner asile à des individus aux vues divergentes. C'est la première conséquence de ce qu'Arendt appelle **le déclin de l'État-nation**. Le remplacement de l'appellation officielle d'apatrides par celle de « personnes déplacées », effaçant le fait que ces personnes ont perdu la protection de leur gouvernement et que seuls des accords internationaux peuvent sauvegarder leur statut juridique, en est une autre, symboliquement très forte. Tout comme la disparition ou l'affaiblissement considérable du droit d'asile et l'échec des deux seules solutions rapides : le rapatriement ou la naturalisation. Le seul substitut concret à une patrie inexistante est devenu

le camp d'internement, seul « pays » que dès les années 1930 et, encore de nos jours, le monde ait à offrir aux apatrides.

Les **Juifs** ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la « nation des minorités » ainsi que dans la formation d'un « peuple apatride ». Après la Seconde Guerre mondiale et le génocide des Juifs en Europe, la question juive sera résolue au moyen d'un territoire colonisée puis conquis. Mais au prix de la création d'une nouvelle catégorie de réfugiés, les Arabes, les Palestiniens dirait-on aujourd'hui, accroissant, à l'époque de 700 à 800 000 le nombre des apatrides et des sans-droits. Phénomène qui se reproduira en Inde, à grande échelle, pour des millions de gens et, depuis, chaque fois que de nouveaux États sont créés.

La maladie d'un État-nation, qui ne saurait exister sans l'égalité devant la Loi, principe juridique prévu à l'origine pour remplacer l'ancien ordre féodal, est, pour Arendt, incurable. Plus son incompetence est manifeste à traiter les apatrides, les « sans-papiers », comme on dit aujourd'hui, plus grande y est l'extension de l'arbitraire exercé, à leur encontre, par les décrets et l'action de la police, plus grande est la tentation de priver tous les citoyens de statut juridique et de les gouverner au moyen d'une police omnipotente.

Arendt termine cette deuxième partie des *Origines du totalitarisme* par une longue analyse **des embarras suscités par les droits de l'homme** dont l'actualité reste entière et sa conclusion, comme souvent chez elle, saisissante.



La **première** perte subie par les apatrides est celle de leur patrie, dans laquelle ils étaient nés et par laquelle ils s'étaient ménagés une place distincte dans le monde. Cette perte n'est pas sans précédent, ce qui l'est c'est l'impossibilité d'en trouver une autre. La **seconde** perte est celle de la protection d'un gouvernement. Là aussi ce n'est pas sans précédent, ce qui l'est c'est l'impossibilité du droit d'asile à y répondre, du fait du nombre, du caractère non exceptionnel et des raisons de cette apatridie.

Ce que réalise, et nous fait réaliser Arendt, c'est que ce que perdent ces sans-droits de notre monde moderne, ce n'est pas le droit à la liberté mais le droit d'agir. Ce n'est pas le droit de penser mais le droit d'avoir une opinion.

« Nous n'avons pris conscience de l'existence **d'un droit d'avoir des droits** (ce qui signifie : vivre dans une structure où l'on est jugé en fonction de ses actes et de ses opinions) du droit d'appartenir à une certaine catégorie de communauté organisée que lorsque des millions de gens ont subitement perdu ces droits sans espoir de retour par la suite de la nouvelle situation politique globale ». ⁴³ **Le drame, ajoute Arendt, c'est que cette catastrophe n'est pas née d'un manque de civilisation mais parce que bon gré mal gré nous avons vraiment commencé à vivre dans un monde Un.** Seule une humanité complètement organisée peut faire que la perte de la patrie et de statut politique revienne à être expulsé de l'humanité entière.



Ces faits et réflexions, nous dit Arendt, apportent une confirmation ironique, amère et tardive

⁴³ L'impérialisme, p. 297

aux fameux arguments qu'Edmund Burke opposait à la Déclaration française des droits de l'homme dont il critiquait « l'abstraction ». Non seulement la perte des droits nationaux entraîne dans tous les cas celle des droits de l'homme, mais seule la restauration ou l'établissement de droits nationaux permet leur rétablissement. Au moment même où Arendt écrit son livre la création de l'État d'Israël le démontre, de façon opposée, pour les Juifs et les Arabes de Palestine. Les individus chassés de toute communauté politique, quel que soit leur sort, leur degré de liberté ou d'oppression, ont perdu tout rôle dans le monde fait de nos efforts communs. Ils apparaissent comme les premiers signes d'une possible régression par rapport à la civilisation.

« Le danger mortel pour la civilisation n'est plus désormais un danger qui viendrait de l'extérieur. La nature a été maîtrisée et il n'est plus de barbares pour tenter de détruire ce qu'ils ne peuvent comprendre, comme les Mongols menacèrent l'Europe pendant des siècles. Même l'apparition des gouvernements totalitaires est un phénomène situé à l'intérieur, et non à l'extérieur, de notre civilisation. Le danger est qu'une civilisation globale, coordonnée à l'échelle universelle, se mette un jour à produire des barbares nés de son propre sein, à force d'avoir imposé à des millions de gens des conditions de vie qui en dépit des apparences, sont les conditions de vie de sauvages⁴⁴ ».

E. Le totalitarisme

1. Vue d'ensemble

Troisième partie de son monumental ouvrage, *Le totalitarisme* est la partie rédigée en dernier par Arendt et remaniée plusieurs fois jusqu'à sa version finale de 1966.

C'est, paradoxalement, (paradoxe qui en dit beaucoup sur les rigidités idéologiques du milieu intellectuel français) cette partie qui fut publiée la première en France en 1972, dans un volume isolé et sous le titre curieux, *Le système totalitaire* (!).

Un an avant *L'antisémitisme*, dix ans avant *L'impérialisme*.

Trois éditeurs différents⁴⁵ s'étant chargés de ces publications, aucun travail de présentation d'ensemble des *Origines du totalitarisme* et du lien entre ces trois parties ne sera disponible en France jusqu'en 2002 (!!).

L'acheteur des trois volumes de poche disponibles chez Point/Seuil doit lire la quatrième de couverture pour connaître l'ordre de lecture (!!!).

Seul avantage de ce travail ubuesque et scandaleux des éditeurs français, *Le totalitarisme* dispose dans sa traduction française d'une préface remaniée en 1971 par rapport à la version anglaise de 1966. J'utiliserai d'ailleurs cette préface dans le prochain cours.

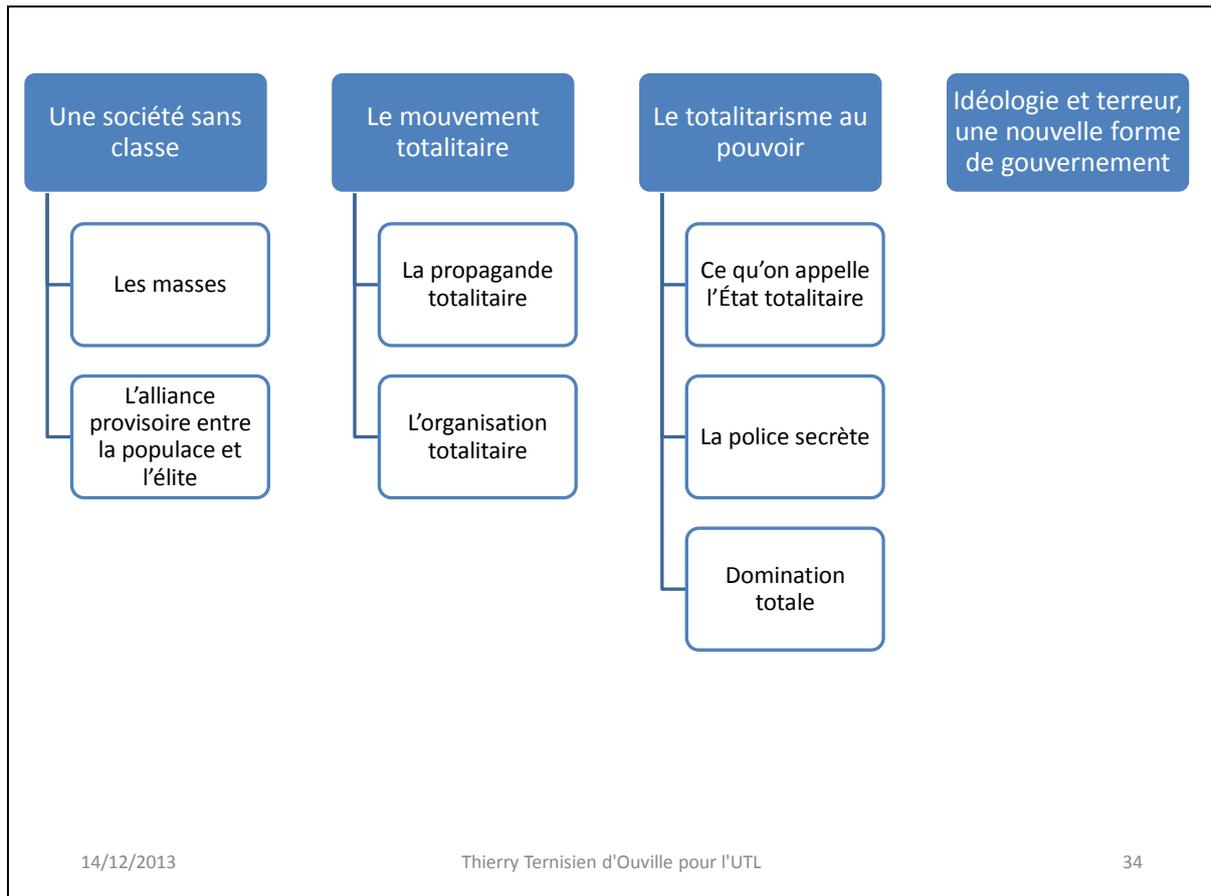
Revenons aux trois questions posées par Hannah Arendt. « **Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ?** ».

La première partie, *L'antisémitisme*, fournit de nombreux éléments répondant à la deuxième question (Pourquoi... ?) et la deuxième partie, *L'impérialisme*, beaucoup d'éléments de réponse à la troisième question (Comment... ?).

Le totalitarisme répond surtout à la première question (Que s'est-il... ?).

⁴⁴ L'impérialisme, p. 307

⁴⁵ Respectivement, Le Seuil, Calmann-Levy, Fayard



À noter la citation de David Rousset en exergue de ce volume.

Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible (p.181)

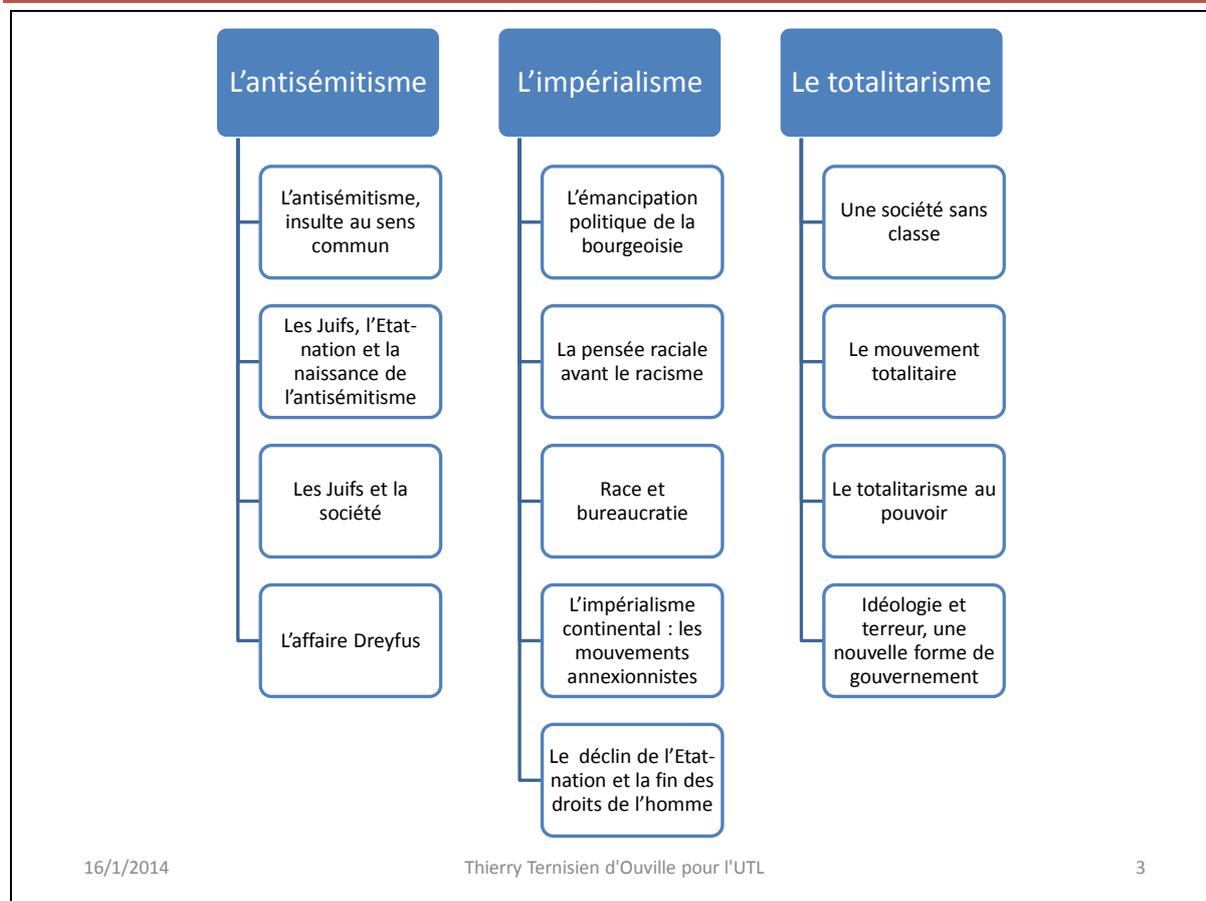
14/12/2013

Thierry Ternisien d'Ouille pour l'UTL

35

Autour des *Origines du totalitarisme* (2/2) 1929 – 1958

A. Introduction : bref retour sur le cours précédent



Contrairement à ce que sa publication tardive en France (1972, 1973, 1982), en volumes séparés, par trois éditeurs, et dans le désordre pourrait faire croire, il s'agit **d'un seul livre** publié aux États-Unis en 1951 et comportant trois parties :

1. L'antisémitisme
2. L'impérialisme
3. Le **totalitarisme** (et non le système totalitaire)

L'impérialisme, publié en dernier et peu lu en France, constitue la partie centrale sans laquelle la **perspective historique** dressée par Arendt disparaît.

Dans la première partie, *L'antisémitisme*, Arendt recherche les origines⁴⁶ de l'antisémitisme moderne. Elle en refuse les interprétations hâtives (accident, haine religieuse, nationalisme) et replace son histoire dans le cadre plus général du **développement et du déclin de l'État-nation**. Elle trouve la source de l'hostilité des groupes sociaux envers les Juifs dans leurs relations avec l'État et celle du succès de l'antisémitisme auprès des déclassés⁴⁷ de toutes les couches sociales, toujours plus nombreux, dans l'histoire des relations entre les Juifs et la société. L'Affaire Dreyfus, qu'elle raconte et analyse longuement, constitue pour elle une

⁴⁶ À ne surtout pas confondre avec les causes

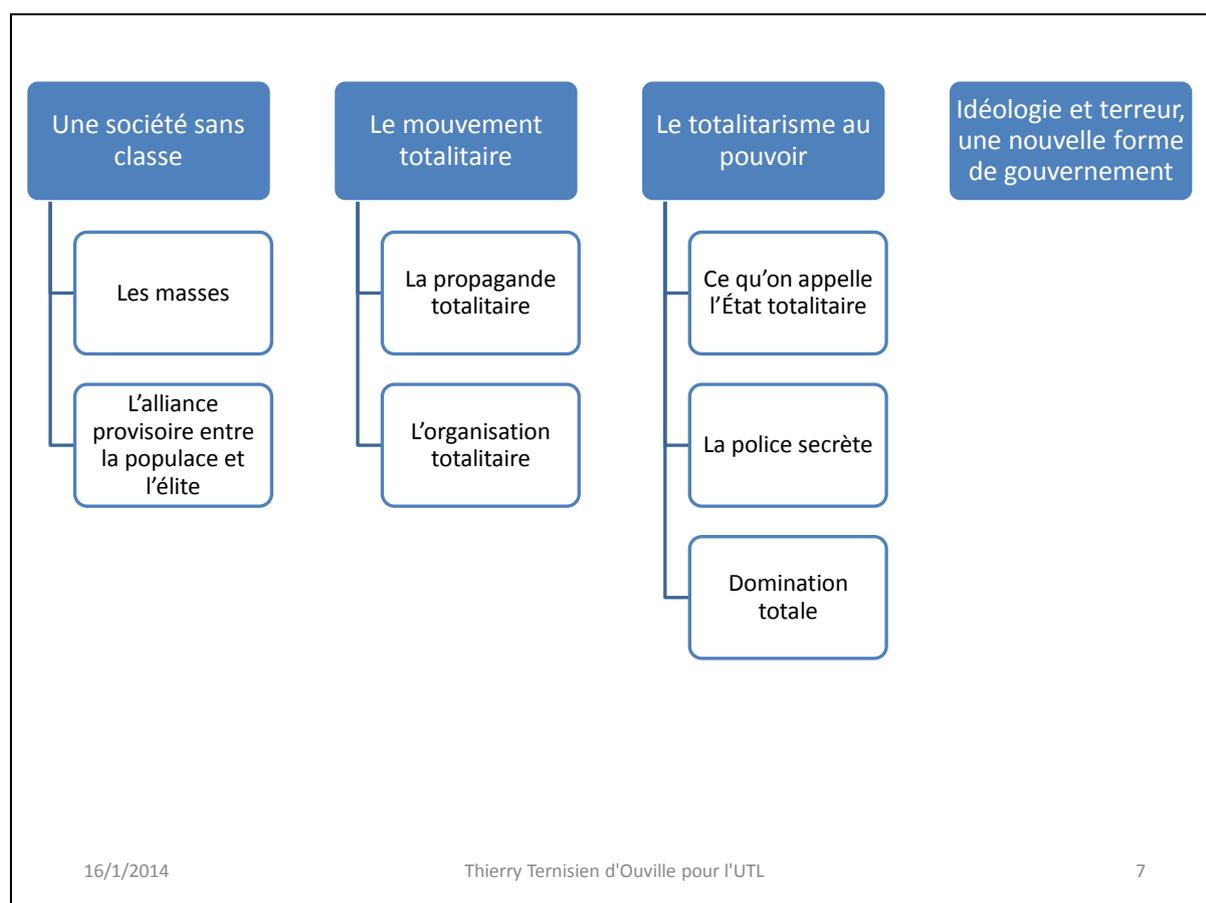
⁴⁷ constituant ce qu'elle appelle la populace ou la foule

répétition générale de ce qui se passera trente ans plus tard en Allemagne.

Dans la deuxième partie, *L'impérialisme*, Arendt remonte aux **origines du racisme** et décrit son développement en lien avec celui des deux types d'impérialisme, **l'impérialisme colonial** et **l'impérialisme continental**. Le premier à travers la découverte et la mise en œuvre des « deux moyens visant à imposer organisation et autorité politique aux populations étrangères », **race** et **bureaucratie**, fournira au second les éléments qui cristalliseront avec l'antisémitisme dans **le totalitarisme**, objet de la troisième et dernière partie.

B. Le totalitarisme

1. Vue d'ensemble



Commençons par les trois questions posées par Hannah Arendt dans sa préface. « **Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ?** ». Si les trois parties fournissent des éléments de réponse, *L'antisémitisme* et *L'impérialisme* nous en ont surtout donnés beaucoup concernant les questions Pourquoi et Comment ?.

***Le totalitarisme* répond surtout à la deuxième question : Que s'est-il passé ?**

La structure de ce volume beaucoup plus simple que celle des deux premiers me permet de passer directement à un aperçu des principales thèses développées.

Après avoir, cependant, attiré votre attention sur la citation de David Rousset mise en exergue de cette partie « **Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible.**»

« Tout est possible », expression de la croyance du totalitarisme en la toute-puissance humaine.

Je présente dans la suite les principales thèses développées en respectant l'organisation en chapitres :

1. Une société sans classe
2. Le mouvement totalitaire
3. Le totalitarisme au pouvoir
4. Idéologie et terreur

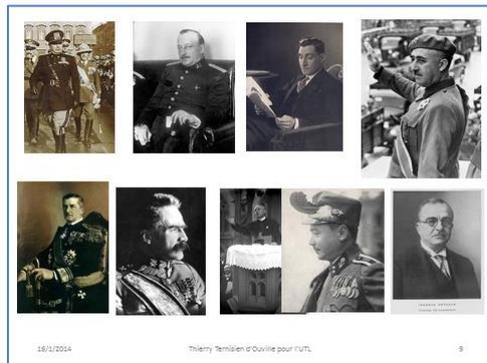
Le texte est celui de la traduction d'Arendt dont j'ai, parfois, allégé et modifié le style pour vous en faciliter la lecture tout en respectant, j'espère, le sens. J'ai aussi, parfois, modifié l'ordonnancement des thèmes à l'intérieur de chacun des quatre chapitres pour faciliter l'accès à une pensée qui se déploie à travers de multiples fils souvent enchevêtrés. Je me suis, bien sûr, limité à la fois sur le nombre des thèmes abordés et sur la longueur des textes sélectionnés.

2. Une société sans classes⁴⁸

Dans ce premier chapitre Arendt analyse les **conditions d'apparition** des **mouvements totalitaires** et leur **capacité** à établir des **régimes totalitaires**.

Vague de mouvements totalitaires

Après la Première Guerre mondiale, une vague de mouvements semi-totalitaires et totalitaires profondément hostiles à la démocratie et favorables à la dictature, déferle sur l'Europe. Ils



visent et réussissent à organiser des **masses** et non des classes. Contrairement aux partis, « représentant d'intérêts » et dépendant de leur poids politique relatif, ils dépendent de la **seule force du nombre**. Dans tous les « petits pays » ces mouvements mettent en place des dictatures plus ou moins classiques : Horthy en Hongrie, Mussolini⁴⁹ en Italie, Pilsudski en Pologne, Seipel et Dollfus en Autriche, Primo de Rivera en Espagne, Salazar au Portugal, Metaxàs en Grèce, Franco en Espagne.

Selon Arendt « ces pays ne contrôlent simplement pas suffisamment de matériel humain » pour permettre la **domination totale** et les **lourdes pertes** de population qui en sont inséparables. Même le peuple allemand, contrairement au peuple russe, n'est pas assez nombreux pour permettre le développement intégral de cette toute nouvelle forme de régime. C'est seulement pendant la guerre, après que les conquêtes à l'Est auront fourni de grandes masses humaines et rendu possibles les camps d'extermination, que l'Allemagne sera à même d'établir un régime complètement totalitaire.

C'est seulement là où de vastes masses sont superflues que le régime totalitaire est possible.

Des masses se découvrant un appétit d'organisation politique

Les **masses** ne sont pas unies par la conscience d'un intérêt commun, elles n'ont pas cette logique spécifique des classes qui s'exprime par la poursuite d'objectifs précis, limités et

⁴⁸ Le système totalitaire, p. 37

⁴⁹ Bien qu'il aime tant l'expression « d'État totalitaire », l'Italie fasciste n'en sera pas un.



accessibles. Le terme de masse s'applique seulement à des gens qui, soit du fait de leur seul nombre, soit par indifférence, soit pour ces deux raisons, ne peuvent s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun, partis politiques, conseils municipaux, organisations professionnelles ou syndicats.

Les masses existent en puissance dans tous les pays, et constituent la majorité de ces vastes couches de gens neutres et politiquement indifférents qui n'adhèrent jamais à un parti et votent rarement (ce que nous appelons aujourd'hui majorité silencieuse ?).

Disparition des classes et développement des masses

Après la Première Guerre mondiale, les murs protecteurs des classes s'effondrent en Allemagne et en Autriche, et plus largement dans tous les États successeurs⁵⁰, lorsque **inflation** et **chômage** aggravent la **dislocation** consécutive à la défaite militaire⁵¹. Le même sort frappe une masse d'individus qui, cependant, se jugent eux-mêmes en termes d'échec individuel et jugent le monde en termes d'injustice spécifique.

Les majorités, qui somnolaient à l'abri de tous les partis, sont transformés en **une seule grande masse inorganisée et déstructurée d'individus furieux** avec pour seul point



commun la haine du statu quo et des puissances établies. Haine du parti social-démocrate pour le chômeur, haine des partis du centre et de la droite pour le petit propriétaire exproprié, haine de l'extrême droite traditionnelle pour les anciennes classes moyenne et supérieure.

Le désintérêt de soi, au sens où l'on n'a pas d'importance à ses propres yeux, le sentiment de pouvoir être sacrifié, d'expression de l'idéalisme individuel **devient un phénomène de masse**. Le vieil adage selon lequel les pauvres et les opprimés n'ont

rien à perdre que leurs chaînes ne s'applique plus aux hommes de masse.

Lorsqu'ils cessent de s'intéresser à leur propre bien-être, **ils sont, enfin, débarrassés de la source de toutes les inquiétudes et de tous les soucis qui rendent la vie humaine pénible et angoissante**. En comparaison de leur absence de matérialisme, « un moine chrétien semble absorbé dans les affaires de ce monde ».

Himmler, qui connaît si bien la mentalité de ceux qu'il organise, décrit les larges couches dans lesquelles il recrute les SS, en disant qu'ils ne s'intéressent pas aux « problèmes quotidiens », mais seulement « aux questions idéologiques qui importeront pour des décennies et des siècles, si bien que l'homme sait qu'il travaille à une grande tâche, comme il n'en apparaît que tous les deux mille ans ».

Cette gigantesque massification d'individus produit une mentalité qui, tel **Cecil Rhodes**⁵² quelque quarante ans auparavant, **pense en continents et sent en siècles**.

⁵⁰ nés de la dislocation des empires

⁵¹ Voir cours n°1

⁵² Voir cours n°3

Ces masses se développent à partir des fragments d'une société hautement atomisée, dont la structure compétitive et la solitude individuelle qui en résulte, ne sont limitées que par l'appartenance à une classe. La principale caractéristique de l'homme de masse n'est pas la brutalité et l'arriération, mais l'isolement et le manque de rapports sociaux normaux. Ces masses proviennent de la société de classe de l'État-nation, criblée de fissures que, seul, cimente le sentiment nationaliste. D'où, dans leur désarroi initial, le basculement vers un nationalisme particulièrement violent, auquel les leaders des masses cèdent, contre leurs propres instincts et leurs propres objectifs, pour des raisons purement démagogiques.

Création d'une société atomisée par Staline

Les mouvements totalitaires ont besoin des conditions spécifiques d'une **masse atomisée et individualisée**. Arendt fait un récit saisissant de la création par Staline d'une telle société, que les circonstances historiques ont déjà préparée en Allemagne pour les nazis.

Au moment de la mort de **Lénine**, aucune voie n'est fermée. Il n'est pas inévitable que la



formation de classes ouvrière, paysanne et moyenne conduite à la lutte des classes qui a caractérisé le capitalisme européen. L'agriculture peut encore se développer sur une base collective, coopérative ou privée, et l'économie nationale demeure libre de suivre le schéma du socialisme, du capitalisme d'État ou de la libre entreprise. Aucune de ces alternatives n'aurait automatiquement détruit la nouvelle structure du pays.

Toutes ces classes et ces nationalités nouvelles font obstacle à Staline lorsqu'il commence à préparer le pays au régime totalitaire. Afin de fabriquer une

masse atomisée et déstructurée, il est d'abord obligé de liquider les vestiges du pouvoir des **soviets**, qui empêchent le développement d'une autorité absolue de la hiérarchie du parti. Ils sapent les soviets nationaux en créant des cellules bolcheviques où se recrutent exclusivement les hauts fonctionnaires des comités centraux. Vers **1930**, les derniers vestiges des anciennes institutions collectives ont disparu pour faire place à une bureaucratie du parti fortement centralisée, dont les tendances à la russification ne diffèrent guère de celles du régime tsariste.

Staline passe alors à la liquidation des classes et, pour des raisons d'idéologie et de propagande, commence par les classes possédantes. **La liquidation des classes moyenne et paysanne** est achevée au début des années **1930**. **La classe de ouvriers** est la suivante à être liquidée collectivement. Le système **stakhanoviste**, adopté au début des années **1930**, brise toute solidarité et toute conscience de classe parmi les ouvriers, par la compétition féroce qu'il instaure et solidifie, provisoirement, une aristocratie stakhanoviste, dont la distance sociale par rapport à l'ouvrier ordinaire est ressentie de façon beaucoup plus aiguë que la distance entre les ouvriers et la direction. Le processus est complété en 1938 par l'introduction du livret de travail, qui transforme officiellement l'ensemble de la classe ouvrière en une **gigantesque armée de forçats**.

Vient enfin, pour couronner le tout, **la liquidation de la bureaucratie** qui a contribué à exécuter les liquidations précédentes. Staline met à peu près deux ans, de **1936 à 1938**, à se débarrasser totalement de l'aristocratie administrative et militaire de la société soviétique. Presque tout, bureaux, usines, organismes économiques et culturels, gouvernement, parti, états-majors passe dans de nouvelles mains. Près de la moitié du personnel administratif, appartenant ou non au parti, est balayée, et liquidée la moitié des membres du parti soit « huit millions d'êtres humains, au moins ». La création d'un **passport intérieur** sur lequel doivent être enregistrés et autorisés tous les départs d'une ville pour une autre complète la destruction

de la bureaucratie du parti en tant que classe. Quant au statut juridique, la bureaucratie se trouve, comme les fonctionnaires du parti, maintenant au même niveau que les ouvriers et rejoint la vaste multitude des travailleurs forcés. Cette purge générale se termine par la **liquidation des plus hauts fonctionnaires de la police** qui ont commencé à organiser l'épuration. Enlevant ainsi toute illusion aux cadres de la **Guépéou**, responsables de la mise en œuvre de l'opération de terreur, quant à la réalité de leur pouvoir.

L'atomisation de masse de la société soviétique est ainsi réalisée par l'usage habile de **purges répétées** qui précèdent invariablement la liquidation effective des groupes.



Pour détruire tous les liens sociaux et familiaux, les purges sont conduites de manière à menacer du même sort l'accusé et toutes ses relations habituelles, des simples connaissances aux amis et aux parents les plus proches. Conséquence de la simple et ingénieuse technique de la « **culpabilité par association** », dès qu'un homme est accusé, ses anciens amis se transforment immédiatement en ses ennemis les plus acharnés. Puisque le mérite se juge au nombre de dénonciations de proches camarades, la

plus élémentaire prudence exige que l'on évite tout contact personnel. Il ne s'agit pas d'empêcher qu'on découvre vos pensées secrètes, mais plutôt d'éliminer, dans l'hypothèse presque assurée d'ennuis à venir, toutes les personnes qui pourraient avoir non seulement un banal intérêt à vous dénoncer, mais aussi un besoin irrésistible de provoquer votre ruine, tout simplement parce que leur propre vie serait en danger.

C'est en poussant cette technique jusqu'à ses limites les plus extrêmes, que Staline réussit à créer une société atomisée et individualisée comme on n'en avait jamais vue auparavant, et comme les événements et les catastrophes, à eux seuls, n'en auraient guère créée.

Populace, élite et philistins

La troublante alliance conclue, au sein des mouvements totalitaires, entre la **populace** et **l'élite** et la coïncidence étrange de leurs aspirations a une origine simple : ces strates ont été les premières à être éliminées de la structure de l'État-nation et du cadre de la société de classes. Elles sont ainsi prêtes, chronologiquement parlant, à fournir les leaders dont les **masses** sentent désespérément le besoin au sein d'une société de classe en décomposition. Elles sentent l'une et l'autre qu'elles incarnent le destin de l'époque, qu'elles sont suivies par des masses innombrables, et que tôt ou tard la majorité des peuples européens sera à leurs côtés prêts à faire leur révolution. L'une et l'autre se trompent.

Le philistin qui se retire dans sa vie privée, qui se consacre exclusivement à sa famille et à sa carrière, tel est le dernier produit de la croyance bourgeoise au **primat de l'intérêt privé**. Le philistin est un bourgeois coupé de sa propre classe, un individu atomisé, produit de l'effondrement de la classe bourgeoise elle-même. L'homme de masse, que Himmler conditionnera pour lui faire commettre les crimes de masse les plus monstrueux de l'histoire, ressemblera au philistin plutôt qu'à l'homme de la populace. Bourgeois qui, dans les décombres de son univers, se soucie avant tout de sa sécurité personnelle, prêt à sacrifier croyance, honneur et dignité, à la moindre provocation. Rien ne s'avèrera plus facile à détruire que l'intimité et la moralité de gens qui ne pensent qu'à sauvegarder leur vie privée.

Une fois au pouvoir, le totalitarisme apprendra vite que, pour les impitoyables machines de domination et d'extermination, les masses de philistins bien organisées constituent un matériau bien meilleur et sont capable de crimes bien plus grands que la populace des criminels soi-disant professionnels, pourvu que ces crimes soient soigneusement organisés et

aient l'apparence de **travaux de routine**.

Ce n'est donc pas un hasard si les rares protestations contre les atrocités de masse commises par les nazis contre les Juifs et les peuples d'Europe orientale seront émises, non par des militaires ni par aucune autre partie des masses de respectables philistins bien organisées,



mais précisément par ces compagnons de la première heure de Hitler, représentants typiques de la populace. Quant à Himmler, l'homme le plus puissant d'Allemagne après 1936, il n'appartient nullement à cette «armée de bohèmes» qui ressemble de façon si troublante à l'élite intellectuelle. **Himmler est lui-même « plus normal », c'est-à-dire plus philistin** qu'aucun des chefs initiaux du mouvement nazi. Ce n'est pas un bohème comme Goebbels, ni un criminel sexuel comme Streicher, un illuminé comme Rosenberg, un fanatique comme Hitler ou un

aventurier comme Goering. Il démontrera sa capacité supérieure à organiser la domination totale des masses en assurant que la plupart des gens ne sont ni des bohèmes, ni des fanatiques, ni des aventuriers, ni des maniaques sexuels ou des illuminés, ni des ratés, mais d'abord et avant tout des **employés consciencieux et de bons pères de famille**.

D'un autre côté, nous dit Arendt avec l'ironie acerbe dont elle a le secret, il faut être juste envers les membres de **l'élite**⁵³ qui, à un moment ou à un autre, se laisseront séduire par les mouvements totalitaires, et qui, à cause de leurs capacités intellectuelles, seront même accusés quelquefois d'avoir inspiré le totalitarisme. Ce que ces désespérés du XX^e siècle feront ou non n'aura absolument aucune influence sur le totalitarisme. Ils ne joueront de rôle qu'au début, lorsque les mouvements contraindront le monde extérieur à prendre leurs doctrines au sérieux. Partout où les mouvements totalitaires s'empareront du pouvoir, tout ce groupe de sympathisants sera balayé avant même que les régimes passent à leurs crimes les plus monstrueux. **L'initiative** intellectuelle, spirituelle et artistique est aussi dangereuse pour le totalitarisme que l'initiative criminelle de la populace et l'une et l'autre sont plus dangereuses que la simple opposition politique. La persécution systématique de toutes les formes supérieures d'activité intellectuelle par les nouveaux dirigeants de masse a des raisons plus profondes que leur ressentiment naturel pour tout ce qu'ils ne peuvent comprendre.

La domination totale ne tolère la libre initiative dans aucun domaine de l'existence. Elle ne tolère aucune activité qui ne soit pas entièrement prévisible. Le totalitarisme, une fois au pouvoir, remplace invariablement tous les vrais talents, quelles que soient leurs sympathies, par ces illuminés et ces imbéciles dont le manque d'intelligence et de créativité reste la meilleure garantie de leur loyauté.

Une remarque d'Arendt résonne fortement aujourd'hui :

Aujourd'hui encore, les dirigeants totalitaires et les leaders de mouvements totalitaires présentent les traits caractéristiques de la populace, dont nous connaissons assez bien la psychologie et la philosophie politique. Ce qui se passera lorsque l'homme de masse authentique prendra la relève, nous ne le savons pas encore, mais il est probable qu'il aura plus en commun avec la correction méticuleuse et calculée de Himmler qu'avec le fanatisme hystérique de Hitler, qu'il rappellera davantage la froideur têtue de Molotov que la cruauté sensuelle et vindicative de Staline.

⁵³ Arendt doit penser notamment à Heidegger

3. Le mouvement totalitaire⁵⁴

Arendt consacre ce deuxième chapitre à l'analyse de la **propagande** et de l'**organisation** des **mouvements** totalitaires.

Fuite de la réalité vers la fiction, de la coïncidence vers la cohérence

Seules la **populace** et l'**élite** peuvent être attirées par l'élan même du totalitarisme. **Il faut gagner les masses par la propagande.** Dans les conditions d'un régime constitutionnel et de liberté d'opinion, les mouvements totalitaires qui luttent pour le pouvoir ne peuvent utiliser la terreur que dans une mesure relative, et ils partagent avec les autres partis la nécessité de gagner des adhérents et d'apparaître crédibles à un public qui n'est pas encore coupé de toutes les autres sources d'information.

La propagande totalitaire **perfectionne les techniques de la propagande de masse**, mais elle ne les invente pas et ne crée pas leurs thèmes.

Ceux-ci ont été préparés par les cinquante années qui virent l'essor de l'**impérialisme** et la désintégration de l'État-nation, une fois la populace entrée sur la scène politique européenne. Tels auparavant les meneurs de foules, les porte-paroles des mouvements totalitaires ont un flair infailible pour tous les sujets que la propagande habituelle des partis ou l'opinion publique négligent ou craignent d'aborder.

Tout ce qui est caché, tout ce qui est passé sous silence devient hautement significatif, indépendamment de son importance intrinsèque.

L'efficacité de ce genre de propagande met en lumière l'une des principales caractéristiques des **masses** modernes. Elles se laissent convaincre non par les faits, même inventés, mais seulement par la **cohérence** du système dont ils sont censés faire partie. Ce qu'elles refusent



de reconnaître, c'est **le caractère fortuit dans lequel baigne la réalité.**

Elles sont prédisposées à accepter toutes les idéologies parce que celles-ci expliquent les faits comme étant de simples exemples de lois et éliminent les coïncidences en inventant un pouvoir suprême et universel qui est censé être à l'origine de tous les accidents.

Alors que la spécialité de la propagande **nazie** consistera à exploiter la **soif de cohérence des masses**, les méthodes **bolcheviques** démontreront,

comme dans un laboratoire, leur **impact sur l'homme de masse isolé.**

La police secrète soviétique, si soucieuse de convaincre ses victimes de leur culpabilité pour des crimes qu'elles n'ont jamais commis et qu'en bien des cas elles étaient incapables de commettre, isole et élimine complètement tous les facteurs réels, si bien que la logique même, la cohérence même du «récit» que contient la confession préparée, deviennent écrasantes.

Une situation, où la frontière entre la fiction et la réalité est brouillée par la monstruosité et la cohérence interne de l'accusation, requiert non seulement une force de caractère pour résister à des menaces constantes, mais aussi une grande confiance dans l'existence d'autres êtres humains - parents, amis, voisins - qui ne croiront jamais au « récit », pour résister à la tentation de céder à la possibilité tout abstraite de la culpabilité.

⁵⁴ Le système totalitaire, p. 91

La propagande antisémite des nazis

La fiction la plus efficace de la propagande nazie sera l'invention d'une **conspiration juive mondiale**. Le contenu même de la propagande antisémite de l'après-guerre n'est ni un monopole nazi ni quelque chose de particulièrement neuf et original. Les mensonges concernant une conspiration juive mondiale sont courants depuis l'affaire Dreyfus et se fondent sur les rapports internationaux d'interdépendance existant au sein d'un peuple juif dispersé à travers le monde entier⁵⁵.

Au milieu d'une cohorte de groupes antisémites rivaux et dans une atmosphère lourde d'antisémitisme, la propagande nazi élaborera une méthode différente de toutes les autres et supérieure à elles. Le parti nazi exigera de ses adhérents une **preuve d'ascendance non juive**. L'antisémitisme n'est plus une question d'opinions ou un souci de politique nationale mais devient la **préoccupation intime** de chaque individu dans son existence personnelle. La propagande nazie aura l'ingéniosité de transformer l'antisémitisme en un principe **d'autodéfinition**. Cela procurera aux masses d'individus atomisés, indéfinissables, instables

et futiles, un **moyen d'identification** qui restaurera en partie le **respect de soi** conféré autrefois par leur fonction dans la société, et créera ainsi une sorte de **stabilité factice** faisant d'eux de meilleurs candidats pour une organisation.

En termes de pure propagande, la découverte nazie consistera à voir que les **masses** sont moins effrayées par le règne mondial des Juifs **qu'intéressées** par la façon dont il pourrait être établi. La popularité des **Protocoles de Sages Sion** se fondera sur l'admiration et la soif d'apprendre plus que sur la haine, et la

sagesse conseillera de rester aussi près que possible de certaines de leurs formules frappantes. Le fameux slogan: « Est juste ce qui est bon pour le peuple allemand », sera copié sur celui des Protocoles: « Tout qui est bénéfique pour le peuple juif est moralement juste et sacré ».

Dans les **Protocoles**, c'est le thème d'une conspiration mondiale qui séduit le plus les masses, car correspondant parfaitement à la nouvelle situation du pouvoir. Hitler promet très vite que le mouvement nazi « transcendera les limites étroites du nationalisme moderne » et, pendant la guerre, des tentatives sont faites, à l'intérieur des SS, pour effacer complètement le mot « nation » du vocabulaire national-socialiste. Seules, les puissances mondiales semblent conserver une chance de survie indépendante et une politique mondiale une chance d'obtenir des résultats durables, effrayant les petites nations. Les **Protocoles** semblent indiquer une issue ne dépendant pas de conditions objectives immuables, mais du seul pouvoir de l'organisation.

L'objectif véritable de la propagande totalitaire, l'organisation

L'objectif véritable de la propagande totalitaire n'est pas la **persuasion**, mais **l'organisation**, « l'accumulation du pouvoir sans la possession de moyens de violences ». Les masses ne se laissent pas gagner par les succès passagers de la démagogie, mais par la réalité et la puissance visibles d'une « organisation vivante ».

Ce qui différencie les leaders totalitaires des dictateurs, c'est la détermination simpliste et exclusive avec laquelle ils choisissent les éléments d'idéologies existantes les plus propres à



⁵⁵ Voir cours n°1, 2, et 3

devenir les fondements d'un autre monde entièrement fictif. La fiction des *Protocoles* sera aussi appropriée que la fiction d'une conspiration trotskiste: l'une et l'autre contiennent un élément **plausible** - influence occulte des Juifs dans le passé ; lutte pour le pouvoir entre Trotski et Staline - dont même le **monde fictif** du totalitarisme ne peut impunément se passer. Tout l'art consistera à utiliser, et en même temps, à **transcender les éléments du réel puis à les généraliser** pour les rendre définitivement inaccessibles à tout contrôle de l'expérience individuelle. Grâce à de telles généralisations, la propagande totalitaire établit un **monde fictif** capable de concurrencer le monde réel dont le principal désavantage est de ne pas être logique, cohérent et organisé.



C'est à l'heure de la défaite que la **faiblesse inhérente** à la propagande totalitaire deviendra visible. Privés de la force du mouvement, ses membres cesseront immédiatement de croire au dogme pour lequel hier encore ils étaient prêts à sacrifier leur vie. Au moment où le mouvement, c'est-à-dire **le monde fictif qui les abrite**, est détruit, les masses retournent à leur ancien statut d'individus isolés qui, ou bien sont heureux d'accepter une nouvelle fonction dans un monde changé, ou bien retombent clans leur ancien caractère

superflu et désespéré. Les membres de mouvements totalitaires, profondément fanatiques aussi longtemps qu'existe le mouvement, ne suivront pas l'exemple du fanatisme religieux pour mourir en martyrs (même s'ils n'ont été que trop enclins à mourir en robots). Ils abandonneront tranquillement le mouvement comme un mauvais pari et se mettront en quête d'une nouvelle fiction prometteuse, ou bien attendront que l'ancienne fiction recouvre assez de force pour lancer un nouveau mouvement de masse.

L'organisation totalitaire

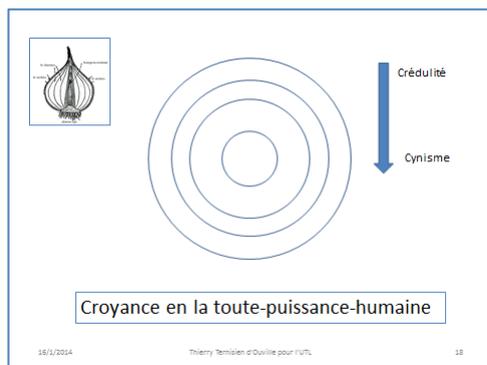
Les formes de **l'organisation** totalitaire, contrairement à leur contenu idéologique et aux slogans de la propagande, sont complètement nouvelles.

Elles sont destinées à traduire les mensonges de la propagande en **une réalité agissante** et à édifier, même dans des circonstances non totalitaires, une société dont les membres agissent et réagissent conformément aux **règles d'un monde fictif**.

L'importance des organisations de façade et des sympathisants

Dans la phase qui précède la prise du pouvoir, la technique la plus originale consiste à créer des organisations de **façade** et à faire une distinction entre membres du parti et **sympathisants**.

Les organisations de **compagnons de route** entourent les mouvements totalitaires d'un brouillard de normalité et de respectabilité qui trompe les adhérents sur le vrai caractère du monde extérieur, et le monde extérieur sur le vrai caractère du mouvement.



L'organisation de façade a une **double fonction** : façade du mouvement totalitaire aux yeux du monde non totalitaire, et façade de ce monde aux yeux de la hiérarchie interne du mouvement.

Grâce à elles, les mouvements rendent acceptables leurs mensonges les plus fantastiques, et peuvent répandre leur propagande sous des formes atténuées et plus respectables, jusqu'à ce que toute

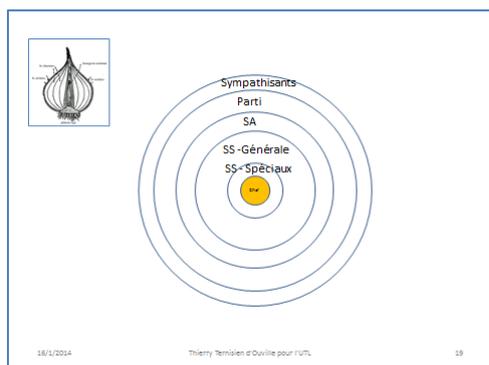
l'atmosphère soit **empoisonnée d'éléments totalitaires** qu'on ne peut guère reconnaître comme tels, mais qui semblent être des réactions ou des opinions politiques normales.

Une structure protectrice et modifiable en permanence

Cette relation **se répète** à différents niveaux, à l'intérieur même du mouvement. Si le **compagnon de route** semble être un habitant normal du monde extérieur, qui a adopté la croyance totalitaire comme on peut adopter le programme d'un parti ordinaire, le **membre ordinaire** du mouvement nazi ou bolchevique appartient encore au monde environnant. Le **militant** s'identifie lui absolument au mouvement et n'a pas de profession ni de vie privée qui en soient indépendantes. De même que les sympathisants constituent autour des membres un mur protecteur et représentent le monde extérieur à leurs yeux, de même les membres ordinaires entourent les groupes militants et représentent pour eux le monde normal.

Cette structure **amortit** le choc d'un des dogmes totalitaires fondamentaux selon lequel, l'univers étant divisé en deux gigantesques camps dont l'un est le mouvement, le mouvement peut et **doit combattre le monde entier**. Ce genre d'organisation empêche ses membres d'être jamais directement confrontés avec le monde extérieur. Ils sont si bien protégés contre la réalité du monde non totalitaire qu'ils sous-estiment constamment les risques énormes de la politique totalitaire.

Ce schéma peut **se répéter indéfiniment** et maintient l'organisation dans un état de **fluidité** qui lui permet d'insérer constamment de nouvelles couches et de définir de nouveaux degrés



de militantisme. Toute l'histoire du parti nazi peut se résumer à celle des formations nouvelles à l'intérieur du mouvement nazi. Les **SA**, les Sections d'assaut (créées en 1922), sont la première formation nazie censée être plus militante que le parti lui-même. En 1926, la **SS**⁵⁶ est créée en tant que formation d'élite des SA. Trois ans plus tard, la **SS** est séparée des SA et placée sous le commandement de Himmler. Il ne faut à Himmler que quelques années de plus pour répéter le même manège à l'intérieur de la SS. L'un après l'autre, chaque corps étant plus militant que son

prédécesseur, on voit naître, d'abord les **troupes de choc**, puis les unités SS chargées de la **garde des camps de concentration**, enfin le **Service de sécurité** chargé d'exécuter la «politique de peuplement négatif» et le Bureau pour les questions de race et de colonisation dont les tâches sont d'«ordre positif». Tous ces corps se développent à partir de la **SS-Générale**.

Par rapport à toutes ces formations nouvelles, le membre de la **SS-Générale** se trouve maintenant dans la situation du **SA** par rapport au **SS**, du membre du parti par rapport au **SA**, ou du membre d'une organisation de façade par rapport au membre du parti. La **SS-Générale** est désormais chargée non seulement de «sauvegarder les incarnations de l'idée nationale-socialiste» mais aussi de **protéger** les membres de tous les cadres de SS spéciaux pour qu'ils ne se coupent pas du mouvement lui-même».

Au centre le Chef

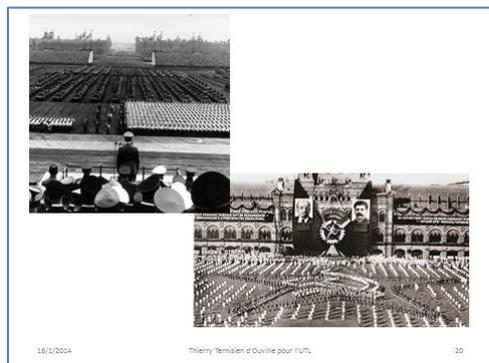
Au **centre** du mouvement, tel le moteur qui lui donne l'impulsion, se trouve le **Chef**.

Il est coupé de la formation d'élite par le **cercle intérieur des initiés** qui répandent autour de

⁵⁶ La *Schutzstaffel* : escadron de protection (Wikipedia)

lui une aura de mystère impénétrable correspondant à sa «prépondérance intangible».

Sa position dépend de son habileté à ourdir des intrigues parmi les membres de ce cercle et de son adresse à changer sans cesse de personnel. Il doit son ascension au sommet à son extrême



habileté à manipuler les **luttons de pouvoir internes** du parti.

Lorsqu'un mouvement totalitaire a été édifié et a établi le principe que « la volonté du Führer est la loi du parti», **le Chef devient irremplaçable**. Toute la structure compliquée du mouvement perdrait sa **raison d'être** sans ses ordres.

Le véritable mystère du Chef totalitaire réside dans une organisation qui lui permet d'assumer la responsabilité totale de tous les crimes commis par les formations d'élite du mouvement et de revendiquer simultanément la respectabilité honnête et innocente du plus naïf de ses compagnons route.

4. Le totalitarisme au pouvoir⁵⁷

Au moment où ils s'emparent du pouvoir un **double danger mortel** menace les mouvements totalitaires. L'évolution vers le **despotisme**, qui mettrait un terme à leur poussée sur le plan intérieur. La transformation en simple **nationalisme**, qui limiterait l'expansion à l'extérieur.



C'est dans le slogan de Trotski «**révolution permanente**» qu'Arendt trouve la caractérisation la plus adéquate de la forme de gouvernement engendrée par les deux mouvements à partir de leur double prétention à une domination totale et à un empire planétaire. En Union soviétique, les

révolutions deviendront, sous la forme de **purges** générale, une institution permanente du régime stalinien après 1934. En Allemagne la notion de **sélection raciale** ne connaîtra jamais de trêve avec une radicalisation constante des normes et, donc, une extension de **l'extermination**.

Les régimes totalitaires et la question constitutionnelle

Très troublante pour le monde normal est la manière dont les régimes totalitaires traiteront la question constitutionnelle.

Durant leurs premières années d'exercice du pouvoir, les **nazis** font pleuvoir une avalanche de lois et de décrets, sans se soucier jamais d'abolir officiellement la **Constitution de Weimar**. Lorsque la promulgation des lois de Nuremberg (1935) met un terme à cette évolution, il apparaît que les nazis eux-mêmes ne se sentent nullement concernés par leur propre législation.

Seule compte pour eux «la constante marche en avant vers des objectifs sans cesse

⁵⁷ Le système totalitaire, p. 165

nouveaux». En pratique, cet état permanent d'anarchie se traduit dans le fait que «nombre de règlements en vigueur ne seront plus rendus publics».

L'Union soviétique, où l'administration prérévolutionnaire a été exterminée sous la révolution, et où le régime n'a porté qu'un intérêt minime aux questions constitutionnelles à l'époque du changement révolutionnaire, promulgue, cependant, en **1936** une **Constitution** très élaborée.



C'est le signal de la gigantesque **purge** qui, en presque deux ans, liquide l'administration en place, efface toute trace de vie normale et annule le redressement économique opéré au cours des quatre années qui ont suivi l'élimination des koulaks et la collectivisation forcée de la population rurale.

À compter de ce moment, la Constitution de 1936 jouera exactement le même rôle que la Constitution de Weimar sous le régime nazi. **On n'en tiendra aucun compte mais on ne l'abolira jamais**. La seule

différence sera que Staline pourra se permettre une absurdité de plus : à l'exception de Vychinski, tous ceux qui ont rédigé la Constitution seront exécutés comme traîtres.

La division entre gouvernement réel et gouvernement apparent

À tous les niveaux, la machine administrative du III^e Reich sera sujette à un curieux **dédoubllement** des services. Avec une extraordinaire minutie, les nazis s'assureront que chaque fonction de l'administration étatique soit doublée de quelque organe du parti. La division weimarienne de l'Allemagne en États et en provinces sera doublée de la division nazie en **Gaue** sans coïncidence des frontières.



Après 1933, lorsque des personnalités marquantes du parti **nazi** occuperont les ministères officiels de l'État, le dédoubllement des fonctions ne sera pas abandonné pour autant. Quand **Frick**, par exemple, deviendra ministre de l'intérieur, ou **Guertner** ministre de la Justice, ces vieux hommes de confiance du parti, perdront du pouvoir et deviendront aussi peu influents que les autres fonctionnaires et tomberont sous

l'autorité réelle de **Himmler**, chef de la police en pleine ascension. Les nazis épargneront le vieux ministère des **Affaires étrangères** allemand de la Wilhelmstrasse et presque tout son personnel, malgré le maintien simultané du bureau des Affaires étrangères du parti datant d'avant la prise du pouvoir avec à sa tête **Rosenberg**. Ils créent un autre organisme pour concurrencer les services de la Wilhelmstrasse, le bureau **Ribbentrop**, qui aura la haute main sur les Affaires étrangères pour l'ouest et survivra au départ de son patron comme ambassadeur en Angleterre, c'est-à-dire à son incorporation dans l'appareil officiel de la Wilhelmstrasse. Enfin, en plus de ces institutions du parti, les Affaires étrangères se verront encore doublées d'un Bureau SS, chargé «des négociations avec les groupes de race germanique du Danemark, de Norvège, de Belgique et des Pays-Bas ».

Ces exemples prouvent que, pour les nazis, le dédoubllement des services est une question de principe et non un simple expédient pour fournir des emplois aux membres du parti.

La même division entre gouvernement réel et gouvernement apparent s'instaurera en **Russie soviétique** sur des bases très différentes. Le **gouvernement apparent** sera, à l'origine, l'émanation du **Congrès des soviets de toutes les Russies** qui, pendant la guerre civile, perdra

son influence et son pouvoir au profit du parti bolchevique. Dès lors, les soviets deviendront le gouvernement fantôme au sein duquel, par l'intermédiaire des cellules formées par les membres du parti bolchevique, agiront les représentants du pouvoir réel désignés par le comité central, à Moscou, et responsables devant lui. Les Bolcheviks n'aboliront pas les soviets et s'en serviront **d'ornement** et de **symbole** de leur autorité pour l'extérieur.

La seule règle sûre, dans un État totalitaire, est que plus les organes de gouvernement sont visibles, moins le pouvoir est grand. Moins est connue l'existence d'une institution, plus celle-ci finira par s'avérer puissante. Le pouvoir réel commence où le secret commence.

Principe du chef, hiérarchie et autorité

L'absence de forme de l'État totalitaire s'avère l'instrument idéal pour la réalisation du principe du Chef. La continuelle **concurrence** entre les services, dont non seulement les fonctions se chevauchent, mais dont les tâches sont identiques, ne laisse à l'opposition ou au sabotage pratiquement aucune chance de se traduire en actes.



Le principe du Chef n'établit pas plus une **hiérarchie** dans l'État totalitaire qu'il ne le fait dans le mouvement totalitaire. L'autorité de haut en bas du corps politique n'est pas filtrée par toute une série de niveaux intermédiaires, comme c'est le cas dans les régimes autoritaires. **Le principe d'autorité est, pour**

l'essentiel, diamétralement opposé à celui de la domination totalitaire. L'autorité, sous quelque forme que ce soit, implique une limitation de la liberté, mais jamais l'abolition de celle-ci. C'est cependant à cette abolition et même à l'élimination de toute **spontanéité** humaine en général que tend la domination totalitaire, et non simplement à une restriction, si tyrannique qu'elle soit, de la liberté.

En dépit du pouvoir immense, matériel et organisationnel dont il dispose le chef de la police ne semble pas être en mesure de s'emparer du pouvoir et diriger lui-même le pays, que ce soit **Himmler**, jamais proposé comme successeur de Hitler, ou **Beria**, qui, après la mort de Staline abandonnera volontairement toutes ses fonctions non sans savoir qu'il paierait de sa vie les quelques jours où il aura eu l'audace de miser sur le pouvoir de la police contre celui du parti.

L'absence complète de révolutions de palais, victorieuse ou non, met clairement en lumière que l'isolement d'individus atomisés constitue non seulement le fondement dans les masses du pouvoir totalitaire mais encore se répercute jusqu'au centre de la structure tout entière.

Le caractère anti-utilitaire de l'État totalitaire

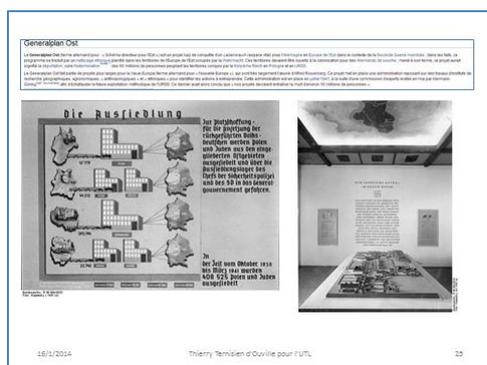
Notre étonnement devant le caractère **anti-utilitaire** des structures de l'État totalitaire naît de l'idée **erronée** que nous avons affaire, somme toute, à un État comme les autres - une bureaucratie, une tyrannie, une dictature. Lorsque les dirigeants totalitaires proclament que le pays où ils ont réussi à s'emparer du pouvoir n'est à leurs yeux que le quartier général temporaire d'un mouvement international en marche pour la conquête du monde, lorsqu'ils considèrent victoires et défaites en termes de siècles ou de millénaires et que les intérêts planétaires priment toujours les intérêts locaux de leur propre territoire, nous tenons ces propos pour négligeables.

Ce que l'observateur extérieur considère comme «une folie prodigieuse» n'est que la conséquence de **l'absolue primauté du mouvement** non seulement sur l'État, mais aussi sur la nation, le peuple, et le pouvoir dont sont investis les dirigeants eux-mêmes. L'ingénieux système de gouvernement, avec cette concentration absolue, inégalée, du pouvoir dans les

mais d'un seul homme, n'avait jamais été expérimenté auparavant parce qu'aucun tyran ordinaire ne fut jamais assez fou pour écarter toute considération d'intérêt limité et local - économique, national, humain, militaire - en faveur d'une réalité purement **fictive** dans on ne sait quel avenir lointain et indéfini.

Pour connaître les fins ultimes de la domination hitlérienne en Allemagne, mieux vaut se fier aux discours de propagande et à **Mein Kampf** qu'à l'éloquence du chancelier du Reich. De même qu'il vaut mieux ne pas croire les phrases de Staline sur « le socialisme dans un seul pays », opportunément inventées afin de s'emparer du pouvoir après la mort de Lénine, et prendre plus au sérieux l'hostilité dont il ne cessera de faire preuve à l'égard des pays démocratiques.

En 1940, on comprendra à quel point les **nazis** prennent au **sérieux** leur **fiction subversive**, faisant d'eux les futurs maîtres du monde. Lorsque - malgré la nécessité et malgré leurs



chances bien trop réelles de se concilier les peuples occupés de l'Europe - ils commenceront leur politique de dépeuplement des territoires de l'Est sans tenir compte du manque de main-d'œuvre ni des graves conséquences qui en résulteront sur le plan militaire.

Le vrai problème avec les régimes totalitaires n'est pas qu'ils manipulent le pouvoir politique d'une manière particulièrement impitoyable, mais que derrière leur politique se cache **une conception du pouvoir entièrement nouvelle**, de même que derrière leur **Realpolitik** se trouve une **conception sans précédent**

de la réalité.

Suprême dédain des conséquences immédiates plutôt qu'inflexibilité. Absence de racines et négligence des intérêts nationaux plutôt que nationalisme. Mépris des considérations d'ordre utilitaire plutôt que poursuite inconsidérée de l'intérêt personnel. « Idéalisme », c'est-à-dire foi inébranlable en un monde idéologique fictif, plutôt qu'appétit du pouvoir. Tout cela introduit dans la politique internationale un facteur nouveau, plus troublant que l'agressivité pure et simple.

Désirs secrets des masses ?

Pendant très longtemps, la normalité du monde constituera la protection la plus efficace contre la divulgation des crimes de masse totalitaires. « **Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible** »

Bien que nous ayons assez de documents provenant des camps de concentration pour affirmer que la **domination totale** est **possible** et avoir un aperçu de l'abîme du possible, nous ne connaissons pas l'étendue de la transformation des **mentalités** sous un régime totalitaire.



On saisit aisément à quel point la propagande et même certaines des institutions totalitaires répondent aux **besoins** des nouvelles **masses** déracinées, mais il est presque impossible de savoir combien, exposés plus longtemps à la perpétuelle menace du chômage, **acquiesceraient** avec joie à une « **politique de la**

population » qui consiste à éliminer régulièrement ceux qui sont en surnombre ; combien, après avoir pleinement pris conscience de leur inaptitude croissante à porter les fardeaux de la vie moderne, se conformeraient de gaieté de cœur à un système qui, en même temps que la

spontanéité, élimine la **responsabilité**.

Nous avons beau connaître les activités et le rôle spécifique de la police secrète totalitaire, nous ne savons pas dans quelle mesure et jusqu'à quel point son « secret » correspond, à notre époque, aux désirs secrets et aux secrètes complicités des masses.

La domination totale

La domination totale, qui s'efforce d'organiser la pluralité et la différenciation infinies des êtres humains comme si l'humanité entière ne formait qu'un seul individu, n'est possible que si tout le monde sans exception peut être réduit à une identité immuable de réactions : ainsi, chacun de ces ensembles de réactions peut à volonté être changé pour n'importe quel autre. Le problème est de fabriquer quelque chose qui n'existe pas, à savoir une sorte d'espèce humaine qui ressemble aux autres espèces animales et dont la seule « liberté » consisterait « à préserver l'espèce ». La domination totalitaire essaie d'atteindre ce but de deux manières à la fois : par l'endoctrinement idéologique des formations d'élite, et par la terreur absolue dans les camps ; et les atrocités pour lesquelles les formations d'élite sont utilisées sans merci deviennent, en somme, l'application pratique de l'endoctrinement idéologique – le banc d'essai où ce dernier doit faire ses preuves – tandis que l'effroyable spectacle des camps eux-mêmes est censé fournir la vérification « théorique » de l'idéologie.

Des laboratoires du « tout est possible »

Les **camps de concentration et d'extermination** des régimes totalitaires servent de **laboratoires** où la **conviction** fondamentale du totalitarisme que **tout est possible** se vérifie.



En comparaison de celle-ci, toutes les autres expériences sont secondaires - y compris celles qui touchent au domaine médical et dont les horreurs figurent en détail dans les minutes des procès intentés aux médecins du III^e Reich -, bien qu'il soit caractéristique que ces laboratoires aient été utilisés pour des expériences de toutes sortes.

Les camps ne sont pas seulement destinés à l'extermination des gens et à la dégradation des êtres humains : ils servent aussi à l'horrible expérience qui consiste à **éliminer**, dans des conditions scientifiquement contrôlées, la **spontanéité** elle-même en tant qu'expression du comportement humain et à **transformer la personnalité humaine en une simple chose**, en quelque chose que même les animaux ne sont pas ; car le chien de Pavlov qui, comme on sait, était dressé à manger, non quand il avait faim, mais quand une sonnette retentissait, était un animal dénaturé.

Dans des circonstances normales, ce projet ne peut jamais être accompli parce que la **spontanéité** ne peut jamais être entièrement éliminée dans la mesure où ce n'est pas seulement à la **liberté** humaine mais à la **vie** elle-même qu'elle est liée, dans le sens d'un simple maintien en vie. C'est seulement dans les camps de concentration qu'une telle expérience est possible, et donc ils ne sont pas seulement « **la société la plus totalitaire encore réalisée** » (David Rousset), mais **aussi l'idéal social** exemplaire de la domination totale en général. Comme la stabilité du régime totalitaire dépend de l'isolement du **monde fictif** du mouvement par rapport au monde extérieur, l'expérience de domination totale menée dans les camps de concentration dépend de leur **soustraction** de ces derniers au monde de tous les autres, le monde des vivants en général, même du monde extérieur constitué par un pays où règne le totalitarisme. Cet isolement explique le singulier manque de réalité et de

crédibilité qui caractérise tous les récits en provenance des camps de concentration.

Il constitue l'un des plus grands obstacles à une vraie compréhension de la domination totalitaire, dont le maintien ou la chute dépend de l'existence de ces camps de concentration et d'extermination, car, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ces camps sont la véritable institution centrale du pouvoir d'organisation totalitaire.

La préparation de cadavres vivants

En comparaison de la démente du résultat –la société concentrationnaire –, le processus par lequel les hommes sont préparés à cette fin, les méthodes employées pour adapter les individus à cet état de choses sont limpides et logiques. La fabrication massive et démentielle de cadavres est précédée par la préparation historiquement et politiquement de cadavres vivants. L'impulsion et, ce qui est plus important, le consentement tacite, donnés à l'apparition de cet état de choses sans précédent sont le fruit de ces événements qui, dans une période de désintégration politique, ont soudain privé, contre toute attente, des centaines de milliers d'êtres humains de domicile et de patrie, en ont fait des hors-la-loi et des indésirables, tandis que des millions d'autres êtres humains sont devenus, à cause du chômage économiquement superflus et socialement onéreux. Cela n'a pu à son tour se produire que parce que les droits de l'homme qui, philosophiquement, n'avaient jamais établis mais seulement formulés, qui, politiquement, n'avaient jamais été garantis mais seulement proclamés, ont, sous leur forme traditionnelle, perdu toute validité.

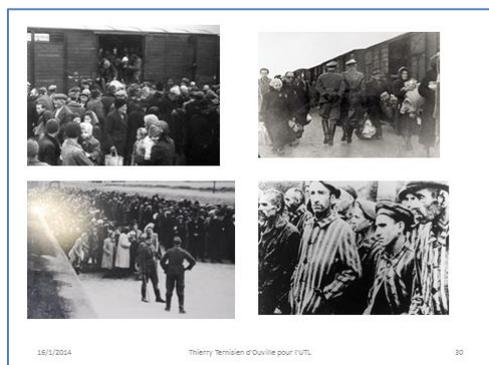
Les étapes de la domination totale de l'homme

Le premier pas essentiel sur la route qui mène à la domination totale consiste à tuer en l'homme la **personne juridique**. En soustrayant certaines catégories de personnes à la protection de la loi, en plaçant le camp de concentration en dehors du système pénal normal et sélectionnant les détenus en dehors de la procédure judiciaire normale selon laquelle un crime déterminé encourt une sanction prévue d'avance.

Le pas décisif suivant dans la préparation de cadavres vivants est le meurtre en l'homme de la **personne morale**. On y procède en rendant d'une manière générale, et pour la première fois dans l'histoire, le **martyre impossible**: «Combien, ici, croient encore à l'importance, même historique, d'une protestation ? Ce scepticisme-là, c'est le vrai chef-d'œuvre des SS. Leur grande réussite. Ils ont corrompu toutes les solidarités humaines.⁵⁸»

Une fois tuée la personne morale, il ne subsiste qu'un obstacle à la métamorphose des hommes en cadavres vivants : la différenciation des individus, l'identité unique de chacun.

Les méthodes utilisées pour en finir avec **ce caractère unique** de la personne humaine sont nombreuses. Monstrueuses conditions de transport vers les camps, arrivée au camp, avec le choc savamment préparé des premières heures, avec le rasage du crâne, avec la tenue grotesque du camp, tortures absolument inimaginables, juste dosées pour ne pas tuer le corps, en tout cas pas rapidement. Avec un but unique : **manipuler le corps humain** - avec ses infinies possibilités de souffrir - **de manière à lui faire détruire la personne humaine** aussi inexorablement que certaines maladies mentales



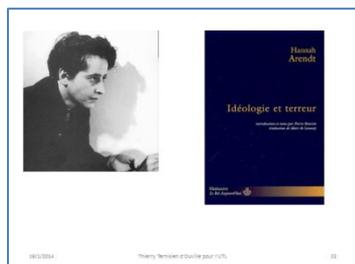
⁵⁸ David Rousset, Les jours de notre mort.

d'origine organique.

Détruire l'individualité, c'est détruire la spontanéité, le pouvoir qu'a l'homme de **commencer** quelque chose de neuf à partir de ses propres ressources, quelque chose qui ne peut s'expliquer à partir de réactions à l'environnement et aux événements. Rien donc ne demeure, sinon d'affreuses marionnettes à face humaine, qui toutes se comportent comme le chien dans les expériences de Pavlov, qui toutes réagissent d'une manière parfaitement prévisible même quand elles vont à leur propre mort, et qui ne font que réagir.

La tentative totalitaire de rendre les hommes superflus reflète l'expérience que font les masses modernes de leur superfluité sur une terre surpeuplée. Le monde du mourir, où l'on enseigne aux hommes qu'ils sont superflus à travers un mode de vie où le châtement n'est pas fonction du crime, où l'exploitation se pratique sans profit, où le travail ne produit rien, est un lieu où se fabrique quotidiennement de l'absurde. Pourtant, dans le cadre de l'idéologie totalitaire, rien ne saurait être plus sensé ni logique; si les détenus sont de la vermine, il est logique qu'on doive les tuer avec des gaz toxiques ; s'ils sont dégénérés, on ne doit pas les laisser contaminer la population ; s'ils ont des «âmes d'esclaves» (Himmler), personne ne doit perdre son temps à tenter de les éduquer.

5. Une nouvelle forme de gouvernement : idéologie et terreur⁵⁹



En 1952 Arendt écrit, d'abord en allemand à Paris, puis réécrit en anglais à New York, un texte ***Idéologie et Terreur***, qui paraîtra dans les deux langues et les deux versions en 1953.

Il deviendra, remanié, le dernier chapitre de l'édition allemande des ***Origines du totalitarisme***, édition réalisée par Arendt elle-même en 1955.

La version anglaise, à peine modifiée, remplacera, en 1958 la conclusion de l'édition originale.

Un régime sans précédent

Le régime totalitaire fait éclater **l'alternative** même sur laquelle reposaient toutes les définitions de l'essence des gouvernements dans la philosophie politique. Entre gouvernement **sans lois** et gouvernement **soumis à des lois**, entre pouvoir **légitime** et pouvoir **arbitraire**. Que le régime soumis à des lois et le pouvoir légitime d'une part, l'absence de lois et le pouvoir arbitraire d'autre part, aillent de pair au point d'être inséparables, voilà qui n'a jamais fait question.

Pourtant, avec le pouvoir totalitaire nous sommes en présence d'un genre de régime totalement différent. Il brave toutes les lois, jusqu'à celles qu'il a lui-même promulguées. Mais il n'opère jamais sans avoir la Loi pour guide et il n'est pas non plus arbitraire.



La politique totalitaire accomplit la **Loi de l'Histoire ou de la Nature** sans la traduire en normes de bien et de mal pour la conduite individuelle.

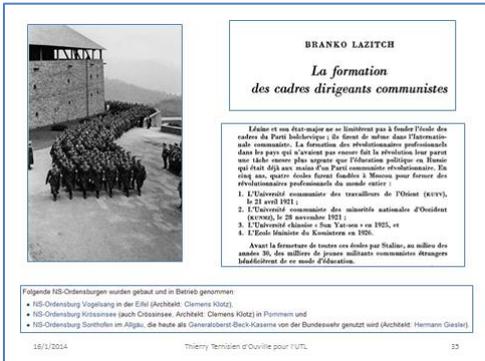
Elle applique la Loi **directement au genre humain** sans s'inquiéter de la conduite individuelle des

⁵⁹ Le système totalitaire, p. 281

Le mot «idéologie» semble impliquer qu'une idée peut devenir l'objet d'une science au même titre que les animaux sont l'objet de la zoologie.

En fait une idéologie est très littéralement ce que son nom indique: la logique d'une idée.

Son objet est **l'Histoire**, à quoi « l'idée » est appliquée. Le résultat de cette application n'est



pas un ensemble d'énoncés sur quelque chose qui est, mais le **déploiement d'un processus** perpétuellement changeant. L'idéologie traite l'enchaînement des événements comme s'il obéissait à la même « loi » que l'exposition logique de son « idée ». Si les idéologies prétendent connaître les mystères du processus historique tout entier, **les secrets du passé, les dédales du présent, les incertitudes de l'avenir** - c'est à cause de la logique inhérente à leurs idées respectives. Toutes les idéologies contiennent des éléments totalitaires, mais qui ne sont pleinement

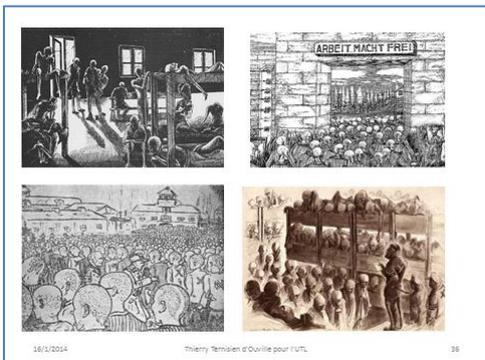
développés que par les mouvements totalitaires. Cela crée l'impression trompeuse que seuls le racisme et le communisme ont un caractère totalitaire. En vérité, c'est plutôt la nature réelle de **toutes les idéologies** qui s'est révélé seulement dans le rôle que l'idéologie joue dans l'appareil de domination totalitaire. Sous cet angle, il apparaît qu'il existe **trois éléments spécifiquement totalitaires**, propres à toute pensée idéologique.

1. La prétention à tout expliquer qui les amène à ne pas rendre compte de ce qui est, mais de ce qui devient, de ce qui naît et meurt.
2. L'émancipation de la réalité que nous percevons au moyen de nos cinq sens et l'affirmation d'une réalité «plus vraie». Cette réalité plus « vraie » requiert pour l'apercevoir la possession d'un sixième sens, justement fourni par l'idéologie, à travers l'endoctrinement fourni par les établissements d'éducation créés pour entraîner les «combattants politiques» dans les **Ordensburgen** des nazis, ou les écoles du **Komintern** et du **Kominform**.
3. L'ordonnancement des faits en une procédure absolument logique, qui part d'une prémisse tenue pour axiome et en déduit tout le reste, avec une cohérence qui n'existe pas dans la réalité.

Une fois les prémisses établies, le point de départ donné, les **expériences** ne peuvent plus venir contrarier le mode de pensée idéologique, pas plus que celui-ci ne peut tirer d'enseignement de la **réalité**.

L'expérience de la désolation et l'espoir de chaque naissance

Quel genre d'expérience fondamentale de la communauté humaine imprègne une forme de régime, sans précédent, dont l'essence est la terreur et le principe d'action l'idéologie se demande Arendt. En effet, dit-elle, tout corps politique est inventé par des hommes et répond d'une certaine manière à leurs besoins.



L'isolement et **l'impuissance**, c'est-à-dire **l'incapacité fondamentale et absolue d'agir**, ont toujours été caractéristiques des tyrannies, sous lesquelles les contacts politiques entre les hommes sont rompus. Mais toute la sphère de la vie privée, avec ses possibilités d'expérience, d'invention et de pensée est laissée intacte. La **terreur totalitaire**, elle, ne laisse pas d'espace à une telle vie privée et détruit

chez l'homme la **faculté d'expérimenter et de penser** aussi certainement que celle d'agir.

Ce que nous appelons isolement dans la sphère politique se nomme **désolation**⁶⁰ dans la sphère des relations humaines. La désolation intéresse la vie humaine dans sa **totalité**. La domination totalitaire, comme forme de gouvernement, est nouvelle en ce qu'elle se fonde sur la désolation, sur l'expérience absolue de non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme.

La désolation, fonds commun de la terreur, essence du régime totalitaire, et préparation des exécutants et des victimes, est étroitement liée au déracinement et à la superfluité qui ont constitué la malédiction des masses modernes depuis le commencement de la révolution industrielle et qui sont devenus critiques avec la montée de l'impérialisme à la fin du siècle dernier et la débâcle des institutions politiques et des traditions sociales à notre époque.

Être **déraciné**, cela veut dire n'avoir pas de **place dans le monde**, reconnue et garantie par les autres. Être **superflu**, cela veut dire n'avoir aucune **appartenance au monde**.

Prise en elle-même, abstraction faite de ses causes historiques récentes et de son nouveau rôle dans la politique, la **désolation** va à l'encontre des exigences fondamentales de la **condition humaine** et constitue en même temps l'une des **expériences essentielles** de chaque vie humaine. C'est seulement parce que nous possédons un sens commun, c'est seulement parce que **ce n'est pas un homme mais les hommes au pluriel qui habitent la terre**, que nous pouvons nous fier à l'immédiateté de notre expérience sensible. Pourtant, il nous suffit de nous rappeler qu'un jour viendra où nous devons quitter ce monde commun, qui continuera après nous comme avant, et à la continuité duquel nous sommes superflus, pour prendre conscience de notre désolation, pour faire l'expérience d'être abandonnés par tout et par tous.

Ce qui rend la désolation si intolérable c'est la perte du moi, qui, s'il peut prendre réalité dans la solitude, ne peut toutefois être confirmé dans son identité que par la compagnie confiante et digne de confiance de mes égaux. Dans cette situation, l'homme perd la confiance qu'il a en lui-même comme partenaire de ses pensées et cette élémentaire confiance dans le monde, nécessaire à toute expérience. Le moi et le monde, la faculté de penser et de faire une expérience sont perdus en même temps.

La désolation organisée est bien plus dangereuse que l'impuissance inorganisée de tous ceux qui subissent la volonté tyrannique et arbitraire d'un seul homme. Elle menace de **dévaster le monde** - un monde qui partout semble avoir atteint sa fin - avant qu'un nouveau **commencement**, naissant de cette fin, n'ait eu le temps de s'imposer.

La crise de notre temps et son expérience centrale ont suscité l'apparition d'une forme de gouvernement entièrement nouvelle. Celle-ci constitue un **danger toujours présent** et ne



promet que trop d'être désormais notre partage comme toutes les autres formes de gouvernement qui, apparues à différents moments de l'histoire, sur la base d'expériences fondamentales différentes, ont été le partage l'humanité : les monarchies et les républiques, les tyrannies, les dictatures et le despotisme.

Mais, conclut Arendt, chaque fin de l'histoire contient, comme **promesse** et **message**, un nouveau **commencement**.

Le commencement, avant de devenir un événement

⁶⁰ La désolation est la solitude de l'homme que le totalitarisme déracine.

historique, est la suprême capacité de l'homme. Politiquement, il est identique à sa **liberté**.

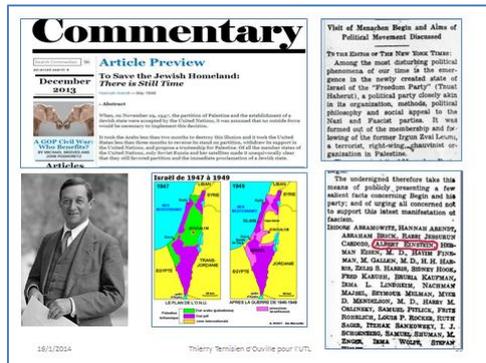
«Pour qu'il y eût un commencement, l'homme fut créé» a dit Saint Augustin. Ce commencement est garanti par chaque nouvelle **naissance**. Il est chaque homme.

C. Autour des Origines du totalitarisme

Pendant l'écriture et juste après la publication des *Origines du totalitarisme* quelques événements ont un impact sur la vie et la pensée de Hannah Arendt. J'en ai sélectionné quatre.

1. La création d'Israël

Au printemps 1948, le travail sur la troisième partie des *Origines du totalitarisme* s'interrompt.



Alors qu'elle décrit l'horreur de la Solution Finale nazie, Arendt est confrontée, avec quelle émotion, au destin des Juifs de Palestine. Ceux-ci se préparent à la guerre. Les Britanniques mettent fin à leur mandat territorial, rendant l'affrontement entre Juifs et Arabes inévitable.

Arendt revient à la politique juive en mai 1948, avec un article intitulé «**Sauver la patrie juive : il est encore temps**». Pour la première fois, elle est

entendue. L'article gagne à Arendt l'admiration de **Judah Magnes**⁶¹.

Mais alors même qu'il salue l'article, le 11 mai, il n'est plus temps de trouver une autre solution qu'un État séparé. L'État d'Israël est créé le 14 mai 1948. Toutefois, après le 14 mai, ils se rejoignent : il est encore temps de sauver le nouvel État de l'extinction.

Dans la patrie des Juifs, Hannah Arendt aimerait voir tous les éléments qui constituent les fondements de sa théorie politique : de nouvelles formes sociales, des conseils politiques locaux, une fédération et une coopération internationale.

Elle aurait été ravie de penser que son peuple, victime d'un régime totalitaire, offre au monde un modèle d'institutions politiques capables d'empêcher tout retour du totalitarisme.

Sa déception la rend acerbe et ironique.

Mais elle n'abandonne pas pour autant, et le groupe lié à Magnes lui offre une base politique. Malheureusement, Judah Magnes meurt le 27 octobre. Hannah Arendt soutient la Fondation Judah Magnes mais en refuse la présidence

«Je n'ai aucune compétence pour le travail directement politique», écrit-elle alors à Elliot Cohen. « Cela nuirait définitivement à mon travail d'écrivain »

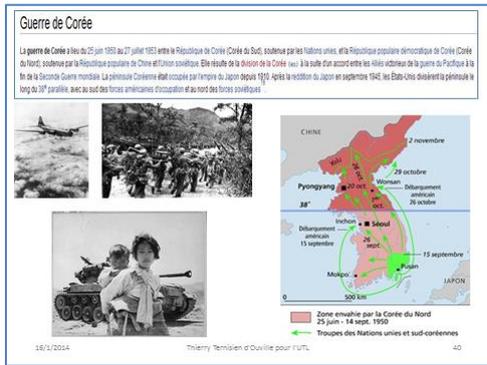
Le 4 décembre 1948 elle cosigne avec **Albert Einstein** une lettre de protestation au New-York Times, lorsque le terroriste juif Menachem Begin⁶² vient chercher du soutien aux États-Unis pour son parti, **Herut**.

⁶¹ Judah Leon Magnes (July 5, 1877 – October 27, 1948) was a prominent Reform rabbi in both the United States and the British Mandate of Palestine. He is best remembered as a leader in the pacifist movement of the World War I period and as one of the most widely recognized voices of 20th Century American Reform Judaism. (Wikipedia)

⁶² Le 22 juillet 1946, Menachem Begin coordonne l'attaque de l'hôtel King David à Jérusalem (92 morts et 45 blessés). Premier ministre d'Israël de juin 1977 à octobre 1983. Prix Nobel de la paix en 1978 avec Anouar el-Sadate, président égyptien.

2. La Guerre de Corée

Le 25 juin 1950 Hannah Arendt écrit à **Karl Jaspers** : «Depuis hier la ville est pleine de rumeurs de guerre. Nous n'y croyons pas, mais avec l'histoire mondiale - avec cette histoire mondiale qui de toute façon est devenue folle -, on ne sait jamais». L'armée nord-coréenne, appuyée par l'Union Soviétique, a poussé jusqu'au 38^{ème} parallèle. Deux jours après la lettre d'Arendt, Truman annonce que les forces aériennes et navales des États-Unis sont envoyées pour soutenir la Corée du Sud. Cette situation conforte Arendt dans sa décision de compléter son travail par une analyse du **stalinisme**, c'est-à-dire en étudiant **les tendances totalitaires du marxisme**.



À la fin de l'été, *Les origines du totalitarisme* est définitivement écrit en anglais et prêt à partir chez son éditeur, Robert Giroux, chez Harcourt Brace, après le refus de Houghton Mifflin sur les conseils d'un historien d'Harvard. La préface de cette édition dont je vous ai fourni une traduction personnelle traduit bien le climat de ces mois.

3. Le Maccarthysme

Dans un article de la revue dirigée par Henry Kissinger, *Confluence*, Arendt écrit, fin 1952 : « Face à une idéologie à part entière, **le plus grand danger pour nous est de la contrer par une idéologie de notre composition**. Si nous essayons une fois de plus d'insuffler une vie politique publique grâce à la « passion religieuse », ou d'utiliser la religion comme moyen de reconnaissance politique, il pourrait bien en résulter une transformation et une perversion de la religion en idéologie et la corruption de notre combat contre le totalitarisme en un fanatisme étranger à l'essence même de la liberté ». En privé Arendt exprime une indignation et une forte inquiétude à propos de la menace grandissante de l'anticommunisme fanatique de **Joseph McCarthy** et des hésitations de tant d'intellectuels américains.



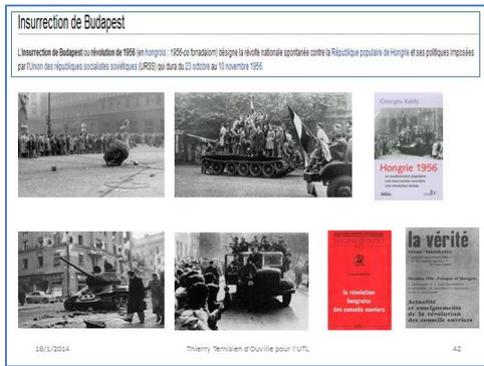
De retour d'Europe à la fin de l'été 1952 elle se met à la recherche d'alliés qui partagent son souci et ses vues sur « l'Amérique et l'Europe ». Elle travaille, mais sans que cela aboutisse, avec Mary McCarthy, Arthur Schlesinger sur un projet de revue, lieu d'expression de tous ceux qui n'étant engagés ni à gauche ni à droite se « trouvent entre deux chaises ». La situation politique a empiré lorsqu'Arendt envoie à Jaspers, en mai 1953, juste après la mort de **Staline** un rapport dactylographié de six pages.

4. La révolution hongroise

Revenant sur les *Origines du totalitarisme* à l'occasion de sa seconde édition en 1958 Arendt explique pourquoi elle a ajouté un chapitre sur la Révolution hongroise de 1956⁶³ :

⁶³ Chapitre supprimé dans la dernière édition de 1966. Arendt consacra un livre entier au thème de la révolution, livre que nous étudierons, finalement, la saison prochaine.

« La Révolution Hongroise a mis au monde une fois encore une forme de gouvernement qui,



il est vrai, n'avait jamais été poussée à bout, mais qui peut difficilement être dite nouvelle dans la mesure où, depuis plus d'un siècle, toutes les révolutions l'ont fait réapparître avec une singulière régularité. Je parle du **système des Conseils**, des Soviets russes, qui furent abolis aux premières étapes de la Révolution d'Octobre, et des **Rate** de l'Europe centrale qui furent d'abord liquidés en Allemagne et en Autriche avant que les fragiles partis démocrates de ces pays ne fussent implantés. Bien que tout à fait avertie du rôle que les Conseils ont joué dans toutes les révolutions

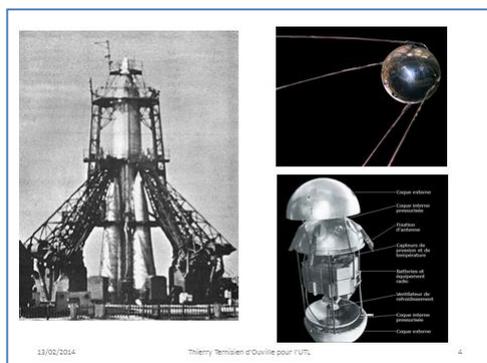
depuis 1848, je ne nourrissais aucun espoir de les voir resurgir. La Révolution hongroise m'a donné une leçon . »

Autour de *Condition de l'homme moderne* (1/2) 470 av. J.C – 1958

A. Des Origines du totalitarisme à Condition de l'homme moderne

1. La théoricienne des commencements confrontée à de nouveaux commencements

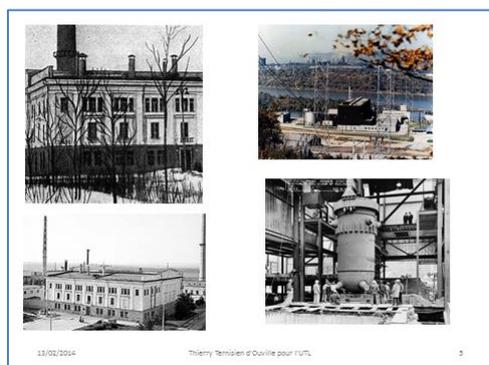
Hannah Arendt peut être vue,



avant tout, comme la théoricienne politique des **commencements**⁶⁴. Tous ses livres sont des récits de **l'inattendu** (que cela concerne les horreurs inédites du totalitarisme ou l'aube nouvelle des révolutions) et les réflexions sur la capacité humaine à commencer quelque chose de nouveau imprègnent sa pensée⁶⁵. Quand elle publie *Condition de l'homme moderne* en 1958 elle adresse elle-même quelque chose d'inattendu au monde, et cinquante-six ans plus tard, l'originalité de ce livre est plus forte que jamais.

Son prologue s'ouvre sur l'un de ces événements qui révèle la capacité de l'être humain à initier de nouveaux commencements : **le lancement du premier satellite dans l'espace en 1957**⁶⁶, que Hannah Arendt décrit comme un «événement, dépassé en importance par aucun autre, même la fission de l'atome». Comme la **Révolution Hongroise de 1956**⁶⁷, qui se produit alors qu'elle travaille sur ce livre, cet événement inattendu l'amène à réaménager ses idées, mais est en même temps une justification d'observations faites dès son premier livre, *Les Origines du totalitarisme*.

2. Liens avec les Origines du totalitarisme



Pour Arendt, en s'échappant de la terre vers les cieux, et à travers des entreprises comme la **technologie nucléaire**⁶⁸, les êtres humains défient, avec succès, les limites naturelles et posent des questions politiques rendues très difficiles par l'inaccessibilité de la science moderne à la discussion publique. Dans son prologue, elle rapproche ce thème d'un «autre événement non moins menaçant» : **l'apparition de l'automatisation**. Alors qu'elle nous libère du fardeau du labeur difficile, l'automatisation entraîne le chômage dans «une société de travailleurs» où toutes

⁶⁴ C'est comme cela qu'elle est perçue par la plupart des penseurs politiques anglo-saxons, comme, par exemple, Margaret Canovan, auteure, en 1992, d'une remarquable étude sur la pensée politique de Hannah Arendt. Je m'appuie beaucoup sur elle pour les deux premières parties de ce cours.

⁶⁵ Voir dans le cours n°4 la conclusion des *Origines du totalitarisme*

⁶⁶ Spoutnik 1 lancé par l'URSS et mis sur orbite le 4 octobre 1957, par la fusée R-7. Sphère de 58 cm de diamètre, pesant 83,6 kg. Satellisé sur une orbite elliptique à une altitude comprise entre 230 et 950 km, il tourne autour de la Terre en environ 96 minutes.

⁶⁷ Voir cours n°4

⁶⁸ La première centrale nucléaire reliée à un réseau électrique est russe, il s'agit de la centrale d'Obninsk en URSS en 1954 (5MW). La première centrale américaine, celle de Shippingport, produira en 1957.

les occupations sont conçues comme des moyens de gagner sa vie.

Tout au long du livre, **encadrant l'analyse phénoménologique⁶⁹ des activités humaines**, un dialogue entre ces deux sujets, apparemment sans rapport, est progressivement développé. D'un côté, l'aube de l'ère spatiale démontre que les êtres humains littéralement **transcendent la nature**, laissant le futur dangereusement ouvert. De l'autre côté les sociétés modernes automatisées **captives d'une production et d'une consommation toujours plus efficaces** nous encouragent à nous conduire et nous penser comme une simple espèce animale gouvernée par des lois naturelles.

Pour Arendt, les **animaux humains** inconscients de leurs capacités et responsabilités ne sont pas bien armés pour prendre en charge des pouvoirs menaçant la survie de la terre.

Un tel rapprochement fait écho à l'analyse antérieure par Arendt du **totalitarisme** comme un processus déclenché par la combinaison paradoxale de deux convictions : d'un côté la croyance que «**tout est possible**», et de l'autre celle que les êtres humains sont simplement **une espèce animale** gouvernée par les Lois de la Nature et de l'Histoire, au service de laquelle les individus sont entièrement **superflus**.

Condition de l'homme moderne est lié structurellement au travail d'Arendt sur le totalitarisme, et les deux, ensemble, constituent un diagnostic original et saisissant de la situation humaine contemporaine.

3. Origines de Condition de l'homme moderne

Le livre est construit à partir des lectures de la fondation Charles R. Walgreen que Hannah Arendt donne à l'Université de Chicago en avril 1956⁷⁰.



Ces lectures sont issues d'un projet beaucoup plus vaste sur les éléments totalitaires dans le marxisme.

Arendt s'embarque dans ce projet après avoir fini *Les origines du totalitarisme* qui contient beaucoup sur les antécédents de l'antisémitisme et du racisme nazi, mais rien sur l'arrière-plan marxiste de la version meurtrière par Staline de la lutte des classes.

Elle souhaite découvrir quels traits de la théorie marxiste peuvent avoir contribué au désastre stalinien.

En fait, sa pêche ramène une prise si riche et si variée que le livre sur Marx ne sera jamais écrit.

Beaucoup des fils de pensée⁷¹ tirés trouveront leur chemin dans *Condition de l'homme moderne*, notamment sa conclusion que Marx a irrémédiablement mal conçu **l'action** politique en la mélangeant avec les deux autres activités humaines appelées par elle, le **travail** et **l'œuvre**.

⁶⁹ La phénoménologie est un courant philosophique qui se concentre sur l'étude des phénomènes, de l'expérience vécue et des contenus de conscience. Edmund Husserl est considéré comme le fondateur de ce courant, dans sa volonté de systématiser l'étude et l'analyse des structures des faits de conscience.

⁷⁰ Six conférences sous le titre « Le travail du corps humain et l'œuvre de nos mains » (Ursula Ludz dans la préface de *Qu'est-ce que la politique ?*, Point/Seuil n° 445, 1995.

⁷¹ trains of thought

B. Vue d'ensemble

1. Un livre fascinant et déroutant

À la fois la difficulté du livre et la fascination durable qu'il exerce viennent de ce qu'Arendt fait **beaucoup de choses en même temps**. Il y a plus de fils de pensée entrelacés qu'il n'est possible d'en saisir à la première lecture et même des lectures répétées peuvent amener des surprises.

Ce qu'Arendt ne fait pas c'est de la philosophie politique au sens, habituel, d'offrir des prescriptions politiques appuyées sur des arguments philosophiques. Elle refuse énergiquement que son rôle de penseur politique soit de proposer un projet pour le futur ou de dire à quelqu'un quoi faire.



Rejetant le titre de « philosophe politique », Arendt soutient que l'erreur faite par tous les philosophes politiques depuis Platon⁷² a été **d'ignorer la condition fondamentale de la politique : la pluralité**. Chaque être humain peut agir et commencer quelque chose de nouveau. Les résultats qui émergent de ces multiples interactions sont **contingents** et **imprévisibles**. « Sujets de politique pratique, soumis à l'accord de beaucoup ; ils ne peuvent rester au stade des considérations théoriques ou de l'opinion d'une personne ».

Arendt décrira *Condition de l'homme moderne* comme « **une sorte de prologue** » à un travail plus systématique de théorie politique qu'elle a en projet (mais qu'elle n'achèvera jamais⁷³). Puisque « l'activité politique centrale est l'action », explique-t-elle, il est nécessaire de mener d'abord un travail de clarification « pour séparer conceptuellement l'action des autres activités humaines avec lesquelles elle est couramment confondue, le travail et l'œuvre ».

Et, en effet, le principe d'organisation du livre le plus évident se trouve dans son analyse des trois formes d'activité qui sont au fondement de la condition humaine : le travail, l'œuvre, et l'action.

Cependant, il y a beaucoup plus dans ce livre que cette analyse phénoménologique, et plus que la critique par Arendt de la représentation dénaturée par la philosophie politique traditionnelle de l'activité humaine.

Quand Arendt dit dans son prologue qu'elle ne propose « rien de plus que de **penser ce que nous faisons** », elle montre clairement que ce qu'elle a en tête n'est pas une simple analyse générale de l'activité humaine, mais « **une reconsidération de la condition humaine à partir de la perspective fournie par nos nouvelles expériences et nos nouvelles peurs** ».

2. Une construction très spécifique

N'appartenant à aucun genre, ce livre n'a connu aucun équivalent, et son style et sa construction restent très spécifiques à leur auteure. Il fait partie, pour moi, de **ces chefs d'œuvre que chacune de nos lectures enrichit**.

⁷² Philosophe grec (428 – 348 av. J.C.)

⁷³ Ursula Ludz a rassemblé dans un petit livre, *Qu'est-ce que la politique ?* (Point/Seuil n° 445, 1995), les textes écrits par Arendt pour une « introduction à la politique » commandée par l'éditeur allemand Piper en 1955 qui ne verra jamais le jour.

Bien que Hannah Arendt n'ait jamais essayé de rassembler des disciples et de fonder une école de pensée, elle a été **une grande éducatrice**, ouvrant les yeux de ses lecteurs à de nouvelles façons de **voir le monde et les affaires humaines**. Le plus souvent sa manière d'éclairer les angles morts de l'expérience est faite de **nouvelles distinctions, la plupart du**



temps ternaires, comme si les dichotomies habituelles étaient trop restrictives pour son imagination intellectuelle. *Condition de l'homme moderne* est très fournie en distinctions : entre **travail** (labor), **œuvre** (work) et **action** ; entre **pouvoir, violence et force** ; entre la **Terre** et le **monde** ; entre **propriété et richesse**; et beaucoup d'autres souvent établies à partir de recherches étymologiques. Ces distinctions sont liées à une manière de remettre en cause les truismes et les préjugés contemporains. **Arendt trouve dans la Grèce antique le lieu à**

partir duquel jeter un œil critique sur des façons de penser et d'agir que nous considérons comme allant de soi et dont nous avons oublié les origines et aux sources desquelles elle remonte. Sa ferme conviction que nous pouvons tirer d'utiles leçons de l'expérience de personnes vivant il y a 2500 ans défie, pour beaucoup, la croyance moderne dans le progrès⁷⁴. Ces références continues à **l'Antiquité**, augmentent le sentiment de confusion de beaucoup des lecteurs de *Condition de l'homme moderne*, qui trouvent difficile à comprendre ce qui est réellement traité dans ce livre.

Face à un long texte, qui ne répond à aucun schéma connu, plein d'aperçus mais manquant d'une structure argumentative explicite, deux questions viennent immédiatement à l'esprit. À quel exercice se livre Arendt ? Comment aborder la lecture de *Condition de l'homme moderne* ?

Afin que vous puissiez vous faire, vous-mêmes, une idée de la réponse, complexe, à la première question, je vais consacrer ce cours et le suivant à la seconde question en vous proposant un voyage guidé à travers ce livre.

3. Comment aborder la lecture de *Condition de l'homme moderne* ?

Face à un tel livre, comme pour aborder un pays ou un continent nouveau, le plus simple, si on ne veut pas se lancer totalement dans l'inconnu, est d'en examiner la **carte**.

Et la **carte d'un livre c'est sa table des matières**, complétée, quand il existe, par son index. L'édition originale de *Condition de l'homme moderne* dispose des deux. Dans la traduction française l'index a disparu. Quant à la table des matières, elle est placée au début du livre dans la version anglaise, à la fin dans la version française, dans laquelle rien ne semble fait pour faciliter l'accès à une œuvre à la fois fascinante et difficile. D'autant plus que la préface française de Paul Ricœur, aussi intéressante soit-elle, reste trop philosophique alors que la préface anglaise de Margaret Canovan donne au livre sa dimension politique, au sens le plus large du terme.

La structure du livre est, au premier niveau, relativement simple. **Six chapitres suivent un prologue** démarrant avec le lancement de Spoutnik 1, en 1957, et se terminant par l'exposition du thème central du livre : « **rien de plus que de penser ce que nous faisons** ». Les deux premiers chapitres « plantent le décor » dans lequel s'inscrivent les trois activités

⁷⁴ Démarche cependant reprise par un philosophe contemporain comme Bernard Stiegler pour interroger nos sociétés numériques.

humaines, travail œuvre et action longuement étudiées dans les trois chapitres qui suivent. Enfin Arendt termine son livre par une analyse fascinante et difficile de la vie active depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne.

Prologue	Le travail	L'œuvre	L'action	La <i>vita activa</i> et l'âge moderne
<p>La condition humaine</p> <ul style="list-style-type: none"> La <i>vita activa</i> et la condition humaine Le terme de <i>vita activa</i> Éternité contre immortalité <p>Le domaine public et le domaine privé</p> <ul style="list-style-type: none"> L'homme : animal social ou politique La polis et la famille L'avènement du social Domaine public : le commun Domaine privé : la propriété Le social et le privé Le lieu des activités humaines 	<ul style="list-style-type: none"> Le travail de notre corps et l'œuvre de nos mains L'objectivité du monde Le travail et la vie Travail et fertilité Le caractère privé de la propriété et de la richesse Les instruments de l'œuvre et la division du travail Une société de consommateurs 	<ul style="list-style-type: none"> La durabilité du monde Réification Instrumentalité et <i>animal laborans</i> Instrumentalité et <i>homo faber</i>. Le marché La permanence du monde et l'œuvre d'art 	<ul style="list-style-type: none"> La révélation de l'agent dans la parole et l'action Le réseau des relations et les histoires jouées La fragilité des affaires humaines La solution des Grecs La puissance et l'espace de l'apparence <i>L'homo faber</i> et l'espace de l'apparence Le mouvement ouvrier La substitution traditionnelle du faire à l'agir L'action comme processus L'irréversibilité et le pardon L'imprévisibilité et la promesse 	<ul style="list-style-type: none"> L'aliénation La découverte du point d'appui d'Archimède Sciences de la nature et sciences de l'univers. Avènement du doute cartésien Introspection et perte du sens commun La pensée et la conception moderne du monde Renversement de la contemplation et de l'action Le renversement dans la <i>vita activa</i> et la victoire de <i>l'homo faber</i> La défaite de <i>l'homo faber</i> et le principe du bonheur La vie comme souverain bien Le triomphe de <i>l'animal laborans</i>
13/02/2014	Thierry Ternisien d'Ouille pour l'UTL		10	

4. Un voyage guidé

Au second niveau, constitué par les divisions données par Arendt à chaque chapitre, les choses se compliquent. La table des matières devient un résumé de la structure mais aussi du contenu du livre en quarante-cinq titres. On y voit la **structure en fils de pensée** (trains of thought) qui traversent l'ensemble de l'ouvrage et en font une « tapisserie » **impossible à synthétiser**.

<ol style="list-style-type: none"> 1. La <i>vita activa</i> et la condition humaine 2. Le terme de <i>vita activa</i> 3. Éternité contre immortalité 4. L'homme : animal social ou politique 5. La polis et la famille 6. L'avènement du social 7. Domaine public : le commun 8. Domaine privé : la propriété 9. Le social et le privé 10. Le lieu des activités humaines 11. Le travail de notre corps et l'œuvre de nos mains 12. L'objectivité du monde 13. Le travail et la vie 14. Travail et fertilité 15. Le caractère privé de la propriété et de la richesse 16. Les instruments de l'œuvre et la division du travail 17. Une société de consommateurs 18. La durabilité du monde 19. Réification 20. Instrumentalité et <i>animal laborans</i> 21. Instrumentalité et <i>homo faber</i> 22. Le marché 23. La permanence du monde et l'œuvre d'art 	<ol style="list-style-type: none"> 24. La révélation de l'agent dans la parole et l'acti 25. Le réseau des relations et les histoires jouées 26. La fragilité des affaires humaines 27. La solution des Grecs 28. La puissance et l'espace de l'apparence 29. L'homo faber et l'espace de l'apparence 30. Le mouvement ouvrier. 31. La substitution traditionnelle du faire à l'agir 32. L'action comme processus 33. L'irréversibilité et le pardon 34. L'imprévisibilité et la promesse 35. L'aliénation 36. La découverte du point d'appui d'Archimède 37. Sciences de la nature et sciences de l'univers 38. Avènement du doute cartésien 39. Introspection et perte du sens commun 40. La pensée et la conception moderne du mon 41. Renversement de la contemplation et de l'action 42. Le renversement dans la <i>vita activa</i> et la victoire de <i>l'homo faber</i> 43. La défaite de <i>l'homo faber</i> et le principe du bonheur 44. La vie comme souverain bien 45. Le triomphe de <i>l'animal laborans</i> 	
13/02/2014	Thierry Ternisien d'Ouille pour l'UTL	11

Dans mon livre, *Réinventer la politique avec Hannah Arendt*⁷⁵, j'ai choisi de dérouler trois de ces fils de pensée pour trouver des éléments de compréhension de notre présent et de réflexion sur

⁷⁵ Éditions Utopia, novembre 2010.

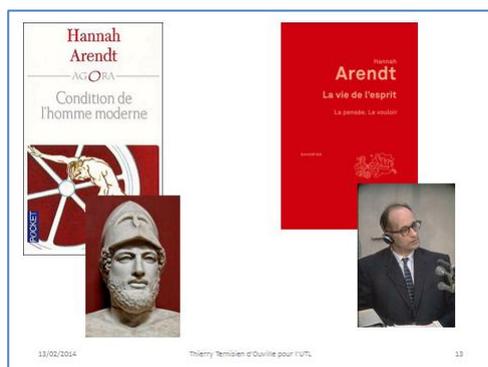
notre futur : la victoire du travail et la défaite du monde, la disparition du politique derrière la gestion des intérêts privés, un monde menacé par l'action des hommes sur la nature.

Pour ce cours je vous propose un **voyage guidé** à travers ces **sept escales** et vers ces **quarante-cinq destinations**. Comme, avec tout voyage organisé, curiosité et frustration se mêleront, laissant à vos lectures, votre réflexion et votre imagination le soin de remplir les vides. Conformément au titre de ce cours, je privilégierai ce qui offre profondeur historique et perspective politique par rapport à une dimension purement philosophique. Comme précédemment, je modifierai, quand cela me paraîtra nécessaire, le texte d'Arendt pour en faciliter la lecture, tout en respectant, pour l'essentiel, le sens.

Plusieurs expressions latines sont utilisées par Arendt dès la table des matières. *Vita activa*, par distinction avec la *vita contemplativa*, que je remplacerai, respectivement par **vie active** (la nôtre, dans la « caverne »⁷⁶) et **vie contemplative** (celle du philosophe). *Polis* qui désigne la cité-État en Grèce antique, que je remplacerai par **cité**. *Animal laborans* et *homo faber*, qui traduisent la distinction opérée par Arendt entre le travail de notre corps et l'œuvre de nos mains, entre l'animal humain au travail, qui peine pour produire des biens consommables et assimilables et l'homme artisan qui œuvre pour fabriquer des objets et un monde durables. Je conserverai ces deux expressions.

C. Penser ce que nous faisons (prologue)

À lui seul ce prologue mériterait un cours. Certains passages, souvent cités, apparaissent aujourd'hui comme prophétiques, tels ceux concernant l'évolution de nos sociétés vers des « sociétés de travailleurs sans travail »⁷⁷. Quant au début du prologue consacré « aux grandes victoires de la Science » et à leurs conséquences politiques et philosophiques je vous invite à le relire après avoir lu l'ensemble de *Condition de l'homme moderne*. Il vous impactera d'autant plus. Le dernier chapitre lui fait écho. Pour ce cours je ne retiendrai que la partie du prologue consacrée à la présentation de *Condition de l'homme moderne*.



À ces préoccupations, à ces inquiétudes, le présent ouvrage ne se propose pas de répondre. Des réponses on en donne tous les jours, elles relèvent de la politique pratique, soumise à l'accord du grand nombre; elles ne se trouvent jamais dans des considérations théoriques ou dans l'opinion d'une personne : il ne s'agit pas de problèmes à solution unique. Ce que je propose dans les pages qui suivent, c'est de reconsidérer la condition humaine du point de vue de nos expériences et de nos craintes les plus récentes. Il s'agit là évidemment de réflexion, et l'irréflexion (témérité insouciance, confusion sans espoir ou répétition complaisante de «vérités» devenues banales et vides)⁷⁸ me paraît une des principales caractéristiques de notre temps. Ce que je propose est donc très simple : rien de plus que de penser ce que nous faisons.

Arendt précise qu'elle ne traitera que «des articulations les plus élémentaires de la condition humaine, des activités qui, traditionnellement et selon les idées actuelles, sont à la portée de

⁷⁶ Allégorie de Platon. Bernard Stiegler a donné ce titre, Dans la caverne, au cours de philosophie qu'il donne en 2013/2014 dans le cadre de l'école de philosophie, pharmakon.fr, d'Epineuil-le- Fleuriel.

⁷⁷ Vous en trouverez de larges extraits dans mon livre.

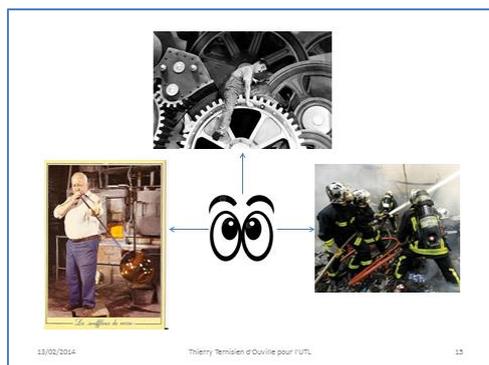
⁷⁸ À rapprocher de l'oraison funèbre de Thucydide par Périclès (495 – 429 av. J.C) : «Voici donc en quoi nous nous distinguons : nous savons à la fois apporter de l'audace et de la réflexion dans nos entreprises. Les autres, l'ignorance les rend hardis, la réflexion indécis. » (<http://remacle.org/bloodwolf/textes/thucydeologie.htm>)

tous les êtres humains». Le **travail**, **l'œuvre** et **l'action** dont elle analyse l'évolution de la **hiérarchie** tout au long de l'histoire de l'occident jusqu'à l'époque moderne⁷⁹ à laquelle elle consacre le dernier chapitre. Quant à la question de «l'activité la plus haute et peut-être la plus pure dont les hommes soient capables», celle de la pensée, Arendt y reviendra à la fin de sa vie, après sa rencontre avec un **homme incapable de penser par lui-même**, Eichmann.⁸⁰

D. La condition humaine

1. La vie active (*vita activa*) et la condition humaine

Arendt débute ce premier chapitre en proposant d'utiliser le terme de **vie active** (*vita activa*) pour regrouper et distinguer trois activités humaines fondamentales : le travail, l'œuvre et l'action. Fondamentales parce que correspondant chacune aux conditions de base dans lesquelles la vie sur terre est donnée à l'homme.



Le **travail** est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain. La condition humaine du travail est la **vie** elle-même.

L'œuvre est l'activité qui correspond à la **non-naturalité** de l'existence humaine. L'œuvre fournit un **monde artificiel d'objets**, nettement différent de tout

milieu naturel. C'est à l'intérieur de ses frontières que se loge chacune des vies individuelles, alors que ce monde lui-même est destiné à leur survivre et à les transcender toutes. La condition humaine de l'œuvre est **l'appartenance-au-monde**.

L'action, seule activité qui mette directement en rapport les hommes, sans l'intermédiaire des objets ni de la matière, correspond à la condition humaine de la **pluralité**, au fait que ce sont des hommes et non pas l'homme, qui vivent sur terre et habitent le monde. La pluralité est la condition de l'action, parce que nous sommes tous humains, donc semblables, mais tous uniques car différents de tout homme ayant vécu, vivant ou à naître.

Attention, ces distinctions constituent trois angles de vue, plutôt que trois définitions, utilisés pour analyser l'évolution de l'activité humaine : celui du travail et de la nécessité; celui de l'œuvre et du monde; celui de l'action et de la pluralité.

Condition ou nature humaine ? Arendt est très claire sur ce point. La condition humaine ne s'identifie pas à la nature humaine, et la somme des activités et des facultés humaines qui correspondent à la condition humaine ne constitue rien de ce qu'on peut appeler nature humaine. Il est fort peu probable que, pouvant connaître, déterminer, définir la nature de tous les objets qui nous entourent et qui ne sont pas nous, nous soyons jamais capable d'en faire autant pour nous-mêmes : **ce serait sauter par-dessus notre ombre**.

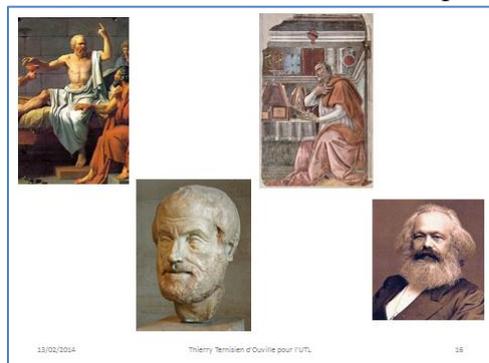
La condition humaine dépasse les conditions dans lesquelles la vie est donnée à l'homme. Les hommes sont des êtres conditionnés parce que tout ce qu'ils rencontrent se change immédiatement en condition de leur existence. Tout ce qui pénètre dans le monde humain, ou tout ce que l'effort de l'homme y fait entrer, fait aussitôt partie de la condition humaine.

⁷⁹ Nous reviendrons plus tard sur la distinction faite par Arendt entre époque moderne et monde moderne.

⁸⁰ Ce sera l'objet de son dernier livre, qu'elle ne pourra achever, *La vie de l'esprit*, dont les deux premières parties (la pensée et le vouloir) seront publiées après sa mort par Mary McCarthy.

2. L'expression *vita activa* (vie active)

Arendt retrace dans la deuxième partie de ce chapitre les origines historiques de l'expression *vita activa*, « surchargée de tradition et aussi ancienne que notre tradition de pensée politique ».

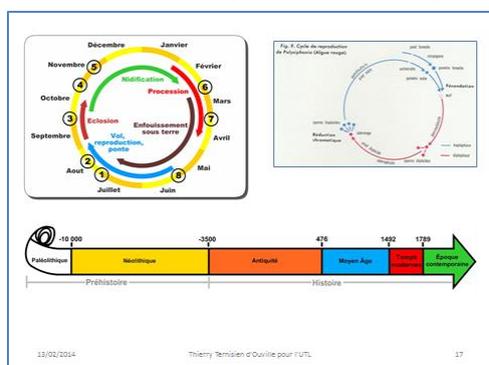


Depuis Socrate⁸¹ jusqu'à Marx⁸² en passant par Aristote⁸³ et Saint Augustin⁸⁴.

En insistant sur l'**originalité** qu'elle revendique dans l'utilisation qu'elle-même fait de cette expression qui « contredit manifestement la tradition » pour « mettre en doute l'ordre hiérarchique (entre activités) qui lui est inhérent ». Point sur lequel elle reviendra longuement dans le dernier chapitre.

3. Éternité contre immortalité

Dans la dernière partie de ce chapitre, la plus difficile parce que la plus philosophique, Arendt distingue la **vie active et sa recherche initiale de l'immortalité**, et la **contemplation et son expérience de l'éternité**. Retenons en simplement ce qu'elle dit, à cette occasion, de la mortalité humaine.



La mortalité humaine vient de ce que la vie individuelle, ayant de la naissance à la mort une histoire reconnaissable, se détache de la vie biologique. Elle se distingue de tous les êtres vivants par une course en ligne droite qui coupe le mouvement circulaire de la vie biologique.

La mortalité, c'est se mouvoir en ligne droite dans un univers où rien ne bouge, si ce n'est en cercle. Le devoir des mortels, et leur grandeur possible, résident dans leur capacité de produire des choses - œuvres, exploits et paroles - qui mériteraient d'appartenir et, au moins jusqu'à un certain point, appartiennent à la durée sans fin, de sorte que par leur intermédiaire les mortels puissent trouver place dans un cosmos où tout est immortel sauf eux.

La chute de l'Empire romain démontrera avec éclat **qu'aucune œuvre humaine n'échappe à la mort**.

Dans le même temps, le christianisme prêchant la vie éternelle deviendra la seule religion de l'Occident.

Cette chute et cet avènement rendront inutiles et futiles tous les efforts d'immortalité terrestre. Et ils réussiront si bien à faire de la vie active la servante de la contemplation que ni l'évolution laïque des temps modernes ni le renversement de la hiérarchie traditionnelle séparant action et contemplation ne suffiront à sauver de l'oubli la quête d'immortalité qui, à l'origine, était le ressort essentiel de la vie active. Ces points seront approfondis dans le dernier chapitre.

⁸¹ Philosophe grec (470-399 av. J.C.)

⁸² Philosophe allemand (1818 – 1883)

⁸³ Philosophe grec (384-322 av. J.C.)

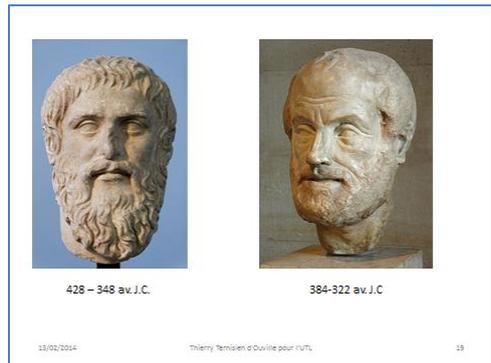
⁸⁴ Philosophe et théologien d'origine berbère (354-430)

E. Le domaine public et le domaine privé

Ce deuxième chapitre est probablement encore plus déroutant pour le lecteur contemporain qu'il devait déjà l'être pour celui de 1958. C'est que la confusion à laquelle s'attaque Arendt, entre domaines privé, public, social et même intime, s'est encore accrue. Nous en voyons les manifestations tous les jours. Comme chaque fois qu'elle se retrouve face à des **concepts qui sont devenus vides de sens, Arendt remonte aux sources de la pensée occidentale pour y retrouver leur origine et pour les repenser.** Donc à la Grèce antique.

4. L'homme : animal social ou politique

La raison d'une telle recherche. Déterminer le **lieu des activités humaines.** Le milieu où nous naissons, le monde, n'existerait pas sans l'activité humaine qui l'a produit comme dans le cas



des objets fabriqués, qui l'entretient comme dans le cas de terres cultivées, ou qui l'établit en l'organisant comme dans le cas de la cité. Aucune vie humaine, même celle de l'ermite au désert, n'est possible sans un monde qui, directement ou indirectement, témoigne de la présence d'autres êtres humains. L'homme ne peut vivre hors de la société.

Mais, remontant jusqu'à la Grèce antique, Arendt montre comment le mot social a évolué en prenant le sens de condition humaine fondamentale. Pour **Platon**

et **Aristote**, la vie en société était un trait que la vie humaine avait de commun avec la vie animale. **Ce qui était foncièrement humain** c'était ce qu'Aristote nommait la **vie politique** (bios politikos) : à savoir **l'action** (praxis) et la **parole** (lexis) qui constituent le **domaine des affaires humaines** dont est rigoureusement exclu tout ce qui ne serait que nécessaire (le travail) ou utile (l'œuvre). Arendt reviendra longuement sur ce point dans les chapitres qui suivent.

Retenons que, pour Aristote, le propre de l'homme est d'être un «animal politique».

5. La cité (polis) et la famille

La distinction entre la vie privée et la vie publique correspond aux domaines familial et politique, entités distinctes, séparées au moins depuis l'avènement de la Cité antique.



L'apparition du domaine social, ni privé ni public, est un phénomène relativement nouveau, dont l'origine a coïncidé avec la naissance des temps modernes et de l'État-nation.

Ce qui intéresse Arendt, c'est l'extraordinaire **difficulté** qu'en raison de cette évolution nous avons à comprendre **la division capitale entre domaine public et domaine privé**, entre la sphère de la cité et celle du ménage et finalement **entre les activités relatives à un monde commun et celles qui**

concernent l'entretien de la vie. Sur ces divisions, considérées comme des postulats, comme des axiomes, reposait toute la pensée politique des Anciens. **Tout ce qui était «économique», tout ce qui concernait la vie de l'individu et de l'espèce, était par définition non politique, affaire de famille.**

Le trait distinctif du domaine familial était que les humains y vivaient ensemble à cause des

nécessités et des besoins qui les y poussaient. Le domaine de la cité, au contraire, était celui de la **liberté**. La famille assumait les nécessités de la vie comme condition de la liberté de la cité.

La cité se distinguait de la famille en ce qu'elle ne connaissait que des égaux, tandis que la famille était le siège de la plus rigoureuse inégalité. Être libre, cela signifiait qu'on était affranchi des nécessités de la vie et des ordres d'autrui, et aussi que l'on était soi-même exempt de commandement. Il s'agissait de n'être ni sujet ni chef. Cette égalité était fort différente de celle que nous concevons aujourd'hui.

Elle voulait dire que le citoyen vivait au milieu de ses pairs et n'avait à traiter qu'avec eux. Elle supposait l'existence d'hommes «inégaux» qui, en fait, constituaient toujours la majorité de la population d'une cité. **L'égalité loin d'être liée à la justice, comme aux temps modernes, était l'essence même de la liberté.** On était libre si l'on échappait à l'inégalité inhérente au pouvoir, si l'on se mouvait dans une sphère où n'existait ni commandement ni soumission.

6. L'avènement du social

L'apparition de la société, c'est-à-dire la sortie du travail de la pénombre du foyer et son installation dans la lumière du domaine public a effacé l'antique frontière entre le politique et le privé.



Elle a même si bien changé le sens de ces termes, leur signification pour la vie de l'individu et du citoyen, qu'on ne les reconnaît presque plus. Le privé, au sens moderne, dans sa fonction essentielle qui est d'abriter **l'intimité**, ne s'oppose plus d'abord au politique mais au social. Le premier explorateur-interprète de l'intimité fut **Jean-Jacques Rousseau**⁸⁵ qui se révolta, non point contre l'oppression de l'État, mais contre la société, contre son intolérable perversion du cœur

humain et son intrusion dans le for intérieur. De cette révolte du cœur naquirent l'individu moderne et ses perpétuels conflits, son incapacité à vivre dans la société comme à vivre en dehors d'elle, ses humeurs changeantes et le subjectivisme radical de sa vie émotive.

L'égalité moderne, dans laquelle la société a remplacé **l'action** comme mode primordial de relations humaines par le **comportement**, diffère à tous les points de vue de l'égalité antique.

Appartenir au **petit nombre des égaux**, c'était pouvoir vivre au milieu de ses pairs, dans un domaine public animé d'un farouche esprit de compétition. On devait constamment s'y distinguer de tous les autres, s'y montrer constamment par des actes, des succès incomparables, le meilleur de tous. Il était réservé à l'individualité et, seul, permettait à l'homme de montrer ce qu'il **était** réellement, ce qu'il avait **d'irremplaçable**. C'est pour pouvoir courir cette chance, par amour d'une cité qui la leur procurait à tous, que les **citoyens** acceptaient de prendre leur part des charges de la défense, de la justice et de l'administration.

Pour mesurer la victoire de la société aux temps modernes, substituant le comportement à l'action, il suffit de rappeler que sa science initiale, l'économie, qui n'instaure le comportement que dans le domaine d'activités relativement restreint qui la concerne, a finalement abouti à la prétention totale des sciences sociales qui, en tant que sciences du comportement, visent à

⁸⁵ Écrivain, philosophe et musicien genevois francophone (1712 – 1778)

réduire l'homme pris comme un tout, dans toutes ses activités, au niveau d'un **animal conditionné à comportement prévisible**.

Si l'économie est la science de la société à ses débuts lorsqu'elle ne peut imposer ses règles de conduite qu'à certains secteurs de la population et pour une partie de leurs activités, l'avènement des sciences du comportement signale clairement le dernier stade de cette évolution, quand la société de masse a dévoré toutes les couches de la nation et que le comportement social est devenu la norme de tous les domaines de l'existence.

7. Domaine public : le commun

Le mot «**public**» désigne, nous dit Arendt, **deux phénomènes** liés l'un à l'autre mais différents.

Il signifie d'abord que tout ce qui paraît en public peut être vu et entendu de tous, jouit de la



plus grande publicité possible. Pour nous **l'apparence**, ce qui est vu et entendu par autrui comme par nous-mêmes, constitue la **réalité**. En second lieu, le mot «public» désigne le **monde** lui-même en ce qu'il nous est commun à tous et se distingue de la place que nous y possédons individuellement. Ce monde n'est pas identique à la Terre ou à la nature, en tant que cadre du mouvement des hommes et condition générale de la vie. Il est lié aux productions humaines, aux objets fabriqués de main d'homme, ainsi qu'aux relations qui existent

entre les habitants de ce monde fait par l'homme. **Le monde commun nous rassemble mais aussi nous empêche, pour ainsi dire, de tomber les uns sur les autres.**

Il est ce qui nous accueille à notre naissance, ce que nous laissons derrière nous en mourant. Il transcende notre vie personnelle aussi bien dans le passé que dans l'avenir : il était là avant nous, il survivra au bref séjour que nous y faisons. Il est ce que nous avons **en commun** non seulement avec nos contemporains, mais aussi avec ceux qui nous ont précédés et avec ceux qui viendront après nous.

C'est le souci partagé par tous de ce monde commun, vu selon nos **différences** de localisation et la **pluralité** des perspectives qui en résulte qui garantit le réel. En son absence, dans les conditions d'isolement de la tyrannie ou de désolation de la société de masses, rien ne peut empêcher la destruction du monde commun, habituellement précédée de la destruction des nombreux aspects sous lesquels il se présente à **la pluralité humaine**.

Le monde commun prend fin lorsqu'on ne le voit que sous un seul aspect, lorsqu'il n'a le droit de se présenter que dans une seule perspective.

8. Domaine privé : la propriété

Le mot «privé» quand il s'agit de propriété, même dans la pensée politique ancienne, perd son caractère privatif (privé de) et conserve des liens profonds avec le domaine public en général. Liens mal compris aujourd'hui en raison de **la confusion moderne entre propriété et richesse**. Historiquement, propriété et richesse ont joué à peu près le même rôle de principale condition d'admission au domaine public et au droit de cité. Mais elles sont de natures totalement différentes.

Avant les temps modernes qui commencèrent par **l'expropriation des pauvres**, toutes les civilisations reposaient sur **le caractère sacré de la propriété privée**. À l'origine, être

propriétaire signifiait, ni plus ni moins, **avoir sa place en un certain lieu du monde et donc appartenir à la cité politique**. Cette parcelle privée s'identifiait si complètement avec la famille qui la possédait que l'expulsion d'un citoyen pouvait entraîner non seulement la confiscation de ses biens, mais même la destruction de sa maison.

D'origine toute différente et historiquement plus récente est **la signification politique de la fortune privée** d'où l'homme tire ses moyens de vivre. La richesse privée devint une condition d'admission à la vie publique non pas parce que son possesseur travaillait à l'accumuler, mais au contraire, parce qu'elle garantissait raisonnablement que ce propriétaire n'aurait pas à se consacrer à l'acquisition de ses moyens de consommation, qu'il était libre de s'adonner à des activités publiques. Être propriétaire, dans ce cas, signifiait que l'on dominait les nécessités de son existence, qu'on était libre de transcender sa vie individuelle et d'entrer dans le monde que tous ont en commun.

Jusqu'au début de l'époque moderne, on n'avait jamais tenu pour sacrée la **fortune privée**. Les



défenseurs modernes de la propriété privée, qui y voient unanimement la richesse privée et rien de plus, sont bien mal fondés à se réclamer d'une tradition pour laquelle il ne pouvait y avoir de domaine public libre sans statut et sans protection du domaine privé.

L'énorme accumulation de richesse, toujours en cours, dans la société moderne, qui a commencé par **l'expropriation** de la classe paysanne, n'a jamais eu beaucoup d'égards pour la propriété privée, sacrifiée, au contraire, chaque fois qu'elle est entrée en conflit avec l'accumulation de richesses.

Le mot de **Proudhon**⁸⁶, «**la propriété, c'est le vol**», a un solide fondement de vérité dans les origines du capitalisme moderne. Il est d'autant plus significatif qu'il ait hésité devant le douteux remède de l'expropriation générale. Il savait trop bien que l'abolition de la propriété privée peut guérir le mal de la pauvreté mais risque d'amener un plus grand mal, la tyrannie. Comme il ne faisait pas de distinction entre propriété et richesse, ses vues se présentent dans son œuvre comme des contradictions, ce qu'elles ne sont pas en réalité.

9. Le social et le privé

Avec l'avènement du social, la propriété moderne perd le caractère qui la rattache au monde



et vient se localiser dans la personne, autrement dit dans ce qu'un individu ne peut perdre qu'avec la vie, ses talents, et sa puissance de travail. Pour comprendre le danger de cette perte, Arendt considère les caractères non privatifs du privé, indépendants de la découverte de l'intimité et plus anciens qu'elle.

La différence entre ce que nous avons en commun et ce que nous possédons en privé, c'est d'abord que nos possessions privées, que nous utilisons et consommons quotidiennement, sont beaucoup plus nécessaires que tout ce qui relève du monde commun.

⁸⁶ Pierre-Joseph Proudhon (né le 15 janvier 1809 à Besançon dans le Doubs, mort le 19 janvier 1865 à Paris, en France) est un polémiste, journaliste, économiste, philosophe et sociologue français (source : Wikipedia).

Sans propriété, comme Locke⁸⁷ l'a montré, «le commun ne sert à rien». La nécessité qui, au regard du domaine public, ne révèle que son aspect négatif de privation de liberté, possède une force infiniment supérieure à celle de tous les désirs de l'homme et de ce qu'on nomme ses plus hautes aspirations. Non seulement elle sera toujours au premier rang des besoins et des soucis, elle prévient aussi l'apathie, la mort de l'initiative qui menace avec tant d'évidence les collectivités trop riches. La seconde des grandes caractéristiques non privatives du privé, c'est que les quatre murs de la propriété privée offrent à l'homme **la seule retraite sûre contre le monde public commun**, la seule où il puisse échapper à la publicité, vivre sans être vu, sans être entendu. Une vie passée entièrement en public, en présence d'autrui, devient superficielle. Tout en restant visible, elle perd la qualité de le devenir à partir d'un fond sombre qui doit demeurer caché à moins de perdre sa profondeur en un sens non subjectif et très réel.

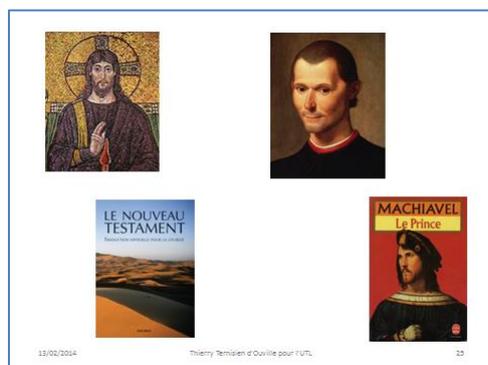
La façon dont les États prémodernes ont pratiquement traité la propriété privée fait bien voir que l'on a toujours eu conscience de l'existence de ces caractéristiques et de leur importance. On ne protégeait pas pour autant, directement, les activités du domaine privé mais plutôt les bornes séparant la propriété privée de toutes les autres parties du monde et surtout du monde commun lui-même.

La marque distinctive de la **théorie politique et économique moderne**, au contraire, dans la mesure où elle voit dans la propriété privée un problème grave, a été d'insister sur les activités privées des propriétaires et le besoin qu'ils ont d'être protégés par le gouvernement pour pouvoir accumuler de la **richesse aux dépens de la propriété concrète**.

Cependant, ce qui compte pour le domaine public, écrit Arendt, ce n'est pas l'énergie plus ou moins entreprenante des gens d'affaires, mais les barrières qui entourent les maisons et les jardins des citoyens.

10. Le lieu des activités humaines

Arendt termine ce chapitre par une surprise dont elle a le secret. Là où on attendait une description du lieu des trois activités qu'elle a rassemblées et distinguées sous le terme de vie active, on trouve, en fait, tout un développement autour de l'exemple de la **bonté**.



Bien que la distinction entre privé et public coïncide avec l'opposition entre la nécessité et la liberté, la futilité et la durée et finalement la honte et l'honneur, il ne s'ensuit nullement que le domaine privé soit le lieu réservé au nécessaire, au futile, au honteux. Certaines choses, tout simplement pour exister, ont besoin d'être cachées tandis que d'autres ont besoin

d'être étalées en public. Cela est vrai des principales activités de la **vie active**, le travail, l'œuvre et l'action. Mais il y a de ce phénomène un exemple, extrême, qui a joué un rôle considérable dans la théorie politique. **Jésus** enseigna, par la parole et par l'action, une activité : la bonté. Et la bonté a évidemment tendance à se cacher : elle ne veut être ni vue ni entendue. Dès qu'une bonne œuvre se fait connaître, devient publique, elle cesse d'appartenir spécifiquement au bien, d'être accomplie uniquement pour le bien. **La bonté n'existe que si**

⁸⁷ John Locke (Wrington, Somerset, 29 août 1632 - Oates, Essex, 28 octobre 1704) est un philosophe anglais, l'un des principaux précurseurs des Lumières. (Wikipedia)

nul ne l'aperçoit, pas même son auteur.

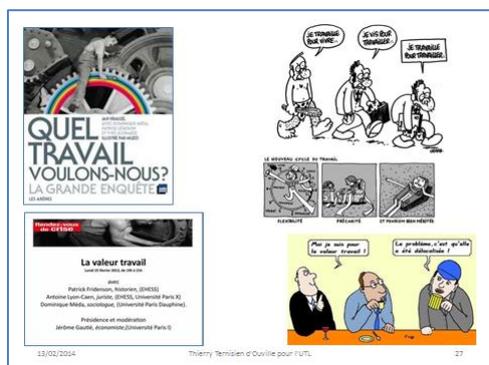
L'homme qui est épris de bonté ne saurait mener une vie solitaire. Vivant avec les autres il lui faut se cacher aux autres, il ne peut même pas se faire confiance pour se regarder agir. Les bonnes actions ne tiendront jamais compagnie à personne. À peine accomplies elles exigent d'être oubliées, car le souvenir suffit à détruire leur « bonté ». **Les bonnes œuvres ne s'intègrent donc jamais au monde.** Elles vont et viennent sans laisser de trace. En vérité, elles ne sont point de ce monde.

Le bien, en tant que mode de vie cohérent, n'est pas seulement impossible dans les bornes du domaine public, il est l'ennemi mortel de ce domaine. Nul peut-être n'a plus vivement senti ce danger de faire le bien que Machiavel⁸⁸ qui, dans une page célèbre, osa enseigner « à ne pas être bon ». Il ne dit ni ne voulut dire qu'il faut apprendre aux hommes à être mauvais. Pour Machiavel, le critère de l'action politique était la gloire, comme pour l'antiquité classique, et le bien échappe à la gloire autant que le mal. Le mal qui sort de son repaire vient effrontément détruire le monde commun. Le bien qui sort de sa réclusion pour jouer un rôle public cesse d'être bon, il se corrompt intérieurement et, partout où il va, porte sa corruption. Ainsi pour Machiavel, si l'influence de l'Église corrompait la politique italienne, c'était parce qu'elle participait aux affaires du siècle, et non pas à cause de la corruption des prélats.

F. Le travail

11. Le travail de notre corps et l'œuvre de nos mains

La **distinction** que propose Arendt entre le travail et l'œuvre n'est pas habituelle. Historiquement, elle concède qu'on ne trouve à peu près rien pour l'appuyer, ni dans la tradition politique prémoderne ni dans le vaste corpus des théories modernes du travail.



Mais elle en trouve un témoignage obstiné et très clair dans le simple fait que toutes les langues européennes, anciennes et modernes, possèdent deux mots étymologiquement séparés pour désigner ce que nous considérons aujourd'hui comme une seule et même activité, et conservent ces mots bien qu'on les emploie constamment comme synonymes.

Il n'est pas surprenant que **l'Antiquité** ait négligé la distinction entre l'œuvre et le travail.

Du ménage privé au domaine politique public la différence était telle qu'elle recouvrit et détermina toute autre distinction, et finalement, il ne resta plus qu'un critère.

Consacre-t-on plus de temps et d'effort au privé ou au public, **l'occupation est-elle motivée par le souci des affaires privées, ou de l'État ?**

Quand se développa **la théorie politique**, les philosophes effacèrent encore ces distinctions qui avaient au moins discerné les activités, en opposant la **contemplation** à toute espèce d'activité.

La pensée politique chrétienne accepta et universalisa cette opposition.

⁸⁸ Nicolas Machiavel (en italien : Niccolò di Bernardo dei Machiavegli ; Niccolò Machiavelli), est un penseur italien de la Renaissance, philosophe, théoricien de la politique, de l'histoire et de la guerre, né le 3 mai 1469 et mort le 21 juin 1527 à Florence, en Italie. (Wikipedia)

Mais il est pour le moins étonnant, écrit Arendt, que l'époque moderne⁸⁹, qui a renversé l'ordre traditionnel de l'action et de la contemplation non moins que la hiérarchie traditionnelle de la vie active elle-même, en glorifiant le travail source de toute valeur, n'ait pu produire une seule théorie dans laquelle fussent nettement distingués «le travail de nos corps et l'œuvre de nos mains⁹⁰», *l'animal laborans* et *l'homo faber*. Étonnant que cette époque se soit fourvoyée⁹¹ dans des distinctions, pour elles secondes, entre travail productif et improductif, travail qualifié et travail non qualifié, et enfin travail manuel et travail intellectuel.

12. L'objectivité du monde

La distinction entre le travail et l'œuvre prend tout son sens si l'on considère le **caractère d'objet-de-ce-monde** de la chose produite : son emplacement, sa fonction, la durée de son



séjour dans le monde. La distinction entre un **pain**, dont la «vie moyenne» ne dépasse guère une journée, et une **table**, qui survit aisément à plusieurs générations humaines, est certainement beaucoup plus nette et plus décisive que la différence entre un **boulangier** et un **menuisier**.

Ce sont le langage et les expériences humaines fondamentales qu'il recouvre, bien plus que la théorie, qui nous enseignent que les choses de ce monde parmi lesquelles s'écoule la vie active sont de natures très

diverses et qu'elles sont produites par des activités très différentes. Considérés comme parties du monde, les produits de l'œuvre - et non ceux du travail - garantissent la permanence, la durabilité, sans lesquelles il n'y aurait point de monde possible. C'est à l'intérieur de ce monde de choses durables que nous trouvons les biens de consommation par lesquels la vie s'assure des moyens de subsistance. Nécessaires au corps et produites par son travail, mais dépourvues de stabilité propre, ces choses faites pour une consommation incessante apparaissent et disparaissent dans un milieu d'objets qui ne sont pas consommés, mais utilisés et habités et auxquels, en les habitant, nous nous habituons.

Comme tels, ils donnent naissance à la familiarité du monde, à ses coutumes, à ses rapports usuels entre l'homme et les choses aussi bien qu'entre l'homme et les hommes. **Les objets d'usage sont au monde humain ce que les biens de consommation sont à la vie.**

C'est d'eux que les biens de consommation reçoivent leur caractère d'objets. Et le langage, qui n'autorise pas l'activité de travail à former quoi que ce soit d'aussi ferme, d'aussi non verbal qu'un substantif, suggère que très probablement nous ne saurions même pas ce qu'est un objet sans avoir devant nous «l'œuvre de nos mains».

La réalité et la solidité du monde humain reposent avant tout sur le fait que nous sommes environnés de choses plus durables que l'activité qui les a produites, plus durables même, en puissance, que la vie de leurs auteurs.

La vie humaine, en tant qu'elle bâtit un monde, est engagée dans un processus constant de réification, et les choses produites, qui, à elles toutes, forment l'artifice humain, sont plus ou moins du-monde selon qu'elles ont plus ou moins de permanence dans le monde.

⁸⁹ Voir le dernier chapitre que nous étudierons dans le prochain cours

⁹⁰ Selon l'expression de John Locke

⁹¹ Et continue aujourd'hui à se fourvoyer.

13. Le travail et la vie

Quand Marx définit le travail comme «**le métabolisme de l'homme avec la nature**», processus dans lequel «le matériau de la nature est adapté par un changement de forme aux besoins de l'homme, il indique clairement qu'il «parle physiologiquement» et **que travail et consommation ne sont que deux stades du cycle perpétuel de la vie biologique.**



La nécessité de subsister régit à la fois le travail et la consommation, et le travail, lorsqu'il incorpore, rassemble et assimile physiquement les choses que procure la nature, fait activement ce que le corps fait, de façon plus intime encore, lorsqu'il consomme sa nourriture.

Ce sont deux processus dévorants qui saisissent et détruisent de la matière, et l'ouvrage qu'accomplit le travail sur son matériau n'est que la préparation de son éventuelle **destruction**.

Cet aspect destructeur, dévorant de l'activité de travail n'est, certes, visible que du **point de vue du monde** et par opposition à l'œuvre qui ne prépare pas la matière pour l'incorporer, mais la change en matériau afin d'y œuvrer et d'utiliser le produit fini.

Du point de vue de la nature, c'est plutôt l'œuvre qui est destructrice, puisque son processus arrache la matière à la nature sans la lui rendre dans le rapide métabolisme du corps vivant.

La seconde tâche du travail est la lutte incessante contre les processus de croissance et de déclin par lesquels la nature envahit constamment l'artifice humain, menaçant la durabilité du monde et son aptitude à servir aux hommes.

La protection et la sauvegarde du monde contre les processus naturels sont de ces tâches qui exigent l'exécution monotone de corvées quotidiennement répétées. Cette lutte laborieuse est très étroitement liée au monde qu'elle défend contre la nature.

Dans les vieilles légendes, dans les contes mythologiques, elle a souvent revêtu la grandeur de combats héroïques contre d'écrasants périls, comme dans le récit d'Hercule qui compte au nombre des douze «travaux» le nettoyage des écuries d'Augias.

La lutte quotidienne dans laquelle le corps humain est engagé pour nettoyer le monde et pour l'empêcher de s'écrouler ressemble bien peu à de l'héroïsme. L'endurance qu'il faut pour réparer chaque matin le gâchis de la veille n'est pas du courage, et ce qui rend l'effort pénible, ce n'est pas le danger, mais l'interminable répétition.

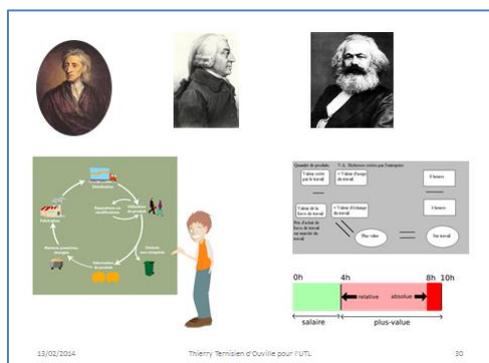
Les « travaux » d'Hercule ont une chose en commun avec tous les grands exploits : ils sont uniques.

Malheureusement, il n'y a que les mythiques écuries d'Augias pour rester propres une fois l'effort accompli et la tâche achevée.

14. Travail et fertilité

Pourquoi cette **ascension soudaine** et spectaculaire du travail, passant du dernier rang à la place d'honneur et devenant la mieux considérée des activités humaines ?

Historiquement, les théoriciens politiques à partir du XVII^e siècle (**Locke**⁹², **Adam Smith**⁹³ puis **Marx**⁹⁴), sont confrontés à un processus inouï d'accroissement de richesse, de propriété et d'acquisition. Essayant de l'expliquer, ils identifient le phénomène du processus⁹⁵ qui devient le concept-clef de l'époque et de ses sciences, historiques et naturelles. **De toutes les**



activités humaines seul le travail relève d'un processus sans fin qui avance automatiquement en accord avec le processus vital, hors de portée des décisions ou des projets humainement explicites.

Marx fonde alors toute sa théorie sur le **travail** et la **procréation** conçus comme deux modes du même **processus de fertilité vitale**, le premier assurant la conservation de l'individu et le second la perpétuation de l'espèce. Il retrouve ainsi les idées les plus anciennes et les plus persistantes sur la nature du travail, lequel dans la tradition hébraïque comme dans

la tradition classique est lié à la vie de façon aussi intime que la procréation. La force de la vie est la fécondité. L'être vivant n'est pas épuisé lorsqu'il a pourvu à sa propre reproduction, et sa «plus-value» réside dans sa multiplication potentielle. Le naturalisme cohérent de Marx découvre la «force de travail» comme mode spécifiquement humain de la force vitale aussi capable que la nature de créer une plus-value, un surproduit.

S'intéressant presque exclusivement à ce processus, celui des «forces productives de la société», dans la vie de laquelle, comme dans la vie de toute espèce animale, la production et la consommation s'équilibrent toujours, Marx ignore complètement la question d'une existence séparée d'objets du-monde dont la durabilité résiste et survit aux processus dévorants de la vie. Il oublie l'œuvre, ce qui le conduit à une contradiction centrale jamais résolue. L'homme, défini, comme *animal laborans*, est entraîné dans une société où l'on n'a plus besoin de sa force de travail, la plus grande, la plus humaine de toutes. Il lui est laissé le triste choix entre l'esclavage productif et la liberté improductive.

15. Le caractère privé de la propriété et de la richesse

Ce que les temps modernes défendent avec tant d'ardeur, ce n'est pas la propriété en soi, comme «enclos dans le monde commun» (Locke), mais **l'accroissement effréné de la richesse et du processus d'appropriation**. C'est au nom de la vie⁹⁶, de la vie de la société, qu'ils luttent contre tous les organes qui maintiendraient la permanence «morte» d'un monde commun.

Ce processus peut être infini comme le processus vital de l'espèce, mais son infinité est constamment menacée, interrompue par le fait regrettable que les individus ne vivent pas éternellement, n'ont pas de temps infini devant eux. Il faut que la vie de la société dans son ensemble, au lieu des vies limitées des individus, soit considérée comme le gigantesque sujet du processus d'accumulation, pour que ce processus se développe en toute liberté, à toute

⁹² 1632 - 1704

⁹³ Adam Smith (5 juin 1723 - 17 juillet 1790) est un philosophe et économiste écossais des Lumières. Père de la science économique moderne, dont l'œuvre principale, *les Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, est un des textes fondateurs du libéralisme économique.

⁹⁴ 1818 -1883

⁹⁵ Arendt revient longuement sur ce point dans les deux derniers chapitres.

⁹⁶ Voir le dernier chapitre

une robe presque aussi vite que de la nourriture. De tels rapports avec les objets du monde correspondent d'ailleurs parfaitement à la manière dont ils sont produits. La révolution industrielle a remplacé l'artisanat par le travail et a remplacé la spécialisation de l'œuvre par la division du travail. **Les objets du monde moderne sont devenus des produits du travail dont le sort naturel est d'être consommés, au lieu d'être des produits de l'œuvre destinés à servir.**

Avec ce besoin que nous avons de remplacer de plus en plus vite les choses de-ce-monde qui nous entourent, nous ne pouvons plus nous permettre de les utiliser, de respecter et de préserver leur inhérente durabilité. Il nous faut consommer, dévorer, pour ainsi dire, nos maisons, nos meubles, nos voitures comme s'il s'agissait des «bonnes choses» de la nature qui se gâtent sans profit à moins d'entrer rapidement dans le cycle incessant du métabolisme humain. C'est comme si nous avions renversé les barrières qui protégeaient le monde, l'artifice humain, en le séparant de la nature, du processus biologique qui se poursuit en son sein comme des cycles naturels qui l'environnent, pour leur abandonner et leur livrer la stabilité toujours menacée d'un monde humain.

17. Une société de consommateurs

Nous vivons dans une **société de consommateurs et donc de travailleurs**, travail et consommation n'étant que les deux stades d'un **même processus** imposé à l'homme par la **nécessité de la vie**. Cette société est née de **l'émancipation de l'activité de travail**, qui précéda de plusieurs siècles l'émancipation politique des travailleurs. Toutes les activités sérieuses, quels qu'en soient les résultats, reçoivent le nom de travail et toute activité qui n'est nécessaire ni à la vie de l'individu ni au processus vital de la société est rangée parmi les amusements, les « passe-temps ». L'«œuvre» de **l'artiste**, seul «ouvrier» restant dans une société de travailleurs, se dissout dans le jeu et perd son sens pour le monde. Que l'émancipation du travail à l'époque moderne non seulement échoue à instaurer une ère de liberté universelle mais aboutisse au contraire à **courber toute l'humanité pour la première fois sous le joug de la nécessité**, c'est un danger que **Marx** avait bien aperçu lorsqu'il soulignait que le but de la révolution ne pouvait pas être l'émancipation déjà accomplie des classes laborieuses mais devait consister à **émanciper l'homme du travail**. Les perspectives ouvertes ces dernières années par le progrès de l'«automatisation», font que l'on peut se demander si l'utopie de Marx ne sera pas la réalité de demain, et si un jour **l'effort de consommation** ne sera pas tout ce qui restera des labeurs et des peines inhérents au cycle biologique.

L'espoir qui inspira Marx et l'élite des divers mouvements ouvriers – le temps libre délivrant un jour les hommes de la nécessité – repose sur **l'illusion** que la force de travail, si elle n'est pas épuisée dans les corvées de la vie, nourrira automatiquement des activités «plus hautes». Cent ans après Marx, nous voyons **l'erreur** de ce raisonnement. **Les loisirs de l'animal laborans ne sont consacrés qu'à la consommation**, et plus on lui laisse de temps, plus ses appétits deviennent exigeants, insatiables. Ces appétits peuvent devenir plus raffinés, la consommation ne se bornant plus aux nécessités mais se concentrant sur le superflu, ne change en rien le caractère de cette société.



Toute notre économie est devenue une économie de gaspillage dans laquelle il faut que les choses soient dévorées ou jetées presque aussi vite qu'elles apparaissent dans le monde pour que le processus lui-même ne subisse pas un arrêt catastrophique.

Si l'idéal était déjà réalisé, si vraiment nous n'étions plus que les membres d'une société de consommateurs, nous ne vivrions plus du tout dans un monde, nous serions simplement poussés par un processus dont les cycles perpétuels feraient paraître et disparaître des objets qui se manifesteraient pour s'évanouir, sans jamais durer assez pour environner le processus vital.

Le monde, la maison humaine édiflée sur terre et fabriquée avec les matériaux que la nature terrestre livre aux mains humaines, ne consiste pas en choses que l'on consomme, mais en choses dont on se sert. Si la nature et la terre constituent généralement la condition de la vie humaine, le monde et les choses du monde sont la condition dans laquelle cette vie spécifiquement humaine peut s'installer sur terre. Si nous n'étions pas installés au milieu d'objets qui par leur durée peuvent servir et permettre d'édifier un monde dont la permanence s'oppose à la vie, **cette vie ne serait pas humaine.**

Le danger d'une société de consommation, éblouie par l'abondance de sa fécondité, prise dans le fonctionnement béat d'un processus sans fin, est de n'être plus capable de reconnaître la futilité d'une vie qui ne se fixe ni ne se réalise en un sujet permanent qui dure après que son labeur est passé.

G. L'œuvre

18. La durabilité du monde

L'œuvre de nos mains fabrique l'infinie variété des objets dont la somme constitue l'artifice humain. Ce sont surtout, mais non exclusivement, des objets d'usage. L'usage



auquel ils se prêtent ne les fait pas disparaître et ils donnent à l'artifice humain la **stabilité**, la solidité qui, seules, lui permettent d'héberger cette instable et mortelle créature, l'homme.

La durabilité de l'artifice humain n'est pas absolue. L'usage que nous en faisons l'use. Le processus vital qui imprègne tout notre être l'envahit aussi, et si nous n'utilisons pas les objets du monde, ils finiront par se corrompre, par retourner au processus naturel global d'où ils furent tirés, contre lequel ils furent dressés. La chaise redeviendra bois, le bois

pourra et retournera au sol d'où l'arbre était sorti avant d'être coupé pour devenir un matériau à œuvrer, avec lequel bâtir.

Mais si telle est la fin inévitable de chaque objet au monde, ce n'est pas le sort de l'artifice humain lui-même où chaque objet peut constamment être remplacé à mesure que changent les générations qui viennent habiter le monde fait de main d'homme, et s'en vont. Ce que l'usage use, c'est la durabilité.

C'est cette **durabilité** qui donne aux objets du monde une relative **indépendance** par rapport aux hommes qui les ont produits et qui s'en servent, une objectivité qui les fait s'opposer, résister, au moins quelque temps, à la voracité de leurs auteurs et usagers vivants.

À la subjectivité des hommes s'oppose **l'objectivité du monde** fait de main d'homme bien plus que la sublime indifférence d'une nature vierge dont l'écrasante force élémentaire, au contraire, les oblige à tourner sans répit dans le cercle de leur biologie parfaitement ajustée au vaste cycle de l'économie de la nature.

C'est seulement parce que nous avons fabriqué l'objectivité de notre monde avec ce que la

nature nous donne, parce que nous l'avons bâtie en l'insérant dans l'environnement de la nature dont nous sommes ainsi protégés, que nous pouvons regarder la nature comme quelque chose d'objectif .

À moins d'un monde entre les hommes et la nature, il y a mouvement éternel, il n'y a pas d'objectivité.

19. Réification

La fabrication, l'œuvre de *l'homo faber*, consiste en réification⁹⁷. La **solidité**, inhérente à tous



les objets, même les plus fragiles, vient du **matériau ouvré**, mais ce matériau lui-même n'est pas simplement donné et présent, comme les fruits des champs ou des arbres que l'on peut cueillir ou laisser sans changer l'économie de la nature. Le matériau est déjà **un produit des mains qui l'ont tiré de son emplacement naturel**, soit en tuant un processus vital, comme dans le cas de l'arbre qu'il faut détruire afin de se procurer du bois, soit en interrompant un lent processus de la nature, comme dans le cas du fer, de la pierre ou du marbre, arrachés aux entrailles de la

terre. **L'homo faber, le créateur de l'artifice humain, a toujours été destructeur de la nature.**

Le processus du faire est **entièrement déterminé par les catégories de la fin et des moyens**. L'objet fabriqué est une fin en ce double sens que le processus de production s'y achève, et qu'il n'est qu'un moyen de produire cette fin. Le travail, certes, produit aussi pour une fin, la consommation. Mais comme cette fin, la chose à consommer, n'a pas **la permanence dans-le-monde d'une œuvre**, la fin du processus ne dépend pas du produit fini mais plutôt de l'épuisement de la force de travail, les produits eux-mêmes redevenant immédiatement des moyens de subsistance et de reproduction.

Dans le processus du faire, au contraire, la fin n'est pas douteuse. Elle arrive dès qu'un objet entièrement nouveau, assez durable pour demeurer dans le monde comme entité indépendante, a été ajouté à l'artifice humain. En ce qui concerne l'objet, le processus n'a pas à être répété. Le besoin de répétition vient de ce que l'artisan doit gagner ses moyens de subsistance, auquel cas son activité artisanale coïncide avec son activité de travail. Ou bien, il vient d'une demande de multiplication sur le marché, auquel cas l'artisan qui veut répondre à cette demande ajoute, comme aurait dit Platon, l'art de gagner de l'argent. Dans les deux cas le processus se répète pour des raisons qui lui sont extérieures contrairement à l'activité laborieuse dans laquelle il faut manger pour travailler et travailler pour manger.

Le processus de fabrication n'est pas irréversible⁹⁸. Tout ce qui est produit par l'homme peut être détruit par l'homme, et aucun objet d'usage n'est si absolument nécessaire au processus vital que son auteur ne puisse lui survivre ou en supporter la destruction. *L'homo faber* est bien seigneur et maître, non seulement parce qu'il est ou s'est fait maître de la nature, mais surtout parce qu'il est maître de soi et de ses actes.

⁹⁷ Transformation en chose, en objet.

⁹⁸ Arendt traitera dans les deux derniers chapitres des productions de la science moderne qui échappent de plus en plus à l'homme. L'activité humaine alors en cause n'est plus l'œuvre mais l'action.

20. Instrumentalité et *animal laborans*

La **différence** décisive entre les **outils** et les **machines** trouve peut-être sa meilleure illustration dans la discussion apparemment sans fin sur le point de savoir si l'homme doit «s'adapter» à la machine ou la machine s'adapter à la «nature» de l'homme. Si la condition



humaine consiste en ce que l'homme est un être conditionné⁹⁹ pour qui toute chose, donnée ou fabriquée, devient immédiatement condition de son existence ultérieure, **l'homme s'est «adapté» à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées.**

Le premier stade, l'invention de la **machine à vapeur** qui introduisit la révolution industrielle, était encore caractérisé par une imitation de processus naturels et une utilisation des forces naturelles pour des buts humains qui ne différaient pas en principe de l'antique

utilisation des énergies hydraulique et éolienne. L'étape suivante est caractérisée surtout par l'emploi de **l'électricité**, laquelle en fait détermine encore le stade actuel du développement technique. Cette fois nous n'employons plus le matériau tel que la nature nous le livre, en tuant ou interrompant des processus naturels, ou en les imitant.

Aujourd'hui nous avons commencé à **déclencher nous-mêmes des processus naturels** qui ne se seraient pas produits sans nous, et nous avons canalisé ces forces en même temps que leur énergie élémentaire pour les introduire dans le monde. Le résultat est une véritable révolution du concept de fabrication. La manufacture qui avait toujours été «une série d'actes séparés» est devenue «**un processus continu**», celui de la **chaîne de montage**. Dans cette évolution l'automatisation est le stade le plus récent, qui «éclaire toute l'histoire du machinisme».

Si la technologie actuelle consiste à canaliser les forces naturelles dans le monde de l'artifice humain, la technologie future peut consister à canaliser les forces universelles du cosmos pour les introduire dans la nature terrestre.

L'homo faber, le fabricant d'outils, inventa les outils pour, en priorité, édifier un monde et non pour aider le processus vital.

Il ne s'agit donc pas tellement de savoir si nous sommes les esclaves ou les maîtres de nos machines, mais si les machines servent encore le monde et ses objets ou si au contraire avec le mouvement automatique de leurs processus elles n'ont pas commencé à les dominer, voire à les détruire.

21. Instrumentalité et *homo faber*

L'homme, en tant **qu'homo faber**, instrumentalise. **Tout se dégrade en moyens, tout perd sa valeur intrinsèque et indépendante.** Ce qui est en jeu, ce n'est évidemment pas l'instrumentalité, en tant que telle, l'emploi des moyens en vue d'une fin. C'est seulement quand le processus vital s'empare des objets et les utilise à ses fins que l'instrumentalité productive et limitée de la fabrication se change en **instrumentalisation illimitée** de tout ce qui existe, en dévaluation sans limite de tout ce qui est donné.

Les Grecs redoutaient cette dévaluation du monde et de la nature, et

⁹⁹ Voir le premier chapitre

l'anthropocentrisme qui lui est inhérent. On en a un exemple dans la célèbre attaque de Platon contre **Protagoras**¹⁰⁰ et sa maxime, «l'homme est la mesure de tous les objets, de l'existence de ceux qui existent, et de la non-existence de ceux qui ne sont pas».

Platon vit immédiatement que si l'on fait de l'homme la mesure de tous les objets d'usage, **c'est avec l'homme usager et instrumentalisant que le monde est mis en rapport**, et non



pas avec l'homme parlant et agissant ni avec l'homme pensant. Et puisqu'il est dans la nature de l'homme usager et instrumentalisant de tout regarder comme moyen en vue d'une fin - tout arbre comme bois en puissance - il s'ensuivra éventuellement que l'homme sera la mesure non seulement des objets dont l'existence dépend de lui, mais littéralement de tout ce qui existe.

Platon savait bien que les possibilités de produire des objets d'usage et de traiter toutes les choses de la

nature comme des objets d'usage en puissance sont aussi illimitées que les besoins et les talents des êtres humains.

Si on laisse les normes de *l'homo faber* gouverner le monde fini comme elles gouvernent la création de ce monde, *l'homo faber* se servira un jour de tout et considérera tout ce qui existe comme un simple moyen à son usage.

Il classera toutes choses parmi les objets d'usage et, pour reprendre l'exemple de Platon, on ne comprendra plus le vent tel qu'il est comme force naturelle, on le considérera exclusivement par rapport aux besoins humains ce qui, évidemment, signifie que le vent en tant que chose objectivement donnée aura été éliminé de l'expérience humaine.

22. Le marché

À la différence de *l'animal laborans* dont la vie sociale est grégaire et sans-monde, *l'homo faber* est parfaitement capable d'avoir un **domaine public** à lui, même s'il ne s'agit pas de domaine politique à proprement parler : le marché où il peut exposer les produits de ses mains et recevoir l'estime qui lui est due. **Ce goût de la parade** a probablement des racines aussi profondes que l'inclination, à laquelle il est étroitement lié, «à troquer et échanger une chose pour une autre» qui, selon Adam Smith, distingue l'homme de l'animal.



Le marché doit exister avant l'avènement d'une classe de manufacturiers qui produira exclusivement pour le

marché, c'est-à-dire produira des **objets d'échange** plutôt que des objets d'usage. Dans ce processus, qui va de l'artisanat isolé à la manufacture en vue du marché, le produit final change de qualité, mais en partie seulement. La **durabilité** qui seule décide si un objet peut exister en tant que tel et durer dans le monde comme entité distincte, reste le critère suprême, bien qu'elle ne fasse plus de l'objet une chose à utiliser mais plutôt une marchandise à stocker en vue d'un échange futur.

¹⁰⁰ Le Protagoras (ou Les Sophistes) est un dialogue de Platon. On peut déduire de la présence des deux fils de Périclès, morts en - 429, que le dialogue est censé se dérouler entre - 432 et - 430, peu avant la guerre du Péloponnèse.

C'est seulement au marché, où tout peut s'échanger contre autre chose, que tous les objets, produits du travail ou de l'œuvre, biens de consommation ou objets d'usage, nécessaires à l'existence, au confort ou à la vie intellectuelle, deviennent des «valeurs». **La valeur consiste uniquement dans l'estime du domaine public où les objets paraissent en tant que marchandises.**

Il n'y a pas de «valeur absolue» dans le marché des changes, qui est la sphère propre des valeurs, et la recherche de cette valeur équivaut à la quadrature du cercle. **La relativité universelle**, une chose n'existant que par rapport à d'autres, et la perte de valeur intrinsèque, rien n'ayant plus de valeur «objective» indépendante des estimations toujours changeantes de l'offre et de la demande, sont inhérentes au concept même de valeur.

La raison pour laquelle cette évolution, qui paraît inévitable dans une société commerçante, a engendré un grave malaise avant de constituer le grand problème de la science nouvelle de l'économie, ce ne fut même pas la relativité en tant que telle. Ce fut plutôt que l'*homo faber*, dont toute l'activité est déterminée par l'emploi constant de repères, de mesures, de règles, de normes, ne put supporter de perdre les normes ou les repères «absolus». Car l'argent qui sert évidemment de dénominateur commun aux objets de toute sorte qui peuvent ainsi s'échanger les uns contre les autres, ne possède nullement l'existence indépendante et objective, transcendant toutes les utilisations et résistant à toute manipulation que possèdent l'aune ou la toise à l'égard des choses qu'elles doivent mesurer et à l'égard des hommes qui s'en servent.

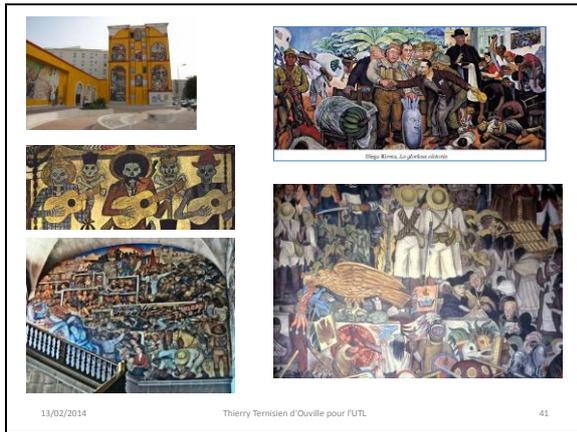
23. La permanence du monde et l'œuvre d'art

Les **œuvres d'art** sont de tous les objets tangibles **les plus intensément du-monde**. Leur durabilité peut atteindre à la **permanence** à travers les siècles. Nulle part la durabilité pure du monde des objets n'apparaît avec autant de clarté, nulle part, par conséquent, ce monde d'objets ne se révèle de façon aussi spectaculaire comme **la patrie non mortelle d'êtres mortels**. Tout se passe comme si la stabilité du-monde se faisait transparente dans la permanence de l'art, de sorte qu'un **pressentiment d'immortalité**, non pas celle de l'âme ni de la vie, mais d'une **chose immortelle accomplie par des mains mortelles**, devient tangible et présent pour resplendir et qu'on le voie, pour chanter et qu'on l'entende, pour parler à qui voudra lire.



Dans le cas des œuvres d'art, la réification est une **transfiguration**, une véritable métamorphose dans laquelle **le cours de la nature est soudain renversé**. **Les œuvres d'art sont des objets de pensée**, mais elles n'en sont pas moins des objets. De soi-même le processus de pensée ne produit, ne fabrique pas plus d'objets concrets, livres, tableaux, statues, partitions, que de soi-même l'utilisation ne produit, ne fabrique des maisons ou des meubles. La réification qui a lieu dans l'écriture, la peinture, le modelage ou la composition est évidemment liée à la pensée qui l'a précédée, mais ce qui fait de la pensée une réalité, ce qui fabrique des objets de pensée, c'est le même ouvrage qui, grâce à l'instrument primordial des mains humaines, construit les autres objets durables de l'artifice humain.

Le monde d'objets fait de main d'homme, l'artifice humain érigé par l'*homo faber*, ne devient pour les mortels une patrie, dont la stabilité résiste et survit au mouvement toujours changeant de leurs vies et de leurs actions, que dans la mesure où il transcende à la fois le pur fonctionnalisme des choses produites pour la consommation et la pure utilité des objets produits pour l'usage.



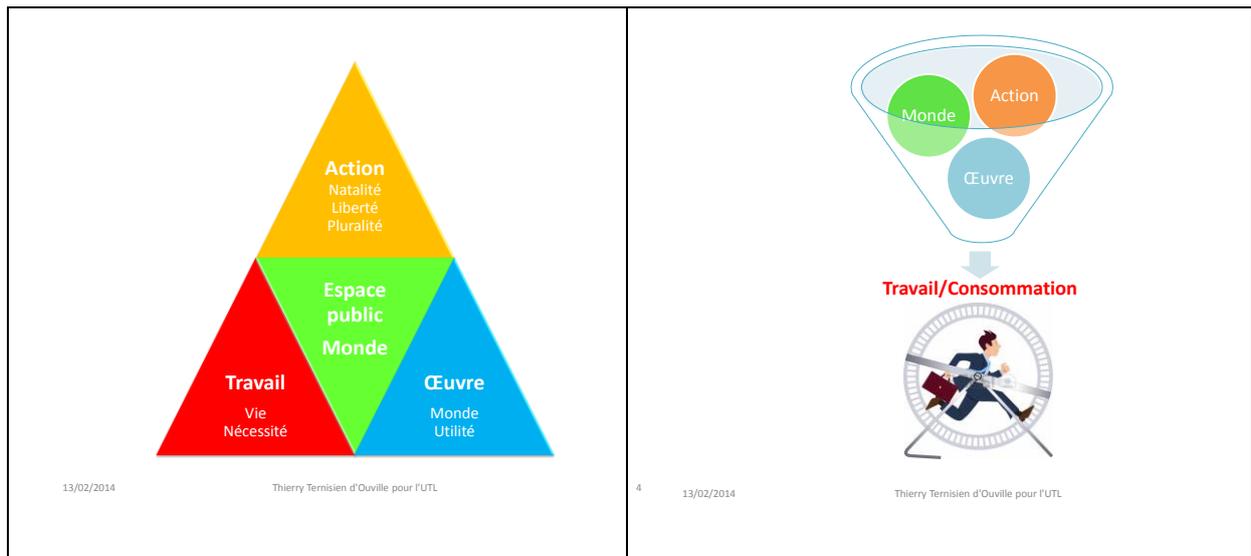
La vie au sens non biologique, le laps de temps dont chaque humain dispose entre la naissance et la mort, se manifeste dans l'action et dans la parole qui l'une et l'autre partagent l'essentielle futilité de la vie. Les hommes de parole et d'action ont besoin de *l'homo faber* en sa capacité la plus élevée.

Ils ont besoin de l'artiste, du poète et de l'historiographe, du bâtisseur de monuments ou de l'écrivain, car sans eux le seul produit de leur activité, l'histoire qu'ils jouent et qu'ils racontent, ne survivrait pas un instant.

H. Aperçu sur le prochain cours

Nous terminerons cette saison, le jeudi 13 mars, par un aperçu des deux derniers chapitres de *Condition de l'homme moderne : L'action et L'âge moderne et la vita activa*.

Nous disposerons ainsi d'une **vision globale, sinon complète**, du livre, que je considère, comme beaucoup, comme le chef d'œuvre d'Arendt, vision que j'ai représentée sous forme de deux schémas.



Je vous proposerai enfin le programme de la saison prochaine.

Autour de *Condition de l'homme moderne* (2/2) 470 av. J.C – 1958

A. Retour sur le cours précédent

1. Point d'étape

Prologue	Le travail	L'œuvre	L'action	La <i>vita activa</i> et l'âge moderne
<p>La condition humaine</p> <ul style="list-style-type: none"> • La <i>vita activa</i> et la condition humaine • Le terme de <i>vita activa</i> • Éternité contre immortalité <p>Le domaine public et le domaine privé</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'homme : animal social ou politique • La polis et la famille • L'avènement du social • Domaine public : le commun • Domaine privé : la propriété • Le social et le privé • Le lieu des activités humaines 	<ul style="list-style-type: none"> • Le travail de notre corps et l'œuvre de nos mains • L'objectivité du monde • Le travail et la vie • Travail et fertilité • Le caractère privé de la propriété et de la richesse • Les instruments de l'œuvre et la division du travail • Une société de consommateurs 	<ul style="list-style-type: none"> • La durabilité du monde • Réification • Instrumentalité et <i>animal laborans</i> • Instrumentalité et <i>homo faber</i>. • Le marché • La permanence du monde et l'œuvre d'art 	<ul style="list-style-type: none"> • La révélation de l'agent dans la parole et l'action • Le réseau des relations et les histoires jouées • La fragilité des affaires humaines • La solution des Grecs • La puissance et l'espace de l'apparence • <i>L'homo faber</i> et l'espace de l'apparence • Le mouvement ouvrier • La substitution traditionnelle du faire à l'agir • L'action comme processus • L'irréversibilité et le pardon • L'imprévisibilité et la promesse 	<ul style="list-style-type: none"> • L'aliénation • La découverte du point d'appui d'Archimède • Sciences de la nature et sciences de l'univers. • Avènement du doute cartésien • Introspection et perte du sens commun • La pensée et la conception moderne du monde • Renversement de la contemplation et de l'action • Le renversement dans la <i>vita activa</i> et la victoire de <i>l'homo faber</i> • La défaite de <i>l'homo faber</i> et le principe du bonheur • La vie comme souverain bien • Le triomphe de <i>l'animal laborans</i>
13/03/2014	Thierry Ternisien d'Ouille pour l'UTL			3

À la fin du cours, le 13 février, nous avons visité vingt-trois des quarante-cinq destinations de ce voyage qu'est la lecture de *Condition de l'homme moderne*.

Aujourd'hui nous allons terminer ce voyage, et par la même occasion, cette saison. Nous disposerons ainsi d'une vision globale, sinon complète, des deux chefs d'œuvre de Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme* et *Condition de l'homme moderne*.

2. Que retenir de la première partie de *Condition de l'homme moderne* ?

Quand elle écrit *Condition de l'homme moderne*, quelques années après *Les Origines du totalitarisme* et au moment même où débute la conquête spatiale, Hannah Arendt a en tête de **reconsidérer la condition humaine** à partir des « perspectives fournies par nos **nouvelles expériences** » (les technologies nucléaires et spatiales) et « nos **nouvelles peurs** » (le totalitarisme). Le but : simplement penser ce que nous faisons.

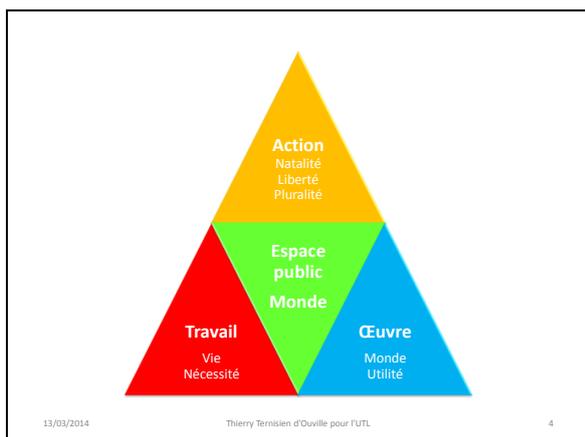
Pour ce faire Arendt propose d'utiliser un terme venant de la tradition antique, *vita activa* (vie active), pour **regrouper** et **distinguer** trois activités humaines **fondamentales** correspondant aux conditions de base dans lesquelles la vie sur Terre est donnée à l'homme. Le **travail**, **nécessaire** à la conservation et l'entretien du corps humain, correspond à la condition

humaine de la **vie** elle-même. **L'œuvre** construit un **monde** artificiel d'objets **d'usage** qui protège de la nature et loge chacune des vies individuelles. Elle correspond à la condition humaine de **l'appartenance au monde**. Enfin **l'action**, seule activité qui mette directement en rapport les hommes, sans l'intermédiaire des objets ni de la matière, correspond à la condition humaine de la **pluralité**, au fait que ce sont **des hommes, tous semblables et tous distincts**, et non pas l'Homme, qui vivent sur terre et habitent le monde.

Condition de l'homme moderne peut être vu, à ce stade, comme **une histoire et une analyse de l'évolution de la vie active**¹⁰¹ et de la part respective qu'y tiennent la nécessité (le travail), l'utilité (l'œuvre) et la pluralité (l'action).

Pour mener à bien cette analyse, Arendt remonte d'abord aux sources de la pensée occidentale. Elle y retrouve le sens original des domaines privé et public dont la distinction nous échappe depuis l'avènement et le développement écrasant du domaine social¹⁰².

Dans les chapitres consacrés aux deux premières activités humaines, Arendt montre, ensuite, comment **le travail en sortant de l'obscurité du domaine privé (la famille) pour la lumière du domaine public (le monde commun)**, a considérablement accru la **richesse** de ce que nous appelons aujourd'hui des sociétés, mais **fragilisé** la durabilité du monde et privé de plus en plus d'hommes de ce qui est indispensable à l'existence d'un domaine public, **une place dans le monde**.



Bien d'autres thèmes sont développés. Mais à partir de ces principaux éléments, il est possible, aujourd'hui, de passer à l'étude de la troisième activité humaine, **l'action**, et à l'histoire et l'analyse des rapports entre **la vie active et l'âge moderne** qui constituent la seconde partie de *Condition de l'homme moderne*.

B. L'action

Chapitre plus difficile que les deux précédents. L'action est moins facile à saisir intuitivement que le travail et l'œuvre alors même que c'est, selon Arendt, **l'activité qui fait de notre vie une vie véritablement humaine**. Je rappelle que la distinction faite par Arendt ne vise pas à enfermer chaque activité humaine dans une définition rigide mais à adopter trois angles de vue sur la vie active : celui de la nécessité et de la vie, à travers le travail, celui de l'utilité et du monde, à travers l'œuvre, celui de la liberté et de la pluralité à travers l'action.

24. La révélation de l'agent dans la parole et l'action

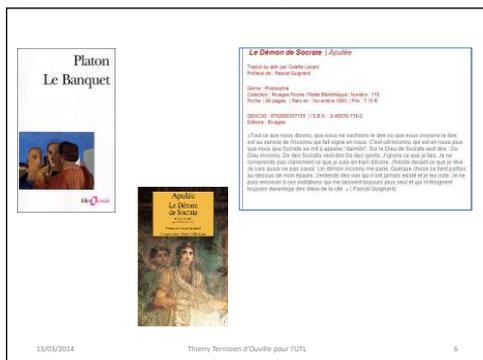
La **pluralité** humaine, condition fondamentale de l'action et de la parole, présente le double

¹⁰¹ Dans sa version allemande, réalisée par Arendt, le livre porte d'ailleurs le titre de *Vita Activa*.

¹⁰² Nous disons d'ailleurs que nous vivons en société et non dans un monde. Or pour Platon et Aristote la vie en société ne distingue en rien l'homme d'une espèce animale. **C'est, pour eux, la vie dans le monde public de la cité qui rend une existence vraiment humaine.**

caractère de l'**égalité** et de la **distinction**.

Égaux, les hommes peuvent se comprendre les uns les autres, comprendre ceux qui les ont précédés, préparer l'avenir et prévoir les besoins de ceux qui viendront après eux.



Distincts, chaque être humain se distinguant de tout autre être présent, passé ou futur, ils ont besoin de la parole et de l'action pour se faire comprendre.

En agissant et en parlant les hommes font voir **qui** ils sont, révèlent activement leurs identités personnelles uniques et font ainsi **leur apparition dans le monde humain**, alors que leurs identités physiques apparaissent, sans la moindre activité, dans

l'unicité de la forme du corps et du son de la voix.

Cette révélation du «**qui**» par opposition au «**ce que**»¹⁰³ est implicite dans tous nos actes et toutes nos paroles. Le «**qui**» ne peut se dissimuler que dans le silence total et la parfaite passivité. Il est presque impossible de le révéler volontairement comme si, possédant ce «**qui**», nous ne pouvions en disposer de la même manière que de nos qualités.

Il est probable que le «**qui**», qui apparaît si nettement, si clairement aux autres, demeure caché à la personne elle-même, comme le *daimôn*¹⁰⁴ de la religion grecque qui accompagne chaque homme tout au long de sa vie, mais se tient toujours derrière lui en regardant par-dessus son épaule, visible seulement à ceux qu'il rencontre.

25. Le réseau des relations et les histoires jouées

Le domaine des affaires humaines est constitué du réseau des relations humaines, qui existe partout où des hommes vivent ensemble. **La révélation du «qui» par la parole, et la pose d'un commencement par l'action**, s'insèrent toujours dans un réseau déjà existant où peuvent retentir leurs conséquences immédiates.

C'est à cause de ce réseau déjà existant, avec ses innombrables conflits de volontés et d'intentions, que l'action n'atteint presque jamais son but.

Mais c'est aussi à cause de ce réseau, où seule elle est réelle, que l'action «**produit**» **intentionnellement ou non des histoires**, aussi naturellement que la fabrication produit des objets. Ces histoires peuvent être consignées dans des documents et des monuments, devenir visibles en tant objets ou œuvres d'art. Dans leur réalité vivante, elles diffèrent totalement de ces réifications.



Bien que chacun commence sa vie en s'insérant dans le monde humain par l'action et la parole, **personne n'est l'auteur ni le producteur de l'histoire de sa vie**. En d'autres termes les histoires, résultats de l'action et de la parole, révèlent un agent, mais cet agent n'est pas auteur, n'est pas producteur. Quelqu'un a commencé l'histoire et en est le **sujet** au double sens du mot : **l'acteur** et le **patient**. Mais personne n'en est l'auteur.

¹⁰³ » nos qualités, nos dons, nos talents, nos défauts, que nous pouvons étaler ou dissimuler

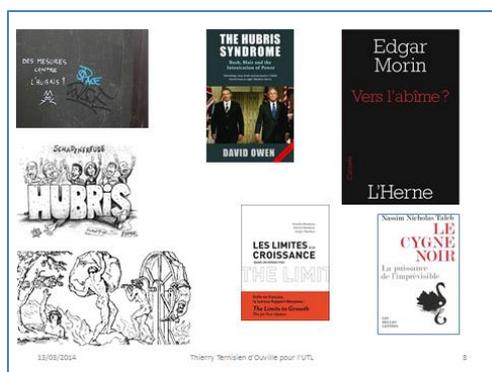
¹⁰⁴ Socrate nomme *daimôn* (δαίμων) ce qui lui souffle ses réponses lorsqu'il s'exprime sur un sujet.

Le héros que dévoile l'histoire n'a pas besoin de qualités héroïques. Le mot héros à l'origine, c'est-à-dire chez **Homère**, n'est qu'un nom donné à chacun des **hommes libres** qui ont pris part à l'épopée troyenne et de qui l'on peut conter une histoire.

L'idée de courage, qualité qu'aujourd'hui nous jugeons indispensable au héros, se trouve déjà présente dans le consentement à agir et à parler, à s'insérer dans le monde et à commencer une histoire à soi.

26. La fragilité des affaires humaines

L'action, quel qu'en soit le contenu spécifique, établit toujours des rapports. Elle a, par conséquent, une tendance inhérente à **forcer toutes les limitations, à franchir toutes les bornes**. S'il y a bien des limitations et des bornes dans le domaine des affaires humaines, elles n'offrent jamais un système de défense capable de résister à **l'assaut que doivent livrer les nouvelles générations pour prendre leur place**.



La fragilité des institutions et des lois et généralement de tout ce qui a trait à la communauté des hommes provient de la **condition humaine de natalité**. Si les barrières qui entourent la propriété privée et assurent les limites de chaque foyer, si les frontières qui protègent et rendent possible l'identité physique des peuples, si les lois qui protègent et permettent l'existence politique ont tant d'importance pour la stabilité des affaires humaines, c'est précisément parce que **les activités du domaine des**

affaires humaines n'engendrent pas, par elles-mêmes, ces principes qui limitent et protègent. Les limitations de la loi n'offrent pas de garanties absolues contre une action venue de l'intérieur de la nation, de même que les frontières du territoire ne sont pas des sauvegardes toujours sûres contre une action venue de l'extérieur.

L'infinitude de l'action n'est que le revers de sa formidable capacité d'établir des rapports, donc de sa productivité spécifique. Aussi, par excellence, **l'antique vertu de modération, du respect des limites**, est-elle bien l'une des vertus politiques, de même que la tentation politique est certainement la **démésure**¹⁰⁵, comme le savaient bien les Grecs, grands connaisseurs des possibilités de l'action, et non pas la volonté de puissance comme nous tendons à le croire.

Si les limitations et frontières diverses que l'on trouve dans tous les États peuvent offrir une certaine protection contre l'infinitude inhérente de l'action, elles sont parfaitement impuissantes à contrecarrer **sa seconde grande caractéristique, qui est d'être imprévisible**. Plus loin dans ce chapitre, Arendt développe longuement ce point.

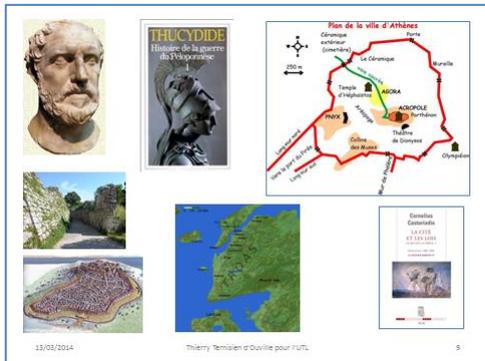
27. La solution des Grecs : la polis

Le remède originel trouvé par les Grecs à la fragilité des affaires humaines est la fondation de la **polis, la cité**. La **cité** a une **double** fonction.

En premier lieu elle doit multiplier les occasions d'acquérir la **gloire** immortelle, multiplier pour chacun les chances de se distinguer, de faire voir en parole et en acte **qui** il est en son unique individualité.

¹⁰⁵ l'*hubris*,

La seconde fonction de la *polis* est d'offrir un **remède à la futilité** de l'action et du langage. **Homère** n'est pas seulement un éclatant exemple de la fonction politique du poète mais montre trop bien ce qui peut arriver à la grandeur humaine. **La guerre de Troie** serait oubliée sans un poète pour l'immortaliser des siècles plus tard.



La **cité**¹⁰⁶ garantit que les activités humaines les plus futiles, l'action et la parole, ainsi que les produits humains les moins tangibles et les plus éphémères, les actes et les histoires qui en sortent, deviendront impérissables. L'organisation de la *polis*, assurée par le rempart et garantie par les lois - de peur que les générations suivantes n'en changent l'identité au point de la rendre méconnaissable - est une sorte de **mémoire organisée**.

Les Grecs ne comptent pas la législation au nombre des activités politiques. Le législateur est, comme le constructeur du rempart, un homme qui doit terminer son ouvrage avant que l'activité politique puisse commencer. Pour eux, les lois, comme la muraille qui entourent la ville, ne sont pas des résultats de l'action, mais des produits du **faire**, (de l'œuvre pour Arendt). Avant que les hommes se mettent à agir, il faut un espace défini et une structure où puissent avoir lieu toutes les actions. **Le législateur et l'architecte appartiennent à la même catégorie.**

La *polis* proprement dite n'est donc pas la cité en sa localisation physique. C'est l'organisation du peuple qui vient de ce que l'on agit et parle ensemble. C'est l'espace du paraître au sens le plus large. L'espace où j'apparais aux autres comme les autres m'apparaissent, où les hommes n'existent pas simplement comme d'autres objets vivants ou inanimés, mais font explicitement leur apparition.

Cet espace n'existe pas toujours. Bien que tous les hommes soient capables d'agir et de parler, la plupart d'entre eux n'y vivent pas¹⁰⁷. En outre nul ne peut y vivre constamment. En être privé signifie que l'on est privé de la réalité qui, humainement et politiquement parlant, ne se distingue pas de l'apparence.

La réalité du monde est garantie aux hommes par la présence d'autrui, par le fait qu'il apparaît à tous.

28. La puissance et l'espace de l'apparence



Tandis que la force est la qualité naturelle de l'individu isolé, **la puissance jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble et retombe dès qu'ils se dispersent**. La puissance est, à un degré étonnant, indépendante des facteurs matériels, nombre ou ressources.

Un groupe relativement peu nombreux mais bien organisé peut dominer presque indéfiniment de vastes empires, et il n'est pas rare dans l'Histoire que de petits pays pauvres l'emportent sur de grandes et

¹⁰⁶ Si nous en croyons les célèbres paroles de Périclès dans l'Oraison funèbre rapportée par Thucydide dans *L'histoire du Péloponnèse*

¹⁰⁷ Dans l'antiquité la femme, l'esclave, l'étranger. Le travailleur, ou l'ouvrier avant les temps modernes. L'employé et l'homme d'affaires dans notre monde.

riches nations. Une révolte populaire contre un gouvernement matériellement fort peut acquérir une puissance presque irrésistible même si elle renonce à employer la violence en face d'une énorme supériorité de forces matérielles.

La **résistance passive** est l'un des moyens d'action les plus actifs et les plus efficaces que l'on ait jamais inventés puisque l'on ne peut s'y opposer par une lutte entraînant défaite ou victoire, mais uniquement par des massacres qui laissent le triomphateur vaincu lui aussi, privé de sa victoire, car **nul ne peut régner sur les morts**.

La puissance préserve le **domaine public et l'espace de l'apparence** et comme tel est aussi l'âme de **l'artifice humain**¹⁰⁸ qui n'a plus de raison d'être s'il n'est le lieu de l'action et de la parole, du réseau des affaires et relations humaines et des histoires qui en proviennent.

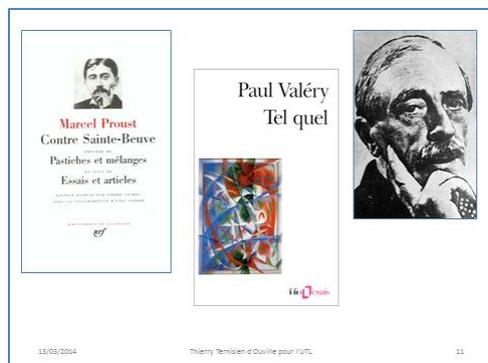
À moins de faire parler de lui par les hommes et à moins de les abriter, le **monde** ne serait plus un artifice humain mais un monceau de choses disparates auquel chaque individu isolément serait libre d'ajouter un objet. À moins d'un artifice humain pour les abriter, les affaires humaines seraient aussi flottantes, aussi futiles et vaines que les errances d'une tribu nomade.

29. L'homo faber et l'espace de l'apparence

À la base de la conception ancienne de la politique il y a la conviction que **l'homme en tant qu'homme, paraît et s'affirme dans la parole et l'action**, et que ces activités, malgré leur futilité matérielle, ont une qualité de durée qui leur est propre parce qu'elles créent leur propre mémoire. Le domaine public, espace dans le monde dont les hommes ont besoin pour paraître, est donc «œuvre de l'homme» plus spécifiquement que ne le sont l'ouvrage de ses mains et le travail de son corps.

Cette conviction ne va pas de soi. Elle a contre elle la conviction de *l'homo faber* que les produits d'un homme peuvent lui être supérieurs, et non simplement lui survivre, et aussi la ferme croyance de *l'animal laborans* que la vie est le bien suprême. Tous deux sont donc apolitiques jugeant les activités publiques d'après leur utilité à l'égard de fins supposées plus hautes. Embellir et rendre mieux utilisable le monde, pour *l'homo faber*, prolonger la vie en la rendant plus facile pour *l'animal laborans*.

La frustration de la personne humaine, inhérente à une collectivité de producteurs et plus encore à une société de commerçants, trouve sans doute sa meilleure expression dans le phénomène du **génie** qui, de la Renaissance à la fin du XIX^e siècle, a paru l'idéal suprême des temps modernes. L'œuvre de génie, par opposition au produit artisanal, paraît avoir **absorbé** les éléments d'individualité et d'unicité qui ne trouvent leur expression immédiate que dans



l'action et la parole. L'obsession de la signature de l'artiste, la sensibilité au style, chose sans précédent, indiquent que l'âge moderne se préoccupe avant tout des traits par lesquels l'artiste **transcende** son talent, son métier, **d'une manière analogue à celle dont l'unicité de chaque personne transcende la somme de ses qualités**. En raison de cette transcendance, qui, en effet, distingue la grande œuvre d'art de tout autre produit de la main humaine, le phénomène du génie créateur est apparu comme la justification suprême de *l'homo faber* convaincu que les œuvres peuvent être

¹⁰⁸ Ce qu'Arendt appelle le **monde**

essentiellement supérieures à leur auteur.

Cependant, les égards que l'époque moderne témoignait si volontiers au génie, et qui souvent frisaient l'idolâtrie, ne changèrent pas grand-chose à ce fait élémentaire. **L'essence de qui est quelqu'un ne peut pas être réifiée par ce quelqu'un.** Lorsqu'elle apparaît « objectivement » - dans le style d'une œuvre d'art ou dans l'écriture - elle manifeste l'identité d'une personne et par conséquent sert à identifier un auteur, mais elle reste muette et nous échappe si nous essayons de l'interpréter comme miroir d'une personne vivante. En d'autres termes, l'idolâtrie du génie recouvre la même dégradation de la personne humaine que tous les grands principes de la société commerciale.

C'est un élément indispensable de la fierté humaine de croire que **l'individualité de l'homme, le « qui », surpasse en grandeur et en importance tout ce qu'il peut faire ou produire.**

Ce qui sauve les très grands talents, c'est que les personnes qui en portent le fardeau demeurent supérieures à ce qu'elles font, du moins tant que la source créatrice reste vivante. Car cette source jaillit de « **qui** » ils sont, elle est extérieure au processus d'œuvre, et indépendante de ce qu'ils accomplissent. Le problème du génie n'en est pas moins réel. On le voit clairement dans le cas des **gens de lettres**, chez qui **l'inversion** de l'homme et de la production est chose faite. C'est la marque de l'intellectuel de rester indifférent à la terrible **humiliation** qui pèse sur le **véritable artiste**, le véritable écrivain. Devenir le fils de son œuvre, condamné à s'y voir comme dans un miroir, « limité, tel et tel »¹⁰⁹.

30. Le mouvement ouvrier



L'œuvre est sans doute incapable de fonder un domaine public autonome où puissent paraître les hommes en tant qu'hommes, mais elle a des rapports multiples avec cet espace des apparences en restant liée au monde concret des objets qu'elle produit. La vie des gens de métier peut donc être **apolitique**, elle n'est certainement pas antipolitique. Il en va tout autrement du **travail**, activité dans laquelle l'homme n'est uni ni au monde ni aux autres hommes, seul avec son corps, face à la brutale nécessité de rester en vie.

La compagnie d'autrui n'y comporte pas la combinaison voulue de diverses aptitudes, vocations et relations des hommes de métiers mais se présente sous la forme de la multiplication d'individus foncièrement tous semblables comme simples organismes vivants. Le rythme biologique du travail unit le groupe de travailleurs au point que chacun d'eux a le sentiment de faire corps avec les autres. **Cette réduction à l'unité est foncièrement antipolitique.**

L'inaptitude de *l'animal laborans* à la distinction et par conséquent à la parole et à l'action paraît confirmée par l'absence remarquable de sérieuses révoltes d'esclaves dans l'antiquité comme aux temps modernes. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est le rôle soudain et souvent extraordinairement productif qu'ont joué les mouvements ouvriers dans la politique moderne, depuis les révolutions de 1848 jusqu'à la révolution hongroise de 1956.

¹⁰⁹ « Créateur créé. Qui vient d'achever un long ouvrage le voit former enfin un être qu'il n'avait pas voulu, qu'il n'a pas conçu, précisément puisqu'il l'a enfanté, et ressent cette terrible humiliation de se sentir devenir le fils de son œuvre, de lui emprunter des traits irrécusables, une ressemblance, des manies, une borne, un miroir ; et ce qu'il y a de pire, dans un miroir, s'y voir limité, tel et tel ». (Paul Valéry, *Tel quel*, II, p.149).

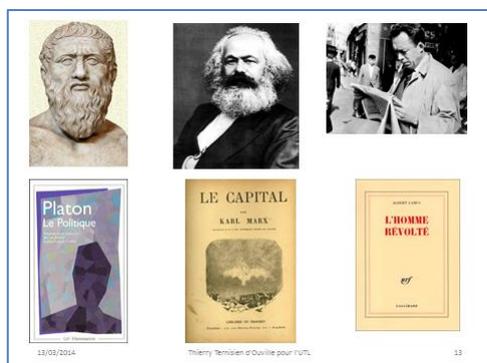
Cette discordance flagrante, dirait-on, entre ces faits historiques et les données phénoménales que procure l'analyse de l'activité de travail, disparaîtra sans doute si l'on examine de plus près **l'évolution et la substance du mouvement ouvrier**. La grande différence entre le travail servile et le travail libre moderne n'est pas que le travailleur jouit de la liberté individuelle - liberté de mouvement, activité économique, inviolabilité de la personne - c'est qu'il est admis dans le domaine politique, pleinement émancipé comme citoyen.

Si pendant un temps, on put presque croire que le mouvement ouvrier réussirait à fonder, au moins en son sein, **un nouvel espace public** pourvu de normes politiques nouvelles, ces tentatives n'étaient pas suscitées par le travail mais par des injustices et des hypocrisies qui ont disparu lorsque la société de classe s'est transformée en société de masse et lorsque le salaire annuel garanti s'est substitué à la paye journalière ou hebdomadaire.

Aujourd'hui, les ouvriers appartiennent à la société et sont des **employés** comme tout le monde. Le mouvement ouvrier a la même importance politique que les autres groupes d'influence. Le temps est fini, qui dura près de cent ans, où il pouvait représenter le peuple dans son ensemble, si nous entendons par «peuple» l'entité politique distincte de la population comme de la société.

31. La substitution traditionnelle du faire à l'agir

S'exaspérer de la **frustration triple de l'action** (résultats imprévisibles, processus irréversible, auteurs anonymes) est presque aussi ancien que l'Histoire écrite. On a toujours été tenté, chez les hommes d'action non moins que chez les hommes de pensée, de trouver un substitut à l'action dans l'espoir **d'épargner au domaine des affaires humaines le hasard et l'irresponsabilité morale qui sont inhérents à une pluralité d'agents**.



La monotonie remarquable des solutions qui ont été proposées tout au long de l'Histoire témoigne de la simplicité élémentaire du problème. Il s'agit toujours d'échapper aux calamités de l'action en se réfugiant dans une activité où un homme, isolé de tous, demeure maître de ses faits et gestes du début à la fin. **Cette tentative de remplacer l'agir par le faire** est manifeste dans tous les réquisitoires contre la démocratie qui en viennent à attaquer l'essentiel de la politique.

La caractéristique de toutes les évasions de la politique est, depuis Platon, le concept de **gouvernement**. L'idée que les hommes ne peuvent vivre ensemble légitimement et politiquement que lorsque **les uns sont chargés de commander et les autres contraints d'obéir**. Ce lieu commun repose sur la méfiance envers l'action plutôt que sur le mépris des hommes et vient d'un désir sincère de trouver un substitut à l'action plutôt que d'une irresponsable ou tyrannique volonté de puissance.

Au point de vue théorique, la version la plus brève et fondamentale du passage de l'action au gouvernement se trouve dans le *Politique*, où **Platon creuse un fossé entre les deux modes d'action commencer¹¹⁰ et achever¹¹¹** qui, dans la pensée grecque, étaient étroitement liés. Le problème, selon Platon, est de s'assurer que l'homme qui entreprend reste entièrement maître de ce qu'il a entrepris sans avoir besoin de l'aide d'autrui pour le mener à bien.

¹¹⁰ *archein*

¹¹¹ *prattein*

Dans le domaine de l'action, on ne saurait atteindre à cette maîtrise isolée que si les autres n'ont plus à participer à l'entreprise de leur plein gré, pour leurs raisons et leurs fins personnelles, mais qu'on les utilise à exécuter des ordres, et si, d'autre part, le novateur qui a pris l'initiative ne se laisse pas entraîner dans l'action elle-même.

La violence, sans laquelle ne se ferait aucune fabrication, a toujours joué un rôle important dans les doctrines et systèmes politiques fondés sur une interprétation de l'action en termes de fabrication. Mais jusqu'à l'époque moderne, cet élément de violence est resté strictement instrumental, un moyen ayant besoin d'une fin qui le justifie et le limite, de sorte que l'on ne trouve aucune glorification de la violence en soi dans la tradition politique antérieure à l'époque moderne.

Il a fallu l'âge moderne, convaincu que **l'homme ne peut connaître que ce qu'il fait**¹¹², que



ses facultés prétendument supérieures dépendent du faire pour mettre en évidence **la violence inhérente** depuis très longtemps à toutes les interprétations du domaine des affaires humaines comme sphère de fabrication. Ce fut particulièrement frappant dans la série des révolutions caractéristiques de l'époque moderne qui toutes - à l'exception de la révolution américaine - font voir la même combinaison d'enthousiasme romain pour la fondation d'une cité nouvelle et de glorification de la violence comme unique moyen de « faire » cette cité.

L'aphorisme de Marx : «La violence est l'accoucheuse de toute vieille société grosse d'une société nouvelle» ne fait qu'exprimer la conviction de l'époque et tirer les conséquences de sa croyance la mieux enracinée. L'Histoire est «faite» par les hommes comme la nature est «faite» par Dieu.

Tout le vocabulaire de la théorie et de la réflexion politiques témoigne de la persistance et du succès de la **métamorphose de l'action en un mode de la fabrication**. Il en devient presque impossible de traiter ces questions sans employer la catégorie de la fin et des moyens. On peut trouver plus persuasive encore l'unanimité avec laquelle certains proverbes dans toutes les langues modernes nous assurent que «qui veut la fin veut les moyens» et que «l'on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs».¹¹³

Notre génération est peut-être la première à bien voir les conséquences meurtrières d'une ligne de pensée qui force à admettre que tous les moyens, pourvu qu'ils soient efficaces, sont bons et justifiés à poursuivre ce qu'on aura défini comme fin.

Cependant, pour fuir ces sentiers battus de la pensée, il ne suffit pas d'ajouter des distinctions en disant par exemple que tous les moyens ne sont pas permis ou qu'en certaines circonstances les moyens peuvent être plus importants que les fins. Car parler de fins qui ne justifient pas tous les moyens, c'est parler en paradoxes, la définition d'une fin étant précisément la justification des moyens, et les paradoxes soulignent des énigmes, ils ne les résolvent pas.

¹¹² Point approfondi par Arendt dans le dernier chapitre

¹¹³ Ce contre quoi Albert Camus s'élève dans L'homme révolté (1951) : « Une action révolutionnaire qui se voudrait cohérente avec ses origines devrait se résumer dans un consentement actif au relatif. Elle serait fidélité à la condition humaine. **Intransigeante sur ses moyens, elle accepterait l'approximation quant à ses fins** et, pour que l'approximation se définisse de mieux en mieux, laisserait libre cours à la parole. Elle maintiendrait ainsi cet être commun qui justifie son insurrection. Elle garderait, en particulier, au droit la possibilité permanente de s'exprimer ».

Tant que nous croirons avoir affaire à des fins et à des moyens dans le domaine politique, nous ne pourrons empêcher personne d'utiliser n'importe quels moyens pour poursuivre des fins reconnues.

32. L'action comme processus

L'instrumentalisation de l'action et la dégradation de la politique devenue moyen en vue d'autre chose n'ont pas réussi à supprimer tout à fait l'action, qui reste **l'une des expériences humaines essentielles**.

En essayant de supprimer l'action à cause de son incertitude et de préserver de la fragilité les affaires humaines en les traitant comme si elles étaient ou pouvaient devenir les produits planifiés d'une technique, on a abouti d'abord à **concentrer la faculté d'agir**, d'entreprendre des processus nouveaux et spontanés qui n'existeraient pas sans l'homme, **sur une attitude envers la nature**¹¹⁴. Cela commença de façon assez inoffensive par **l'expérimentation** dans laquelle les hommes ne se contentèrent plus d'observer, d'enregistrer et de contempler ce que la nature telle qu'on la voit était prête à livrer, mais se mirent à **prescrire des conditions et à provoquer des**



processus naturels.

Alors que les hommes ont toujours été capables de détruire n'importe quels produits de la main humaine, ils n'ont jamais pu et ils ne pourront jamais anéantir ni même contrôler sûrement le moindre des processus que l'action aura déclenchés. L'oubli lui-même et la confusion qui savent recouvrir si efficacement l'origine et la responsabilité de tel ou tel acte n'arrivent pas à supprimer l'acte ni à empêcher les conséquences.

Et cette incapacité à défaire ce qui a été fait s'accompagne d'une incapacité presque aussi totale à prédire les conséquences de l'acte ou même à s'assurer des motifs de cet acte.

Cette énorme capacité de durée que possèdent les actes plus que tout autre produit humain serait un sujet de fierté si les hommes pouvaient en porter le **fardeau**, ce **fardeau de l'irréversible** et de **l'imprévisible** d'où le processus de l'action tire toute sa force.

Que cela soit impossible, les hommes l'ont toujours su. Ils ont toujours su que celui qui agit ne sait jamais bien ce qu'il fait, **qu'il sera « coupable » de conséquences qu'il n'a pas voulues ni même prévues**, que si inattendues, si désastreuses que soient ces conséquences il ne peut pas revenir sur son acte, que le processus qu'il déclenche ne se consume jamais sans équivoque en un seul acte ou un seul événement, et que le sens même n'en sera jamais dévoilé à l'acteur, mais seulement à l'historien qui regarde en arrière et qui n'agit pas.

33. L'irréversibilité et le pardon

L'animal laborans, prisonnier du cycle perpétuel du processus vital, éternellement soumis à la nécessité du travail et de la consommation, ne peut échapper à cette condition qu'en mobilisant une autre faculté humaine, celle de *l'homo faber* qui, fabricant d'outils, non

¹¹⁴ À quel point nous avons commencé à agir sur la nature, au sens littéral du mot, on peut l'entrevoir d'après une remarque faite en passant par un savant qui déclarait fort sérieusement : « La recherche fondamentale, c'est quand je fais ce que je ne sais pas que je fais. » Werner von Braun dans le New York Times du 16 décembre 1957.

seulement soulage les peines du travail mais aussi édifie un monde de durabilité. **La rédemption de la vie entretenue par le travail, c'est l'appartenance au monde entretenu par la fabrication.**

L'homo faber, victime du non-sens, de la «dépréciation des valeurs », de l'impossibilité de trouver des normes valables dans un monde déterminé par la catégorie de la fin-et-des-moyens, ne peut se libérer de cette condition que grâce aux **facultés jumelles de l'action et de la parole qui produisent des histoires** riches de sens aussi naturellement que la fabrication produit des objets d'usage.

Le cas de l'action et de ses problèmes est tout différent. Contre l'irréversibilité et l'imprévisibilité du processus déclenché par l'action le remède ne vient pas d'une autre faculté éventuellement supérieure, mais des virtualités de l'action elle-même. La rédemption possible de la situation d'irréversibilité c'est la faculté de pardonner. Contre l'imprévisibilité, contre la chaotique incertitude de l'avenir, le remède se trouve dans la faculté de faire et de tenir des promesses.

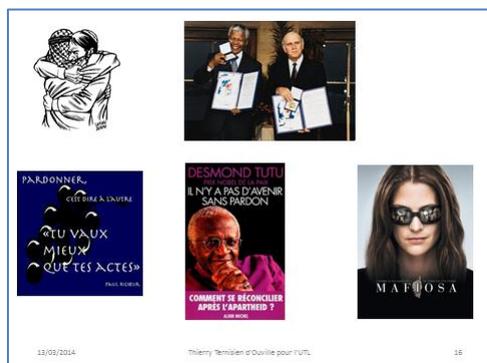
Ces deux facultés vont de pair. La première, celle du **pardon** sert à **supprimer les actes du passé**, dont les fautes sont suspendues comme l'épée de Damoclès au-dessus de chaque génération nouvelle. La seconde, **qui consiste à se lier par des promesses**, sert à disposer, dans cet océan d'incertitude qu'est, par définition, l'avenir, **des îlots de sécurité** sans lesquels aucune continuité et durée, ne seraient possible dans les relations des hommes entre eux. Les deux facultés dépendent de la **pluralité**, de **la présence et de l'action d'autrui**, car nul ne peut se pardonner à soi-même, nul ne se sent lié par une promesse qu'il n'a faite qu'à soi.

Parce que les remèdes à la force énorme, aux prodigieux ressorts de l'action ne peuvent opérer que dans la condition de pluralité, il est très dangereux d'employer cette faculté ailleurs que dans le domaine des affaires humaines.

C'est **Jésus de Nazareth** qui découvrit le rôle du pardon dans le domaine des affaires humaines. Certains aspects de sa doctrine, qui ne sont pas essentiellement liés au message chrétien et qui ont plutôt leur origine dans la vie de la petite communauté très resserrée des disciples, comptent certainement parmi les expériences politiques négligés en raison de leur nature prétendue exclusivement religieuse. Seul signe que l'on se soit rendu compte que le pardon peut être le correctif nécessaire des inévitables préjudices résultant de l'action : le principe romain d'épargner les vaincus¹¹⁵ - sagesse totalement inconnue des Grecs - ou le droit de commuer la peine de mort, probablement d'origine romaine aussi, prérogative de presque tous les chefs d'État en Occident.

Par opposition à la vengeance, le pardon est la seule réaction qui ne se borne pas à réagir mais qui **agisse de façon nouvelle et inattendue**, non conditionnée par l'acte qui l'a provoquée et qui par conséquent libère des conséquences de l'acte à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné. La **liberté** que contient la doctrine du pardon enseignée par Jésus délivre de la vengeance, laquelle enferme à la fois l'agent et le patient dans l'automatisme implacable du processus de l'action qui, de soi, peut ne jamais s'arrêter.

Le **châtiment** est une autre possibilité, nullement contradictoire Il a ceci de commun avec le pardon



¹¹⁵ *parcere subjectis*

qu'il tente **de mettre un terme** à une chose qui, sans intervention, pourrait continuer **indéfiniment**. Il est donc très significatif, c'est un élément structurel du domaine des affaires humaines, que les hommes soient incapables de pardonner ce qu'ils ne peuvent punir, et qu'ils soient incapables de punir ce qui se révèle impardonnable. C'est la véritable marque des offenses que l'on nomme depuis Kant «radicalement mauvaises» qui transcendent et détruisent le domaine des affaires humaines.

34. L'imprévisibilité et la promesse

Contrairement au pardon qui a toujours passé pour peu réaliste, inadmissible dans le domaine public, le pouvoir de **stabilisation** propre à la faculté de faire des **promesses** a été reconnu



dans toute notre tradition. La variété des théories du **contrat** depuis les Romains atteste que le pouvoir de promettre est resté de siècle en siècle au centre de la pensée politique.

L'imprévisibilité que l'acte de promettre dissipe au moins partiellement est d'une nature double. Elle vient simultanément des « ténèbres du cœur humain », c'est-à-dire de la faiblesse fondamentale des hommes qui ne peuvent jamais garantir aujourd'hui **qui** ils seront demain, et de **l'impossibilité de prédire les conséquences d'un acte dans une communauté**

d'égaux où tous ont la même faculté d'agir. C'est le prix que les humains paient pour la joie d'habiter ensemble un monde dont la réalité est garantie à chacun par la présence de tous.

La fonction de la promesse est de dominer cette double obscurité des affaires humaines et comme telle elle s'oppose à une sécurité qui repose sur la domination de soi et le gouvernement d'autrui. Elle correspond exactement à l'existence d'une liberté donnée dans la condition de non-souveraineté.

Le danger et l'avantage des systèmes politiques qui s'appuient **sur les contrats et les traités**, à la différence de ceux qui comptent sur la **domination et la souveraineté**, sont de laisser telles quelles l'imprévisibilité des affaires humaines et la faiblesse des hommes pour en faire simplement l'espace, le milieu dans lequel on ménagera certains îlots de prévisibilité et dans lequel on plantera quelques jalons de sûreté.

Dès que les promesses perdent ce caractère **d'îlots de certitude dans un océan d'incertitude**, autrement dit lorsqu'on abuse de cette faculté pour recouvrir tout le champ de l'avenir et pour



y tracer un chemin bien défendu de tous les côtés, elles cessent de lier et d'obliger, et l'entreprise se retourne contre elle-même.

Nietzsche avec son extraordinaire sensibilité à l'égard des phénomènes moraux, et malgré le préjugé moderne qui lui faisait voir la source de toute-puissance dans la volonté de puissance de l'individu, a vu dans la **faculté de promettre**¹¹⁶ la marque essentielle qui distingue la vie humaine de la vie animale.

¹¹⁶la «mémoire de la volonté» comme il disait

Dans la mesure où la morale est plus que la somme des mœurs, coutumes et normes de comportement solidifiées par la tradition et validées par le consentement, tradition et consentement qui changent avec le temps, elle ne peut s'appuyer, politiquement du moins, que sur le ferme propos de contrecarrer les risques énormes de l'action en acceptant de **pardonner** et de se faire pardonner, de faire des **promesses** et de les tenir.

Ces préceptes moraux proviennent directement de la volonté de vivre avec autrui dans la modalité du parler et de l'agir. Ce sont comme des **mécanismes régulateurs** au sein même de la faculté de déclencher des processus nouveaux et sans fin.

Dénués de l'action et de la parole, privés de l'articulation de la natalité, nous serions condamnés à tourner sans arrêt dans le cycle éternel du devenir. Dénués de la faculté de défaire ce que nous avons fait, de contrôler au moins en partie les processus que nous avons déclenchés, nous serions les victimes d'une nécessité automatique fort semblable aux inexorables lois qui, pour les sciences d'avant-hier, passaient pour caractériser essentiellement les processus naturels.

Laissées à elles-mêmes, les affaires humaines ne peuvent qu'obéir à la loi de la mortalité, la loi la plus sûre, la seule loi certaine d'une vie passée entre naissance et mort. C'est la faculté d'agir qui interfère avec cette loi parce qu'elle interrompt l'automatisme inexorable de la vie quotidienne, laquelle, nous l'avons vu, a déjà interrompu et troublé le processus de la vie biologique.

La vie de l'homme se précipitant vers la mort entraînerait inévitablement à la ruine, à la destruction, tout ce qui est humain, n'était la faculté d'interrompre ce cours et de commencer du neuf, faculté qui est inhérente à l'action comme pour rappeler constamment que **les hommes**, bien qu'ils doivent mourir, **ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover**.

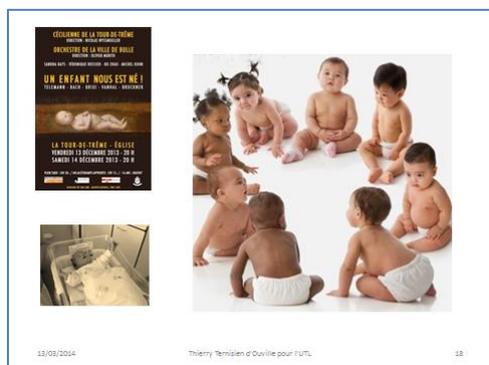
Mais de même qu'au point de vue de la nature, le mouvement linéaire de la vie de l'homme entre la naissance et la mort ressemble à une déviation bizarre par rapport à la loi commune, naturelle, du mouvement cyclique, de même, au point de vue des processus automatiques qui semblent régir la marche du monde, l'action paraît un miracle. En langage scientifique c'est une «improbabilité infinie qui se produit régulièrement». L'action est en fait la seule faculté miraculeuse, thaumaturgique. **Jésus de Nazareth**, dont les vues pénétrantes sur cette faculté évoquent, par l'originalité et la nouveauté, celles de **Socrate** sur les possibilités de la pensée, le savait sans doute bien lorsqu'il comparait le pouvoir de pardonner au pouvoir plus général d'accomplir des miracles, en les mettant sur le même plan et à portée de l'homme.

Le **miracle** qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale, «naturelle», c'est finalement le fait de la **natalité**, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir. En d'autres termes, c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau, l'action dont ils sont capables par droit de naissance.

Seule l'expérience totale de cette capacité peut octroyer aux affaires humaines **la foi et l'espérance**, ces deux caractéristiques essentielles de l'existence que l'antiquité grecque a complètement méconnues, écartant la foi jurée où elle voyait une vertu fort rare et négligeable, et rangeant l'espérance au nombre des

illusions pernicieuses de la boîte de Pandore.

C'est cette espérance et cette foi dans le monde qui ont trouvé sans doute leur expression la plus succincte, la plus glorieuse dans la petite phrase des Évangiles annonçant leur « bonne nouvelle » : « Un enfant nous est né. »



C. La vie active (vita activa) et l'âge moderne

C'est dans ce dernier chapitre que Hannah Arendt démontre toute la pertinence des distinctions qu'elle a opérées dans et autour de la vie active. Elle les utilise pour développer l'analyse historique dont elle annonçait dès son prologue le but. **Rechercher l'origine de l'aliénation de l'homme moderne, de sa double retraite fuyant la Terre pour l'Univers et le monde pour le Moi.**

Je me contenterai, très modestement, de vous donner un premier aperçu de cette analyse, en sélectionnant, modifiant et simplifiant la traduction et le texte même d'Arendt. Au risque, certain, de lui faire perdre une grande partie de sa richesse et de sa cohérence mais en espérant vous donner envie de vous y plonger.

35. L'aliénation

Pour Arendt, trois grands événements dominent le seuil de l'époque moderne et en fixent le caractère. **La découverte de l'Amérique** suivie de **l'exploration du globe tout entier** qui a permis à l'homme de prendre pleinement possession de sa demeure mortelle. **La Réforme** qui, en



expropriant les biens ecclésiastiques et monastiques, commence le double processus de l'expropriation individuelle et de l'accumulation de la richesse sociale. **L'invention du télescope et l'avènement d'une science nouvelle** qui considère la nature terrestre du point de vue de l'univers.

Ce que retient Arendt du premier événement **c'est qu'en mesurant et en arpentant la Terre** l'homme s'est dégagé de tout attachement, de tout intérêt pour ce qui est proche de lui, et s'est éloigné de son voisinage. L'invention de l'avion en est, pour elle, le symbole. On ne peut diminuer la distance terrestre qu'à condition de mettre une distance décisive entre l'homme et la Terre, qu'à condition **d'aliéner**¹¹⁷ l'homme de son milieu terrestre immédiat. Arendt trouve ainsi une des origines de la première des deux aliénations relevées dès son prologue, entamé sous le signe du lancement dans l'univers « d'un objet terrestre fait de main d'homme »¹¹⁸ : **l'aliénation par rapport à la Terre**. Point qu'elle approfondit un peu plus loin avec l'invention du télescope.

Mais c'est à l'évènement de la **Réforme** qu'elle s'attaque d'abord le plus longuement. **Il nous met en présence d'un autre phénomène d'aliénation, que Max Weber**¹¹⁹ a identifié comme **la source profonde de la nouvelle mentalité capitaliste** et qui va particulièrement intéresser Arendt. Cette **aliénation par rapport au monde** n'a rien de commun, ni dans ses buts ni dans son contenu, avec l'aliénation par rapport à la Terre. En outre, cette aliénation dont Max Weber a démontré dans son fameux essai¹²⁰ la réalité historique ne se trouve pas seulement dans la morale nouvelle née des efforts de Luther et de Calvin pour restaurer la foi chrétienne et l'intransigeance de son aspiration à l'au-delà. Elle est également présente **dans**

¹¹⁷ Éloigner de, rendre étranger à (Dictionnaire culturel en langue française d'Alain Rey).

¹¹⁸ Condition de l'homme moderne, p. 33.

¹¹⁹ Max Weber, né le 21 avril 1864 et mort le 14 juin 1920, est un économiste et sociologue allemand, originellement formé en droit. Il est l'un des fondateurs de la sociologie moderne et l'un des premiers à avoir pensé la modernité d'un point de vue critique. Outre son travail de recherche, Weber est engagé dans l'action politique. Il est notamment invité à contribuer à la rédaction de la Constitution de la République de Weimar en 1919. (Wikipedia)

¹²⁰ *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, disponible, notamment en poche chez folio.

L'expropriation du paysannat qui fut la conséquence imprévue de l'expropriation de l'Église et le facteur le plus puissant de l'effondrement du système féodal. Cet événement a précipité l'Occident dans une Histoire où l'on a vu **la propriété détruite** dans le processus de son appropriation, **les objets dévorés** dans le processus de leur production, **la stabilité du monde sapée** dans un processus perpétuel de changement.

L'expropriation, consistant à priver certains groupes **de leur place dans le monde** et à les exposer sans défense aux exigences de la vie, a créé à la fois l'accumulation originelle de la richesse et la possibilité de transformer cette richesse en capital au moyen du travail. Ce processus ne s'est pas arrêté au moment de la satisfaction des besoins et des désirs. Il s'est répandu dans toute la société pour faire jaillir un flot de richesse toujours grossissant. Mais ce processus, qui est bien le « processus vital de la société », comme disait Marx, et dont la capacité de produire des richesses ne peut se comparer qu'à la fertilité des processus naturels, reste lié au principe qui lui a donné naissance. **Celui de l'aliénation par rapport au monde.**

Le premier stade de cette aliénation se signala par la misère imposée à un nombre toujours grandissant de travailleurs que l'expropriation privait de la double protection de la famille et de la propriété privée d'une parcelle du monde qui, jusqu'à l'époque moderne, avait abrité l'activité de travail soumise aux nécessités vitales.

On atteignit le **deuxième stade** lorsque **la société remplaça la famille** comme sujet du processus vital. **La classe sociale** assura à ses membres la protection que la famille procurait autrefois aux siens, et la solidarité sociale se substitua fort efficacement à l'ancienne solidarité naturelle qui régissait la cellule familiale. La société s'identifia à une propriété concrète, encore que collective. Le territoire de la **nation** remplaça pour toutes les classes le foyer, propriété individuelle, dont on avait privé la classe des pauvres.

Le déclin du système nationaliste européen, le rétrécissement économique et géographique de la planète, la transformation de l'humanité en une entité réelle dont les membres d'une partie à l'autre du globe peuvent se rencontrer, tout cela signale le début du **dernier stade de cette évolution.**

De même que la famille et sa propriété furent remplacées par la classe et le territoire national, **l'humanité** commence à se substituer aux sociétés nationales, la **Terre** aux territoires des États. Mais quel que soit l'avenir, le processus d'aliénation déclenché par l'expropriation et que caractérise un progrès toujours croissant de la richesse, prendra forcément des proportions encore plus radicales si on le laisse obéir à sa loi propre.

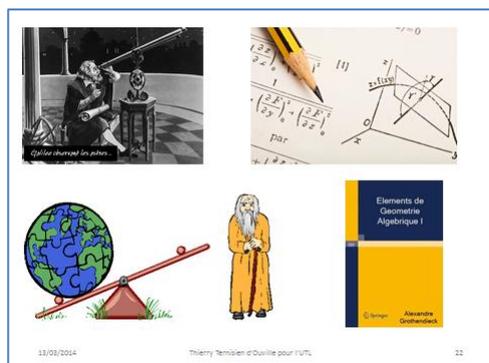
Car on ne saurait être citoyen du monde comme l'on est citoyen de son pays, et l'homme social ne possède pas la propriété collective comme la famille possède la propriété individuelle. L'avènement de la société a provoqué le déclin simultané du domaine public et du domaine privé. Mais l'éclipse du monde public commun, si décisive pour la solitude de l'homme de masse, si dangereuse par l'aliénation des mouvements idéologiques de masse dont elle est la cause, a commencé très concrètement par la perte de cette parcelle du monde que l'homme possédait en privé.

36. La découverte du point d'appui d'Archimède

Arendt retrace et analyse ensuite l'impact du **troisième événement**, l'invention par Galilée¹²¹ du télescope et l'avènement d'une science nouvelle considérant la nature terrestre du point de vue de l'univers.

¹²¹ Mathématicien, géomètre, physicien et astronome italien, né à Pise le 15 février 1564 et mort à Arcetri, près de Florence, le 8 janvier 1642.

Les premiers regards jetés sur l'univers au moyen d'un instrument, le télescope de Galilée, à la fois adapté au sens de l'homme et destiné à leur dévoiler ce qui aurait dû à jamais leur échapper, allaient créer un monde entièrement neuf et déterminer le cours d'autres événements qui, avec beaucoup plus de bruit, donneraient naissance à l'époque moderne. Quelle que soit aujourd'hui notre œuvre en physique, dans tous les cas nous manions la nature d'un point de l'univers situé **hors** du globe.



Sans nous tenir réellement en ce point dont rêvait Archimède¹²², liés encore à la Terre par la condition humaine, nous avons trouvé moyen d'agir sur la Terre

et dans la nature terrestre comme si nous en disposions. Et au risque même de mettre en danger le processus naturel de la vie nous exposons la Terre à des forces cosmiques, universelles, étrangères à l'économie de la nature.

Si l'aliénation par rapport au monde a fixé le cours et l'évolution de la société moderne, l'aliénation par rapport à la Terre est devenue, est restée, la caractéristique de la Science moderne.

Ce qui est décisif, c'est, à l'opposé de Platon, la soumission de la géométrie au traitement algébrique, où se reconnaît l'idéal moderne qui est de réduire en **symboles mathématiques** les données des sens et les mouvements terrestres.¹²³

Ce nouvel outil mental fournit des moyens absolument inouïs d'aborder la nature, d'entrer en contact avec elle. C'est dans l'expérimentation que l'homme mit en pratique la liberté qu'il venait de gagner en brisant les chaînes de l'expérience terrestre. Pour cette raison les mathématiques dominent la science moderne.

La réduction des sciences aux mathématiques¹²⁴ récuse le témoignage de la nature observée de près par les sens humains. Et le malaise, l'irritation, le désespoir, premières conséquences, et spirituellement les plus durables encore, de la découverte que le point d'appui d'Archimède n'était pas un vain songe de la spéculation, sont assez semblables à l'offense et à la gêne qu'éprouve un homme qui, ayant vu de ses yeux les points faits arbitrairement, au hasard, sur la feuille, est ensuite forcé d'admettre que ses sens et son jugement l'ont trahi, et qu'il a vu en réalité se former «une ligne géométrique dont la notion est constante et uniforme suivant une certaine règle¹²⁵».

37. Sciences de la nature et sciences de l'univers

Il fallut des générations, des siècles pour que se révèle le **véritable sens de la découverte du point d'Archimède**. Nous sommes les premiers, depuis quelques dizaines d'années à peine, à vivre dans **un monde totalement déterminé par une science et des techniques dont la vérité objective et le savoir-faire sont tirés de lois cosmiques, universelles**, bien distinctes des lois terrestres et «naturelles », un monde dans lequel on applique à la nature terrestre, à

¹²² né à Syracuse vers 287 av. J.-C. et mort à Syracuse en 212 av. J.-C., grand scientifique grec de l'Antiquité, physicien, mathématicien et ingénieur.

¹²³ Sans ce langage symbolique non spatial, Newton n'aurait pas pu formuler une loi de la gravitation valable à la fois pour les mouvements des corps célestes et pour ceux des corps terrestres.

¹²⁴ *reductio scientiae ad mathematicam* d'après Descartes dont l'ambition était de fonder une science universelle conçue sur le modèle des mathématiques, une *Mathesis universalis*

¹²⁵ Leibnitz (1646 – 1716), *Discours de la Métaphysique* n° 6.

l'artifice humain un savoir que l'on a acquis en choisissant un point de référence **hors** de la Terre. Il y a un abîme entre nos pères et nous.

Descartes et les autres philosophes, en haussant l'événement au plan d'une pensée intransigeante, en enregistrèrent avec une précision sans pareille le **choc** énorme. Ils éprouvèrent d'avance, partiellement du moins, les inquiétudes que recelait le nouveau point d'appui de l'homme, et qui ne troublèrent pas les savants trop occupés jusqu'au moment où, maintenant, elles ont commencé à se faire jour dans leur œuvre et à intervenir dans leurs recherches.

Depuis lors on ne voit plus ce curieux décalage qui existait entre l'humeur de la philosophie moderne, principalement pessimiste depuis le début, et celle de la science moderne, si fougueusement optimiste à une époque encore très récente. Il ne reste pas plus de gaîté, semble-t-il, dans l'une que dans l'autre.



Si l'on veut tracer une **ligne de séparation** entre l'époque moderne et le monde¹²⁶ dans lequel nous venons d'entrer, on peut trouver le clivage entre une science qui **observe** la nature d'un point de vue universel et arrive ainsi à la dominer complètement, d'une part, et, d'autre part, une science vraiment

«universelle», qui **importe** dans la nature des processus cosmiques au risque évident de la détruire et de ruiner du même coup la domination de l'homme sur la nature.

38. Avènement du doute cartésien

La philosophie moderne commence au **doute**¹²⁷ de **Descartes**¹²⁸, mais ce doute n'est pas le



contrôle qu'exerce l'intelligence sur elle-même pour se garder des tromperies de la pensée et des illusions des sens, ce n'est pas le scepticisme à l'égard des mœurs et des préjugés des hommes ou de l'époque, ce n'est même pas une méthode critique de recherche scientifique et de spéculation philosophique. Le doute cartésien est d'une portée trop vaste, son objet est trop fondamental, pour qu'on en puisse cerner le contenu de façon aussi concrète. Dans la philosophie et dans la pensée modernes, le doute occupe à peu près la position centrale qu'avait toujours occupée

auparavant, **l'étonnement des Grecs**¹²⁹ devant tout ce qui existe tel quel. Depuis Platon et Aristote jusqu'aux temps modernes, la philosophie, chez ses plus grands, ses plus authentiques représentants avait été l'expression systématique de l'étonnement. La philosophie moderne depuis Descartes consiste à systématiser le doute et à le suivre dans toutes ses ramifications.

Le doute cartésien, en son sens radical et universel, fut à l'origine la réaction provoquée par une réalité nouvelle. Les philosophes comprirent que les découvertes de Galilée ne

¹²⁶ Avec les technologies nucléaire et spatiale, rejointe depuis par les biotechnologies et les nanotechnologies.

¹²⁷ au *de omnibus dubitandum*

¹²⁸ René Descartes, (1596 - 1650 à Stockholm, est un mathématicien, physicien et philosophe français.

¹²⁹ le *thaumazein*

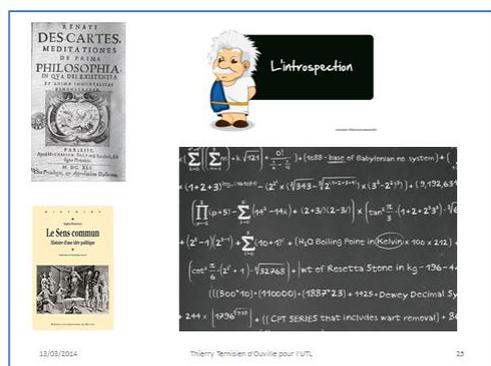
comportaient pas un simple défi au témoignage des sens. Ce n'était pas la raison qui réellement changeait la vision du monde physique, c'était un instrument fait de main d'homme, le télescope. Ce n'était pas la contemplation, l'observation, ni la spéculation qui conduisaient au nouveau savoir. **C'était l'intervention active de l'homo faber, du faire, de la fabrication.**

La manière cartésienne de résoudre le doute universel fut comparable par la méthode et par le contenu au passage de la **vérité à la véracité**, du **réel au digne de foi**. En affirmant que « bien que notre esprit ne soit point la mesure des choses ni du vrai, il faut assurément qu'il soit la mesure des choses que nous affirmons ou que nous nions », Descartes répète ce que les savants avaient généralement découvert sans l'exprimer explicitement. **Même s'il n'y a pas de vérité, l'homme peut être véridique, même s'il n'y a pas de certitude à laquelle on puisse se fier, l'homme peut être digne de foi.** Si le salut existe, il doit être en l'homme, et s'il y a une solution aux questions posées par le doute, elle doit venir du doute. **S'il faut désormais douter de toute chose, le doute du moins est certain et réel.**

De la certitude purement logique qu'en doutant de quelque chose je constate l'existence d'un processus de doute dans ma conscience, Descartes conclut que les processus qui ont lieu dans l'esprit de l'homme ont une certitude propre et qu'ils peuvent devenir objets de recherche dans l'introspection.

39. Introspection et perte du sens commun

L'ingéniosité de l'introspection cartésienne, et par conséquent la raison pour laquelle cette philosophie prit une telle importance dans l'évolution spirituelle et intellectuelle de l'époque moderne, furent



en premier lieu le recours au cauchemar de la non-réalité qui servit à noyer tous les objets de-ce-monde dans le flot de la conscience et de ses processus. «L'arbre vu», découvert dans la conscience par l'introspection, n'est plus l'arbre donné dans la vue et le toucher, entité en soi avec son identité, sa forme inaltérable. Transformé en objet de conscience sur le même plan qu'un simple souvenir ou qu'une chose purement imaginaire, il devient partie intégrante du

processus, c'est-à-dire de cette conscience que l'on ne connaît que comme un flot toujours en mouvement.

Rien sans doute ne pouvait mieux nous préparer à voir éventuellement la matière se dissoudre en énergie et les objets en tourbillons de phénomènes atomiques, que cette dissolution de la réalité objective en états d'esprits subjectifs.

En second lieu, et ceci fut encore plus pertinent pour les débuts de l'époque moderne, la méthode cartésienne pour mettre une certitude à l'abri du doute universel correspondait très précisément à la conclusion la plus évidente que l'on pût tirer de la nouvelle physique.

Si l'on ne peut connaître la vérité comme une chose donnée et révélée, l'homme du moins peut connaître ce qu'il fait lui-même. Cette attitude devint la plus générale, la plus généralement admise, et c'est cette conviction, plutôt que le doute sur lequel elle se fonde, qui depuis plus de trois cents ans pousse les générations l'une après l'autre dans une cadence toujours accélérée de découvertes et de progrès.

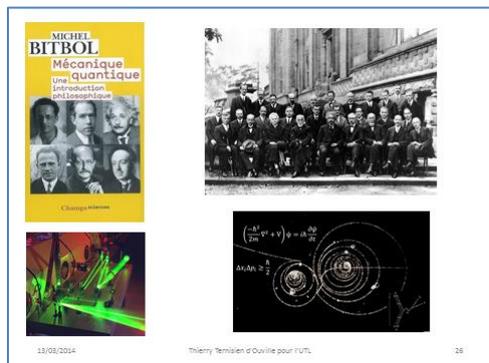
La raison, chez **Descartes** tout comme chez **Hobbes**¹³⁰, devient «**calcul de conséquences**», faculté de déduire et conclure, autrement dit faculté qui concerne un processus que l'homme peut à tout moment déclencher en lui-même. L'esprit de cet homme - pour rester dans les mathématiques - ne regarde plus «deux-et-deux-font-quatre» comme une équation dans laquelle deux parties s'équilibrent dans une évidente harmonie. Il voit dans cette équation l'expression d'un processus dans lequel deux et deux deviennent quatre afin d'engendrer d'autres processus d'addition qui iront éventuellement à l'infini. C'est cette faculté qui passe aujourd'hui pour raisonnement de sens commun. C'est l'esprit qui joue tout seul, et c'est ce qui arrive quand l'esprit est coupé du réel et qu'il ne «sent» que soi-même

Privés du sens¹³¹ grâce auquel les cinq sens animaux s'intègrent dans un monde commun à tous les hommes, les êtres humains ne sont plus que des animaux capables de raisonner, «de calculer les conséquences ».

La fameuse réduction des sciences aux mathématiques¹³² permet de remplacer ce qui est donné dans la sensation par un système d'équations mathématiques où toutes les relations réelles se dissolvent en rapports logiques entre des symboles artificiels. C'est cette substitution qui permet à la Science moderne d'accomplir sa tâche, de produire les phénomènes et les objets qu'elle veut observer.

40. La pensée et la conception moderne du monde

Le doute cartésien, conséquence logiquement la plus admissible, chronologiquement la plus immédiate de la découverte de Galilée, fut apaisé pendant des siècles par l'ingénieux transfert dans l'esprit humain du point d'Archimède. Mais la mathématisation de la physique, par



laquelle s'opéra **le renoncement** absolu des sens en matière de connaissance, eut à son dernier stade la conséquence inattendue et pourtant plausible, que toute question que l'homme pose à la nature reçoit une réponse en termes de schémas mathématiques qu'aucun modèle ne peut représenter puisqu'il faudrait faire le modèle d'après l'expérience de nos sens.

À ce stade, la connexion entre la pensée et l'expérience des sens qui est inhérente à la condition humaine paraît prendre sa revanche.

En démontrant la «vérité» des concepts les plus abstraits de la science, la technologie démontre seulement que l'homme peut toujours appliquer les résultats de son intelligence, et qu'il peut employer n'importe quel système pour expliquer les phénomènes naturels, il saura toujours l'adopter comme principe directeur de ses œuvres et de son action.

Si, par conséquent, la Science actuelle dans son inquiétude allègue des réussites techniques pour « prouver » que nous avons affaire à un « ordre authentique » donné dans la nature, elle paraît s'enfermer dans un **cercle vicieux**. Les savants formulent des hypothèses pour combiner leurs expériences, puis utilisent ces expériences pour vérifier leurs hypothèses. **Dans toute cette entreprise, ils ont évidemment affaire à une nature hypothétique.**

¹³⁰ Thomas Hobbes (5 avril 1588 à Westport, Angleterre – 4 décembre 1679 à Hardwick Hall, dans le Derbyshire, en Angleterre) est un philosophe anglais

¹³¹ Le sens commun

¹³² *reductio scientiae ad mathematicam*

En d'autres termes, le monde de l'expérimentation, tout en augmentant le pouvoir humain de faire et d'agir, voire de créer un monde, bien au-delà de tout ce que les époques précédentes avaient pu imaginer ou rêver, rejette l'homme, plus rudement que jamais, dans la prison de son esprit, dans les limites des schémas qu'il a lui-même créés.

Ce qui est nouveau, ce n'est pas qu'il existe des choses dont nous ne puissions former une image, il y a toujours eu de ces « choses », au nombre desquelles on comptait par exemple l'«âme», c'est que les choses matérielles que nous voyons, que nous représentons et qui nous avaient servi à mesurer les choses immatérielles dont nous ne pouvons forger d'image soient également « **inimaginables** ».

Le doute universel de Descartes atteint maintenant le cœur de la physique. Il n'est même plus possible de se réfugier dans l'esprit humain, s'il est vrai que l'univers physique moderne non seulement échappe à la représentation, ce qui va de soi d'après le postulat que la nature ni l'Être ne se révèlent aux sens, mais en outre devient inconcevable, impensable en termes de raison pure.

41. Renversement de la contemplation¹³³ et de de l'action¹³⁴



Parmi les conséquences spirituelles des découvertes de l'époque moderne, la plus grave peut-être et, en même temps, la seule qui fût inévitable puisqu'elle suivit de près la découverte du point d'Archimède et l'apparition connexe du doute cartésien, a été **l'inversion** de hiérarchie entre la **contemplation** et la **vie active**. L'expérience fondamentale à l'origine de cette inversion fut que l'homme ne put apaiser **sa soif de connaître** qu'après avoir mis sa confiance dans **l'ingéniosité de ses mains**. Ce n'est pas que la vérité et la connaissance perdissent leur importance, c'est

que l'on ne pouvait les atteindre que par « **l'action** » et non plus par la contemplation. Un instrument, le **télescope, œuvre des mains humaines**, voilà finalement ce qui forçait la nature, ou plutôt l'univers, à livrer ses secrets.

La certitude d'une connaissance ne fut accessible qu'à une double condition : premièrement, que la connaissance concernât uniquement ce que l'on avait fait soi-même - et elle eut bientôt pour idéal la connaissance mathématique où l'on n'a affaire qu'à des entités autonomes de l'esprit - et deuxièmement, que la connaissance fût d'une nature telle qu'elle ne pût se vérifier autrement que par l'action encore.

Depuis lors, vérité scientifique et vérité philosophique se sont quittées.

De fait, le renversement ne concerna que la pensée, qui de servante de la contemplation devint servante de « l'action ». La contemplation au sens original, partagé depuis Platon, de vision prolongée de la vérité, fut, elle, totalement **éliminée**.

La philosophie devint superflue pour les hommes de sciences qui - du moins jusqu'à une époque toute récente - estimaient qu'ils n'avaient pas besoin de servante, surtout pour « porter le flambeau devant sa maîtresse » (Kant). Il est clair que la philosophie a été victime de l'époque moderne plus que tout autre domaine de l'effort humain. Il est difficile de décider si

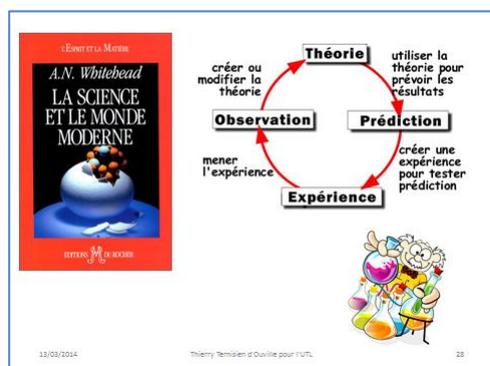
¹³³ *Vita contemplativa*

¹³⁴ *Vita activa*

elle a souffert surtout de l'élévation quasi automatique de l'activité à une dignité tout à fait inattendue et sans précédent, ou de la ruine de la vérité traditionnelle, c'est-à-dire du concept de vérité qui était à la base de toute notre tradition.

42. Le renversement dans la vie active et la victoire de l'homo faber

Parmi les activités de la vie active les premières à s'emparer de la place jadis occupée par la contemplation furent celles du **faire** et de la fabrication, prérogatives de l'**homo faber**¹³⁵. C'est bien naturel puisque l'on est parvenu à la révolution moderne grâce à un **instrument**¹³⁶, donc grâce à l'homme en tant que fabricant d'outils.



Plus décisive encore fut la **présence** de la fabrication dans l'expérimentation. Expérimentation utilisée afin de connaître à partir de la conviction que **l'on ne peut connaître que ce que l'on a fait**. Dans l'histoire des sciences le passage des anciennes questions, « **quoi** » et « **pourquoi** » à la nouvelle, « **comment** » est une

conséquence directe de cette conviction, et la réponse au « comment » ne peut se trouver que dans l'expérimentation. L'expérimentation **reproduit** les processus naturels comme si l'homme s'apprêtait à faire les objets de la nature, pour la raison « théorique » que nulle certitude dans la connaissance ne peut s'obtenir autrement.

« Donnez-moi la matière et j'en bâtirai un monde, c'est-à-dire donnez-moi la matière et je vous montrerai comment il en est sorti un monde. » Ces paroles de Kant révèlent en un raccourci saisissant le mélange moderne du faire et du connaître.

Le passage du « quoi » et du « pourquoi » au « comment » implique que les **objets de connaissance** ne peuvent plus être des choses ni des mouvements éternels, mais des **processus**, et que l'objet de la science n'est donc plus la nature ni l'univers mais **l'Histoire**, le récit de la genèse de la nature, de la vie ou de l'univers.¹³⁷ Le **développement, concept-clef des sciences historiques**, s'installa au centre des sciences physiques. La nature, n'étant connaissable que dans les processus que l'habileté humaine de l'**homo faber**, pouvait reproduire dans l'expérimentation, devint un **processus**, et chacun des objets de la nature n'eut de signification que celle qu'il tirait de ses fonctions dans le processus d'ensemble.

Mais, si cette insistance à tout considérer comme résultat d'un processus, caractérise nettement l'**homo faber**, c'est une chose toute nouvelle que **l'exclusive** préoccupation de l'époque moderne pour le processus aux dépens de tout intérêt pour les objets eux-mêmes. La raison de ce déplacement de l'intérêt est évidente. Le savant agit seulement afin de **savoir**, non pas afin de produire des choses, et le produit n'est qu'un sous-produit, un effet secondaire. Aujourd'hui encore tous les vrais hommes de science s'accordent à dire que les applications techniques de leurs recherches n'en sont que des sous-produits. Si la mise en question de la primauté de la contemplation n'avait abouti qu'à renverser l'ordre établi entre faire et contempler, l'on serait resté, cependant, dans le cadre traditionnel.

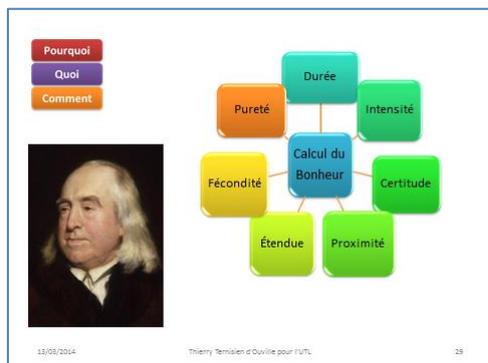
¹³⁵ donc de l'oeuvre

¹³⁶ Le télescope de Galilée

¹³⁷ Les sciences naturelles sont devenues des disciplines historiques, et au XIX^e siècle elles ajoutèrent aux anciens domaines de la physique, de la chimie, de la zoologie et de la botanique les sciences nouvelles de la géologie, histoire de la Terre, de la biologie, histoire de la vie, de l'anthropologie, histoire de la vie humaine en général.

43. La défaite de l'homo faber et le principe du bonheur

Si l'on ne considère que les événements qui ont annoncé l'époque moderne, **l'élévation** de l'homme-fabricateur, de préférence à l'homme-acteur ou à l'homme-travailleur, au sommet des possibilités humaines semble aller de soi.¹³⁸ Ce qu'il importe d'expliquer, ce n'est pas le respect des modernes pour *l'homo faber*, c'est le fait que ces honneurs aient été si rapidement suivis de l'élévation du **travail** au sommet de la hiérarchie de la *vie active*.



Ce qui a changé la mentalité de *l'homo faber*, c'est la position **centrale** du concept de processus. **Le passage** du « **quoi** » au « **comment** », déroba à l'homme-fabricateur, les normes et les mesures fixes

et permanentes qui, avant l'époque moderne, lui ont toujours servi de guides dans l'action et de critères dans le jugement. Et, surtout, l'homme a commencé à se considérer comme **une partie intégrante** des deux processus surhumains, universels, de la **Nature** et de **l'Histoire**, condamnés l'un et l'autre à progresser indéfiniment sans jamais atteindre de fin¹³⁹ inhérente, sans jamais approcher d'idée préalable.

Que *l'homo faber* ait finalement échoué à s'imposer, rien peut-être ne l'indique plus clairement que la rapidité avec laquelle le principe de l'utilité, quintessence de sa conception du monde dut céder la place au principe du «**plus grand bonheur du plus grand nombre**».

La perte radicale des valeurs à l'intérieur de l'étroit système de référence de *l'homo faber* se produit presque automatiquement dès que l'homme cesse de se définir comme fabricant **d'objets**, constructeur de l'artifice humain, inventant incidemment des outils, pour se considérer principalement comme fabricant **d'outils** et «en particulier d'outils à faire des outils», produisant aussi incidemment des objets.

Si le principe d'utilité s'applique ici, il ne concerne en premier lieu ni les objets d'usage ni l'usage, mais le processus de production. Ce qui contribue à stimuler la productivité et à diminuer le labeur, l'effort, est utile.

Autrement dit, le repère ultime n'est ni l'usage ni l'utile, c'est «le bonheur», c'est l'évaluation de la peine et du plaisir éprouvés dans la production et dans la consommation.

L'invention de **Bentham**¹⁴⁰, «**le calcul de la peine et du plaisir**», cumule l'avantage d'une apparente introduction de la méthode mathématique dans les sciences morales et l'attrait encore plus remarquable d'un principe qui repose **entièrement sur l'introspection**.

Son « bonheur », somme des plaisirs moins les peines, est un sens interne qui perçoit les sensations et n'a aucun lien avec les objets de-ce-monde, tout comme la conscience cartésienne qui est consciente de sa propre activité.

¹³⁸ Parmi les principales caractéristiques de l'époque moderne, depuis ses débuts jusqu'à nos jours, nous trouvons les attitudes typiques de l'homo faber. L'instrumentalisation du monde, la confiance placée dans les outils et la productivité, la foi en la portée universelle de la catégorie de la fin-et-des-moyens, la conviction que l'on peut résoudre tous les problèmes et ramener toutes les motivations humaines au principe d'utilité, la souveraineté qui regarde tout le donné comme un matériau et considère l'ensemble de la nature « comme une immense étoffe où nous pouvons tailler ce que nous voudrions, pour le recoudre comme il nous plaira » et enfin l'identification toute naturelle de la fabrication à l'action.

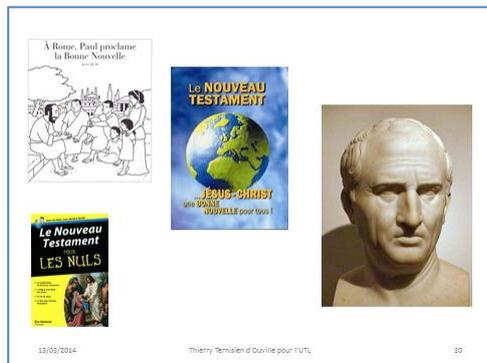
¹³⁹ *télos : fin, but*

¹⁴⁰ Jeremy Bentham né le 15 février 1748 à Londres et mort dans cette même ville le 6 juin 1832 est un philosophe, juriste et réformateur britannique. Il est surtout reconnu comme étant le père de **l'utilitarisme** avec John Stuart Mill.

44. La vie comme souverain bien

Il reste à expliquer pourquoi, à la **défaite de l'homo faber**, a répondu la **victoire de l'animal laborans**. Pourquoi, le rang le plus élevé des capacités de l'homme a dû revenir précisément à l'activité de travail ou, autrement dit, pourquoi dans la diversité de la condition humaine et de ses facultés la **vie** précisément a fait écarter toute autre considération.

Si la vie s'est imposée à l'époque moderne comme ultime point de repère, si elle demeure le souverain bien de la société moderne, c'est que le renversement moderne¹⁴¹ s'est opéré dans le contexte d'une société **chrétienne** dont la croyance fondamentale au caractère sacré de la vie a **survécu**, absolument intacte, après la laïcisation et le déclin général de la foi chrétienne. Le renversement moderne à suivi, sans le mettre en question, le renversement extrêmement important que le christianisme avait provoqué dans le monde antique, et qui fut politiquement d'une portée encore plus vaste, de même que, historiquement du moins, plus durable que toute croyance ou tout dogme spécifique.



Car la «bonne nouvelle» de l'immortalité de la vie individuelle avait renversé l'ancien rapport entre l'homme et le monde et élevé ce qu'il y a de plus mortel, la vie humaine, au privilège de l'immortalité détenu jusqu'alors par le cosmos.

C'est la vie individuelle qui s'empara de la place occupée autrefois par la « vie » de la cité, et Saint Paul¹⁴², en prononçant que « la mort est le salaire du péché » puisque la vie est faite pour durer à jamais, rappelle le propos de Cicéron¹⁴³ sur la mort qui châtie les fautes commises par les collectivités politiques, fondées pour durer éternellement.

L'époque moderne ne cessa d'admettre que la vie, et non pas le monde, est pour l'homme le souverain bien. Si éloquentes et si lucides que fussent les penseurs modernes dans leurs attaques contre la tradition, la primauté de la vie avait acquis à leurs yeux un statut de vérité axiomatique, et elle le conserve même dans notre monde actuel qui a déjà commencé à dépasser toute l'époque moderne et à substituer à la société du travail une société d'employés. Il ne s'ensuit nullement que nous vivions encore dans un monde chrétien.

Car, ce qui compte aujourd'hui, ce n'est pas l'immortalité, c'est que la vie soit le souverain bien.

La **coïncidence** des deux inversions, celle de l'action et de la contemplation et celle, antérieure, de la vie et du monde, fut le **point de départ** de toute l'évolution moderne. Lorsque la **vie active** eut perdu tout point de repère dans la **vie contemplative**, alors elle put devenir vie active au **plein sens** du mot. C'est seulement parce que cette vie active demeura liée à la **vie**, son **unique** point de repère, que la vie en tant que telle, le métabolisme de travail de l'homme avec la nature, put devenir active et déployer totalement sa **fertilité**.

¹⁴¹ entre la vie contemplative et la vie active

¹⁴² Paul de Tarse ou saint Paul pour les chrétiens (né v. 8 à Tarse, en Cilicie (aujourd'hui Tarsus, en Turquie) – mort v. 64 - 68 à Rome) est l'une des figures principales du christianisme tant par le rôle qu'il a joué dans son expansion initiale auprès des polythéistes de certaines régions de l'Empire romain, que par son interprétation de l'enseignement de Jésus.

¹⁴³ Cicéron, né le 3 janvier 106 av. J.-C. à Arpinum en Italie et assassiné le 7 décembre 43 av. J.-C. à Gaète, est un philosophe romain, homme d'État et un auteur latin.

45. Le triomphe de l'*animal laborans*

La victoire de *l'animal laborans* eût été incomplète si le déclin de la foi, inévitablement provoqué par le doute cartésien, n'avait ôté à la vie individuelle la **certitude** de l'immortalité. La vie individuelle redevint aussi mortelle que dans l'antiquité, et le monde était encore moins stable, moins durable, moins sûr par conséquent, que pendant l'ère chrétienne.



L'homme moderne, quand il perdit l'assurance du monde à venir, ne fut pas rejeté au monde présent, il fut rejeté à **lui-même**. Pour tout contenu, il lui resta des **appétits et des désirs**, les impulsions stupides de son corps, qu'il prit pour des passions et jugea

«déraisonnables» parce qu'il s'aperçut qu'il ne pouvait les «raisonner», c'est-à-dire leur demander des comptes. Tout ce qu'il resta désormais de virtuellement immortel, d'aussi immortel que la cité dans l'antiquité ou la vie individuelle au moyen âge, ce fut **la vie** : le processus vital, potentiellement sempiternel, de **l'espèce**.

Nous nous sommes montrés assez ingénieux pour trouver les moyens de soulager la peine de vivre à tel point qu'il n'est plus utopique de songer à **éliminer le travail** du nombre des activités humaines. Le mot travail est trop noble, trop ambitieux, pour désigner ce que nous faisons ou croyons faire dans le monde où nous sommes. Le dernier stade de la société de travail, la société d'employés, exige de ses membres un pur fonctionnement **automatique**, comme si la vie individuelle était réellement submergée par le processus global de la vie de l'espèce, comme si la seule décision encore requise de l'individu était d'acquiescer à un type de comportement, **hébété**, « **tranquillisé** » et **fonctionnel**.

Si l'on compare le monde moderne avec celui du passé, la perte d'expérience humaine que comporte cette évolution est extrêmement frappante. Ce n'est pas seulement, ni même principalement, la contemplation qui est devenue une expérience totalement dénuée de sens. La pensée elle-même, en devenant « calcul des conséquences », est devenue une fonction du cerveau, et logiquement on s'aperçoit que les machines électroniques remplissent cette fonction beaucoup mieux que nous. L'action a été vite comprise, elle l'est encore, presque exclusivement en termes de faire et de fabrication, à cela près que la fabrication, à cause de son appartenance-au-monde et de son essentielle indifférence à l'égard de la vie, passa bientôt pour une autre forme du travail, pour une fonction plus compliquée mais non pas plus mystérieuse du processus vital.

Il va sans dire que l'homme moderne n'a pas pour autant perdu ses facultés et n'est pas sur le point de les perdre. Malgré tout ce que la sociologie, la psychologie, l'anthropologie nous disent de l'«animal social», les hommes **persistent à fabriquer** et à construire, encore que ses facultés soient de plus en plus restreintes aux talents de **l'artiste**, de sorte que la prise de contact avec le monde, qui les accompagne, échappe de plus en plus à l'expérience ordinaire.

De même la capacité **d'agir**, au moins au sens de déclencher des **processus**, est toujours là. Mais elle est devenue le **privilege** des hommes de science, qui ont agrandi le domaine des affaires humaines au point d'abolir l'antique ligne de protection qui séparait la nature et le monde humain. Il est certainement assez ironique que les hommes considérés depuis toujours par l'opinion publique comme les membres de la société les moins pratiques et les moins politiques, soient finalement les **seuls** qui sachent agir et agir de façon concertée. Mais l'action des hommes de science, agissant sur la nature du point de vue de l'univers et non sur le réseau des relations humaines, manque du caractère révélant de l'action comme de la faculté

de produire des récits et de devenir historique qui, à eux deux, forment la source d'où jaillit le **sens** qui pénètre et illumine l'existence humaine. L'action aussi est devenue une expérience de **privilegiés**, et ces derniers qui savent encore ce que c'est que d'agir sont peut-être encore moins nombreux que les artistes, leur expérience est peut-être encore plus rare que l'expérience authentique du monde et de l'amour du monde.

Enfin, **la pensée** reste possible et sans doute en acte partout où les hommes vivent dans des conditions de liberté politique. Malheureusement, et contrairement à ce que l'on admet en général à propos de l'indépendance proverbiale des penseurs dans leur tour d'ivoire, aucune faculté humaine n'est aussi vulnérable, et en fait il est bien plus aisé d'agir que de penser sous la tyrannie. Comme expérience vécue on a toujours admis, peut-être à tort, que la pensée est réservée à un petit nombre. Il n'est peut-être pas présomptueux de croire que ce petit nombre n'a pas diminué de nos jours. **Ce n'est pas sans intérêt pour l'avenir de l'homme.**



Car si l'on ne devait juger les diverses activités de la *vie active* qu'à l'épreuve de l'activité vécue, si on ne les mesurait qu'à l'aune de la pure activité, il se pourrait que la pensée¹⁴⁴ en tant que telle les surpassât toutes.

Tous ceux qui ont quelque expérience en la matière reconnaîtront la justesse du mot de Caton^{145,146}. Il ne se savait « jamais plus actif que lorsqu'il ne faisait rien, jamais moins seul que lorsqu'il était seul ».¹⁴⁷

¹⁴⁴ La pensée hors du champ de la vie active analysée par Arendt et sur laquelle elle reviendra à la fin de sa vie dans son dernier livre, inachevé, *La vie de l'esprit*.

¹⁴⁵ Cité par Cicéron dans *De la république*

¹⁴⁶ *Numquam se plus agere quam nihil cum ageret, numquam minus solum esse quam cum solus esset*

¹⁴⁷ Marcus Porcius Cato, dit Caton l'Ancien, est un politicien, écrivain et militaire romain né en 234 av. J.C. dans le municpe de Tusculum et mort en 149 av. J.C.

D. Programme proposé pour la prochaine saison : 1958 – 1975

Les dix-sept dernières années de la vie d'Arendt, et les ouvrages qui les accompagnent, sont tout aussi passionnants que ce que nous venons de voir et dont je ferai un résumé en introduction de la prochaine saison. Je passe en revue ce que pourrait en être le programme. Des choix devront être faits, vous pouvez m'y aider.

1. La crise de la culture : 1961

Livre le plus connu en France avec Eichmann à Jérusalem. Huit exercices de pensée politique (six dans la première édition). Le titre français est celui d'un des deux exercices les plus connus : La crise de la culture. La crise de l'éducation est beaucoup citée dans les milieux enseignants. J'y ai consacré une monographie pour le site skhole.fr¹⁴⁸.



Le titre original du livre *Entre passé et futur* (*Between Past and Future*) est beaucoup plus intéressant. C'est lui que nous développerons parce qu'il donne des clés sur la méthode de pensée d'Arendt.

2. De la révolution : 1963



Livre le plus méconnu en France, éclipsé par la parution d'Eichmann à Jérusalem. Condamné par une traduction catastrophique. Il a été retraduit en 2012 et republié en poche en 2013. Cette étude comparée des révolutions américaine et française peut être vue comme la troisième œuvre majeure d'Arendt. Elle poursuit les réflexions des *Origines du totalitarisme* et de *Condition de l'homme moderne* sur la liberté et l'action politique dont elle est le prérequis et la finalité. On y retrouve la dimension historique du premier livre et la dimension philosophique et politique du second.

Ce sera le centre de cette seconde saison.

3. Eichmann à Jérusalem : 1963



Livre le plus connu en France, mais pour de mauvaises raisons.

Nous le resituerons dans l'œuvre d'Arendt et dans le contexte de l'époque.

Nous essaierons d'en tirer quelques enseignements pour aujourd'hui.

Nous verrons comment Eichmann a ramené Arendt à un domaine, qu'elle n'avait jamais totalement quitté : la philosophie.

¹⁴⁸ <http://skhole.fr/s%C3%A9rie-hannah-arendt-et-l-%C3%A9ducation>

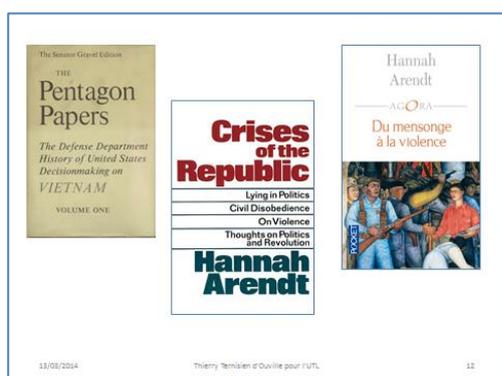
4. Vies politiques : 1968



Là aussi le titre original est très beaucoup plus intéressant : *Des hommes dans de sombres temps* (*Men in Dark Times*) : Gotthold Ephraim Lessing, Rosa Luxemburg, Angelo Giuseppe Roncali, Karl Jaspers, Waldemar Gurian, Isak Dinesen, Herman Broch, Randal Jarrel, Bertolt Brecht, Walter Benjamin, Martin Heidegger.

Ce livre pourrait inspirer aujourd'hui un essai supplémentaire consacré « à une de ces personnes qui font briller, dans leur vie et leur œuvre, et dans presque n'importe quelle circonstance, une lumière qui éclaire ces sombres temps » : Hannah Arendt.

5. Du mensonge à la violence : 1972

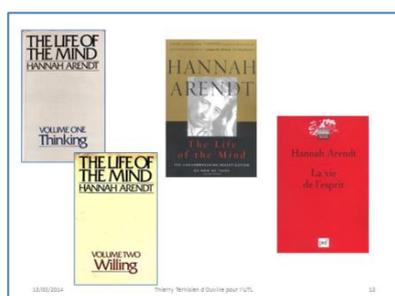


Un troisième livre dont le titre original diffère de la traduction française : *Du mensonge à la violence* (*Crises of the Republic*). Arendt propose une réflexion générale sur le politique, à travers quatre textes qui analyse la crise de la République américaine, en s'appuyant aussi bien sur l'actualité de son temps (pour le mensonge le scandale des documents du Pentagone dont l'affaire Snowden est une réplique contemporaine) que sur la tradition philosophique (Platon et Protagoras). La pensée politique d'Arendt pourrait être considérée comme

développée, pour l'essentiel, dans quatre livres : *Les origines du totalitarismes* (1951), *Condition de l'homme moderne* (1958), *De la révolution* (1963), *Du mensonge à la violence* (1972).

Nous avons là les éléments nous permettant de construire, pour dans deux ans, un cours qui pourrait s'intituler « **Regards sur notre siècle et notre monde numériques** », qui confronterait la pensée d'Arendt et celle d'un philosophe contemporain, Bernard Stiegler, autour de ce que ce dernier considère comme une rupture dans l'histoire de l'humanité équivalente à celle connue par Socrate et Platon en leur temps, avec l'écriture alphabétique : l'écriture numérique, nouvel élément essentiel de notre condition humaine.

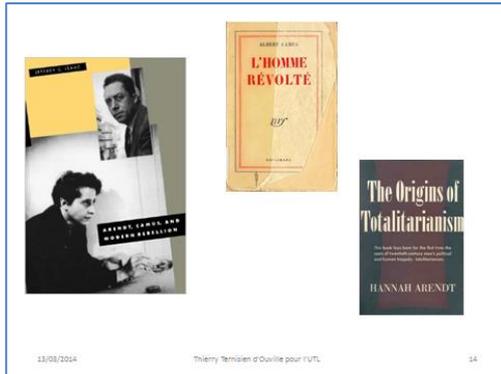
6. La vie de l'esprit : 1978



Nous ne ferons qu'évoquer la dernière œuvre d'Arendt, inachevée et dont les deux premières parties (sur la pensée et la volonté) seront publiées, après sa mort, par son amie et exécuteur littéraire Mary McCarthy.

Ce qui nous intéressera en priorité, dans cet ouvrage philosophique dense et difficile, sera son lien avec la rencontre d'un homme incapable de penser par lui-même : Eichmann.

7. Arendt, Camus et la révolte moderne



Impossible, pour qui connaît les deux œuvres, de ne pas rapprocher Albert Camus et Hannah Arendt. La même année, 1951, le premier publie *L'homme révolté*, la seconde, *Les origines du totalitarisme*. Nous savons qu'Arendt tenait en haute estime Camus. Nous ignorons si Camus, qui ne pratiquait pas l'anglais et est mort accidentellement au début de 1960, connaissait le premier livre d'Arendt.

Ce rapprochement n'a, de façon surprenante, été tenté par aucun intellectuel français. Grâce à Internet, j'ai pu découvrir qu'un professeur de sciences politiques de l'université de Bloomington, en Indiana (États-Unis) avait relevé le pari. Son livre, paru aux presses universitaires de Yale, en 1992, n'a malheureusement pas été traduit. Je vous en proposerai quelques aperçus.